

DROITS D'AUTEURS

Cette création est mise à disposition selon le Contrat :

« **Attribution-Pas d'Utilisation Commerciale-Pas de modification 3.0 France** »

disponible en ligne : <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/fr/>



« Attribution » (« *BY* ») signifie **l'obligation de citer l'auteur.**



université ouverte
 *source de réussites*

Année universitaire 2019-2020

Master 1 — Histoire des Pouvoirs, des Appartenances et des Transferts

**« S'appropriier les ressources de la
Nouvelle-Espagne : l'expédition
pelletière de Jules de Mun, 1815-1817 »**



**Université
de Limoges**

PÉRAUT Guillaume

Mémoire de recherche dirigé par Madame Soazig Villerbu

Professeure des universités en Histoire contemporaine

À mon petit frère, Paul.

Ma gratitude la plus vive et la plus sincère va tout d'abord à Madame Soazig Villerbu, qui m'a transmis le premier journal de Jules de Mun, et qui, tout au long de l'année, m'a épaulé avec une disponibilité, pédagogie et intelligence sans faille. Elle va tout autant à Madame Clotilde Druelle-Korn, qui a su stimuler mon goût pour l'histoire des États-Unis, et sans qui, mes possibilités d'orientation de fin de licence auraient été toutes autres, et sans qui, je n'aurais jamais rencontré Madame Villerbu et le journal de Jules de Mun.

Madame Alexandra Beauchamp, qui m'a fourni une aide indispensable pour transcrire, traduire et même comprendre les documents espagnols relatifs à l'arrestation de Jules de Mun, bénéficie de tous mes plus sincères remerciements. Je remercie tous mes autres professeurs de Master, notamment Madame Anne Massoni, aux remarques toujours très justes et dont le cours d'écriture scientifique m'a été extrêmement précieux, et Madame Gaelle Tallet pour l'utilisation du logiciel Zotero, sans lequel l'écriture de mon mémoire aurait été bien plus laborieuse. Ma reconnaissance va aussi à Emmanuelle Perez, qui m'a fourni trois précieux ouvrages sur l'organisation du système administratif de la Nouvelle-Espagne.

Je remercie tous les archivistes américains avec qui j'ai été en relation par courrier électronique. Tous se sont montrés très aimables et disponibles. Parmi eux, je remercie particulièrement ceux de l'Université du Nouveau-Mexique et du New Mexico State Records Center pour m'avoir fait parvenir gracieusement et rapidement les documents espagnols relatifs à l'arrestation de Jules de Mun ; pour m'avoir mis en relation avec Donnie Nelson et François-Marie Patorni. Mes remerciements chaleureux vont à ce dernier, qui, de l'autre côté de l'Atlantique, a eu l'extrême gentillesse de se déplacer aux archives de Santa Fe, afin d'obtenir des renseignements sur un document que je cherchais. De la même manière je remercie la Montana Historical Society, qui a eu l'amabilité de m'envoyer les notes de bas de page d'un article de Dan Flores. Je remercie enfin la Missouri Historical Society, qui m'a communiqué l'ensemble de la correspondance entre Jules de Mun et son épouse Isabelle Gratiot, et qui m'a envoyé l'article de Janet Lecompte relatif à cette correspondance.

Toute ma famille a ma plus profonde gratitude : plus que tout ma mère, et ma grand-mère sans qui rien n'aurait été faisable, ma tante et mes deux oncles, mes cousins et ma cousine pour tous leurs encouragements et leur soutien, mon père, mes sœurs et mon frère.

SOMMAIRE

I- Une expédition pelletière, des États-Unis vers l'ouest

A- Vers l'Ouest, depuis Saint-Louis

B- L'expédition pelletière de Mun-Chouteau, une affaire de famille élargie

C- Faire fortune en terres indiennes : la nécessité de s'allier

- 1- Les liens matrimoniaux Chouteau-Osage, stratégie matrimoniale et politique de fluidité
- 2- Entre Saint-Louis et la source de l'Arkansas, l'omniprésence indienne : « *Middle Ground* » ou « *Native Ground* » ?

II- L'arrestation de l'expédition en Nouvelle-Espagne : la manifestation de frictions impériales et du contrôle étatique espagnol

A- Vers la Nouvelle-Espagne, une expédition pelletière caractéristique des expéditions étatsuniennes ?

B- À l'orée de la Nouvelle-Espagne, la cristallisation de frictions impériales

- 1- Une expédition étatsunienne, d'Américains ?
- 2- Vers un Empire, la traversée d'Empires ?

C- La Nouvelle-Espagne, un espace de contrainte aux contours flous

- 1- Les nébuleuses frontières de la Nouvelle-Espagne
- 2- La Nouvelle-Espagne, un espace de contrainte
- 3- De Nouvelle-Espagne, la défiance : « *ni piel ni sospechos* »

III- S'emparer des ressources de la Nouvelle-Espagne : l'appropriation d'un environnement

A- Vers les ressources : l'environnement, vecteur de l'expédition

- 1- L'animal comme viande ou comme compagnon : un vecteur environnemental
- 2- L'eau et la terre, au service de l'expédition

B- Les marchandises convoitées, des ressources environnementales

- 1- La fourrure, seule ressource convoitée ?
- 2- La fourrure, seule ressource convoitée par l'expédition

INTRODUCTION

« S'appropriier les ressources de la Nouvelle-Espagne : l'expédition pelletière de Jules de Mun, 1815-1817 »

Pour caractériser la lecture historiographique qu'on a fait de Carthage au XX^e siècle, l'historienne Corinne Bonnet utilise le concept de « diptyque spéculaire¹ ». Ce concept souligne le fait que cette lecture historiographique s'est cristallisée moins sur Carthage elle-même que sur la relation qui l'unit à Rome. Carthage n'était donc pas étudiée en soi, mais pour l'idéale adversaire de Rome qu'elle constitue : l'« *aemula imperii* », l'ennemie de l'Empire romain. C'est presque un *topos* de l'historiographie : un objet historique a mille facettes et lorsque le regard des historiens ne se porte que sur une seule, les autres facettes sont ignorées. En ce sens, Corinne Bonnet observe que souvent le renouvellement historiographique est l'effet d'un changement de regard sur un objet historique. Elle souligne que le plus souvent ce changement de regard se matérialise par le recours, de la part de l'historien dans le processus d'écriture historique, à d'autres protagonistes de l'histoire. Prosaïquement, c'est affaire de variation des points de vue, et les varier permet d'approcher davantage ces mille facettes d'un objet historique.

Ce raisonnement et ce concept de diptyque spéculaire s'appliquent bien à l'historiographie de l'Ouest américain, dans laquelle, souvent de manière latente, a circulé l'idée que l'est et l'ouest s'opposeraient², que la Conquête de l'Ouest serait essentiellement le fruit des individus de l'est, des Anglo-Américains blancs porteurs de la civilisation. Cette hypothèse est le fruit de la pensée de Turner. Le concept qui découle de sa pensée, celui de « *Frontier*³ », a marqué le XX^e siècle américain et a entre autres choses, irrigué la théorie politique de l'exceptionnalisme américain.

¹ Corinne Bonnet, « Carthage, l'« autre nation » dans l'historiographie ancienne et moderne », *Anabases*, 1 mars 2005, n° 1, p. 139-160.

² On distinguera entre « Ouest » et « ouest » : le premier est un concept, le deuxième est un point cardinal.

³ Frederick Turner, *The Significance of the Frontier in American History*, Wisconsin, State Historical Society of Wisconsin, 1894.

Pour comprendre l'expédition de Jules de Mun et le monde américain dans lequel elle s'inscrit, il est nécessaire de développer d'abord cette historiographie de l'Ouest américain et les concepts qu'elle a engendrés.

La proposition turnerienne n'a jamais vraiment fait, ou ne fait plus l'unanimité depuis bien longtemps. En témoigne « la Nouvelle histoire de l'Ouest » (*New Western History*), qui a suscité un renouveau fécond dans l'historiographie dans les années 1990. Ses historiens ont engendré et réintroduit de nombreux concepts : *Middle Ground*, *Native Ground*, *Borderlands*. Ces concepts ont assurément étoffé celui d'Ouest. Certains furent créés et théorisés durant ces années 1990, comme celui de *Middle Ground* pensé par Richard White⁴, d'autres ont simplement été réintroduits, à l'image des *Borderlands* pensés par Bolton en 1921⁵. La réintroduction de ce concept, pensé des décennies auparavant, symbolise assez bien les effets de mode intellectuelle. Ces effets sont certes à l'œuvre dans toutes les historiographies, mais le sont particulièrement dans celle de l'Ouest américain : pour avoir une visibilité académique, surtout en tant qu'historien américain, il faut se positionner en totale rupture avec ce qui précède. Ce qui a fait date, ce qui symbolise majoritairement ce moment de l'historiographie, est la critique radicale formulée à l'encontre de Turner et de la *Frontier*. Les historiens de la *Nouvelle histoire de l'Ouest* considéraient que le concept de *Frontier* était trop simpliste et proposaient l'abandon de son usage au profit du concept d'Ouest⁶. Pour donner du poids à leur mouvement, ils minimisaient et oubliaient sciemment que des historiens et des intellectuels, bien avant eux, avaient vigoureusement critiqué Turner et proposé des alternatives intellectuelles plurielles montrant la diversité de l'Ouest.

Ces travaux existent pourtant en nombre. On peut citer ceux de David J. Weber, de David J. Wishart ou de Howard Lamar. En 1971, David Weber publiait *The Taos Trappers*, ouvrage dont la problématique s'articulait autour de la vallée de Taos, dans le nord de la

⁴ Richard White, *The middle ground: Indians, empires, and republics in the Great Lakes region, 1650-1815*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991.

⁵ Herbert Bolton, *The Spanish Borderlands: a Chronicle of Old Florida and the Southwest*, New Haven, Yale University Press, 1921.

⁶ Voir, par exemple, les deux ouvrages les plus emblématiques des revendications de la Nouvelle histoire de l'Ouest Patricia Nelson Limerick, Clyde A. Milner et Charles E. Rankin (eds.), *Trails: toward a new western history*, Lawrence, Kan, University Press of Kansas, 1991, 295 p ; Richard White, « *It's your misfortune and none of my own* » : *a history of the American West*, 1st ed., Norman, University of Oklahoma Press, 1991, 644 p.

Nouvelle-Espagne⁷. Weber démontrait en fait que cette vallée et cette ville, au carrefour des États-Unis et de la Nouvelle-Espagne, résolument espagnoles, étaient des lieux incontournables pour les rencontres et le commerce de la fourrure. Autrement dit, déjà en 1971 et avant la Nouvelle histoire de l'Ouest, il adoptait un point de vue autre que strictement anglo-américain. Il montrait que l'histoire économique et politique américaine du XIX^e siècle se joue aussi bien en territoire strictement étatsunien qu'en Nouvelle-Espagne. Il prenait ainsi le contre-pied du point de vue américain de la *Frontier* et des frontières, en positionnant le sien au nord de la frontière espagnole, plutôt qu'à l'ouest de la frontière états-unienne. Wishart, dans son ouvrage de 1979, *The Fur Trade of the American West*, s'attachait à analyser le fonctionnement des circuits pelletiers dans l'Ouest, d'un point de vue économique et environnemental⁸, finalement d'une manière proche de celle des travaux postérieurs à la Nouvelle histoire de l'Ouest. Cet ouvrage, un peu à la façon d'aujourd'hui, fait de l'histoire environnementale de façon pluridisciplinaire, en s'intéressant aux sciences de la nature, aux cycles des animaux et aux cycles économiques qui en découlent⁹. La pérennité et l'importance de cet ouvrage antérieur à la Nouvelle histoire peut aussi se mesurer à sa présence dans la bibliographie d'ouvrages universitaires actuels, par exemple, *l'Histoire des coureurs de bois* de Gilles Havard.

Un autre auteur fondamental oublié, et antérieur à la Nouvelle Histoire de l'Ouest est Howard Lamar, dont John Lauck retrace le parcours intellectuel et universitaire¹⁰ : ce dernier montre qu'il est possible de mettre en parallèle son parcours et les causes profondes des critiques formulées à l'encontre de Turner, trouvant un aboutissement plus tard dans la *New Western History*. De telles critiques apparaissent au sein des milieux intellectuels dès les années 1920-1930, notamment dans l'aile politique gauche¹¹. Lauck montre que la filiation qui unit Lamar et son professeur, Ralph Henry Gabriel, ainsi que le milieu universitaire dans lequel ils évoluent, résolument anti-turnerrien, conditionnent

⁷ David J Weber, *The Taos trappers: the fur trade in the Far Southwest, 1540-1846*, Norman, University of Oklahoma Press, 1971.

⁸ David J. Wishart, *The fur trade of the American West, 1807-1840: a geographical synthesis*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1992, 237 p.

⁹ Voir, par exemple, le calendrier des saisons, « *Annual Cycle* », dans le système de trappe des Montagnes Rocheuses, *Ibid* p. 177.

¹⁰ Jon Lauck, « The Old Roots of the New West: Howard Lamar and the Intellectual Origins of Dakota Territory », *Western Historical Quarterly*, août 2008, vol. 39, n° 3, p. 261-281.

¹¹ *Ibid*, p. 266.

la thèse puis l'ouvrage de Lamar sur le Territoire du Dakota¹². L'impact du tournant historiographique anti-turnerien, qui a marqué Lamar, se retrouve entièrement dans son ouvrage¹³. En fait, Lamar démontre que le Territoire du Dakota se constitue d'une manière inverse au système de pensée turnerien. Pour cause, dans l'idéal turnerien, le colon, trappeur ou paysan, fonctionne presque comme une entité auto-suffisante, foncièrement indépendante, porteuse de valeurs individualistes et surtout, faisant émerger par elle-même des valeurs démocratiques ; le discours de Lamar, pour le Dakota, laisse penser tout le contraire : les colons, plutôt que de s'opposer à l'État, ont sollicité son aide presque de manière constante¹⁴. Plus significatif, Lamar montrait la contradiction originelle du discours turnerien en matière de démocratie et de colonisation, puisque les colons proviennent essentiellement de l'est et eux-mêmes, avant de s'implanter dans un territoire, sont au préalable porteurs du projet d'un État¹⁵.

Ainsi, à l'image de Turner qu'elle critiquait, cette *Nouvelle histoire de l'Ouest* est largement dépassée, ne le fut-elle pas, on le voit, dès sa genèse. En 2007, Soazig Villerbu rappelait alors que « personne ne se revendique plus désormais de la nouvelle histoire de l'Ouest¹⁶ ». Aujourd'hui, apporter une définition de l'Ouest universellement consensuelle et synthétique semble vain et n'est même plus l'une des préoccupations historiographiques actuelles : le concept de *Frontier* abandonné par ces historiens de la *New Western History*, est depuis longtemps réhabilité, mais sans son acception idéologique turnerienne. Ce concept permet, à la façon d'un récit, d'expliquer la fabrique de la nation du point de vue anglo-américain et de souligner des étapes de sa réalisation géographique, de l'est vers l'ouest¹⁷. La *Frontier* est à appréhender comme un prisme parmi d'autres, à travers lequel on peut lire certaines séquences de la conquête de l'Ouest, notamment celles qui concernent le projet colonial et politique de l'est étatsunien.

La *Frontier*, n'éclaire donc plus à elle seule la Conquête de l'Ouest : elle est complétée par d'autres concepts, qui mettent en lumière d'autres thématiques et points de vue ; elle est le plus souvent associée à son cadet de quelques décennies, le concept de

¹² *Ibid*, p. 267.

¹³ *Ibid*, p 262.

¹⁴ *Ibid*, p. 273.

¹⁵ *Ibid*.

¹⁶ Tangi Villerbu, *La conquête de l'Ouest: le récit français de la nation américaine au XIXe siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, p 14.

¹⁷ Tangi Villerbu, *Les missions du Minnesota. Catholicisme et colonisation dans l'Ouest américain, 1830-1860*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, p.10.

borderlands. Kathleen DuVal explique qu'ils sont à la fois un concept et un lieu, qui permettent de saisir et d'analyser l'influence réciproque de deux entités politiques, et l'influence de ces deux entités sur les territoires situés entre elles, à leur jonction¹⁸. En cela, elle souligne aussi le caractère de réalité territoriale des *borderlands* : c'est une réalité physique, matérielle, appréhendable sensiblement. Ces éléments de définition peuvent être complétés par ceux que Pekka Hämäläinen avance dans un article de 2011, « *On Borderlands* » : il définit les *borderlands* comme un espace « autonome, fluide, et isolé des États et des marchés¹⁹ », en somme ce qu'il appelle des espaces de marge par rapport à des centres politiques.

En 1999, Jeremy Adelman et Stephan Aron, font une sorte de bilan de l'usage du concept de *borderlands* et de celui de *Frontier*²⁰. Courageux, et assez à contre-courant, ils avancent que la *Frontier* turnerienne n'est pas un non-sens à abandonner, mais un récit structurant, un espace-temps clôt²¹ qui prend en compte la temporalité des frontières et les transformations des sociétés humaines qui les sous-tendent²². Ils avancent aussi, que les historiens des *borderlands* analysent d'une manière très monolithique les conflits entre les puissances en présence, en opposant deux blocs : les Indiens d'une part, les Blancs, euro-américains et anglo-américains, d'autre part. Ils expliquent que ces historiens des *borderlands*, dans leurs raisonnements, sous-estiment considérablement le pouvoir et la souveraineté des États : autrement dit, ils oublient ce qui était constitutif du concept boltonien originel de *borderlands*, les affrontements de deux grandes puissances de l'Ancien Monde dans le Nouveau, l'Espagne et l'Angleterre²³. De cette réflexion conceptuelle, ils concluent qu'au fond rien ne sert d'opposer la *Frontier* et les

¹⁸Kathleen DuVal, « *Borderlands* », *Oxfordbibliographies.com*
<https://www.oxfordbibliographies.com/view/document/obo-9780199730414/obo-9780199730414-0010.xml>, 2010, [consulté au printemps 2020].

¹⁹ P. Hamalainen et S. Truett, « *On Borderlands* », *Journal of American History*, 1 septembre 2011, vol. 98, n° 2, p. 346.

²⁰ Jeremy Adelman et Stephen Aron, « *From Borderlands to Borders: Empires, Nation-States, and the Peoples in between in North American History* », *The American Historical Review*, juin 1999, vol. 104, n° 3, p. 814.

²¹ La formule est celle de Soazig Villerbu.

²² J. Adelman et S. Aron, « *From Borderlands to Borders* », art cit., p. 814.

²³ *Ibid.*

borderlands, car les deux concepts soulignent certains passages de cet espace-temps clôt²⁴.

La même année, Hämäläinen et John R. Wunder publient une violente critique dans un court article au titre suggestif, « *Of Lethal Places and Lethal Essays*²⁵ » dirigée contre Adelman et Aron. Hämäläinen et Wunder leur reprochent leur usage de la *Frontier*, les accusent de méconnaître la téléologie turnerienne et ses sous-entendus. Ils les accusent aussi de proposer une définition des *borderlands* trop tournée vers les puissances coloniales, qui fait des Indiens un *tout*, qui ignore les spécificités et la multitude de tribus indiennes qui existent ; de sous-entendre que seules les puissances coloniales peuvent constituer un Empire, que les Indiens ne le peuvent pas²⁶. Cette critique acerbe est étonnante, car elle porte sur des éléments qu’Aron et Adelman n’ont pas revendiqués, parce que leur article alerte au contraire sur les risques de l’abandon de l’usage de la *Frontier*, utile à certains égards, et sur les risques de l’usage des *borderlands* sans la pensée originelle boltonienne ; l’article apparaît comme une sorte de contre-sens qui vise à côté. En 2011, le même Hämäläinen et Samuel Truett publient un article, « *On borderlands* », dont l’ambition semble être — à nouveau — de clore vingt années de réflexion sur les *borderlands*. Dans cet article, Hämäläinen, bien moins véhément, réhabilite sans le dire explicitement la thèse de 1999 d’Adelman et d’Aron. Hämäläinen propose une vision de synthèse quant à la posture à adopter avec les concepts de *Frontier* et de *borderlands*. En substance, il adopte donc un raisonnement assez proche de celui d’Adelman et d’Aron. Il affirme que la *Frontier*, débarrassée de la téléologie turnerienne, et les *borderlands*, sont les deux concepts les plus à même d’éclairer l’Ouest américain de la fin du XVIII^e siècle et du XIX^e siècle, dans ses composantes politique et culturelle.

Hämäläinen, pour qualifier la *Frontier* et les *borderlands*, parle de « *Turnerian epic* » et de « *Boltonian romance*²⁷ ». Il explique ainsi qu’il est judicieux d’associer les deux, car les trajectoires d’individus racontées par les historiens, sont bien plus particulières que les récits structurants, plus généraux²⁸. Pour lui, le récit *épique* que constitue la *Frontier*,

²⁴ *Ibid.* ; Soazig Villerbu se livre à une réflexion identique concernant les concepts similaires que l’historiographie a eu et a parfois tendance à opposer, dans : T. Villerbu, *Les missions du Minnesota*, *op. cit.*, p. 9-18.

²⁵ John R. Wunder et Pekka Hämäläinen, « *Of Lethal Places and Lethal Essays* », *The American Historical Review*, 1999, vol. 104, n° 4, p. 1229-1234.

²⁶ *Ibid.*, p. 1230.

²⁷ P. Hamalainen et S. Truett, « *On Borderlands* », art cit, p. 345.

²⁸ *Ibid.* p. 355.

intègre très bien la *romance* (le pittoresque) des histoires de trajectoires individuelles ; à l'inverse, le pittoresque de ces cas particuliers déstabilise et nuance l'aspect uniforme d'un récit structurant ²⁹.

Autrement dit, pour Hämäläinen, ce binôme permet de couvrir un large spectre de la Conquête de l'Ouest : il permet de saisir ce qui est de l'ordre de l'événement et des interactions humaines à la plus infime des échelles, afin de donner un fondement historique au récit global qu'est celui de la Frontier. Récit qui, à l'inverse, permet d'éviter que les événements ne soient que des contingences historiques.

Ces concepts permettent de donner un sens plus global à l'expédition de Jules de Mun, au cœur de ce travail de mémoire, qui sans eux, ne serait qu'une contingence historique. Jules de Mun naît de parents français, en 1782 à Saint-Domingue, dans la ville de Port-au-Prince ³⁰. Il est envoyé en France afin d'y recevoir une éducation mais quand la Révolution Française éclate, alors que les familles nobles sont visées, il fuit pour l'Angleterre. Plusieurs sources se contredisent quant à l'année d'arrivée aux États-Unis de Jules de Mun. Il s'agirait de 1803 ou 1808 ³¹. Entre 1809 et 1810 de Mun passe du temps sur la côte est, dans le Delaware, à Baltimore et Philadelphie. Il se rend à Sainte-Geneviève dans le Territoire du Missouri, avant de s'installer finalement en 1812 dans la plus grande ville du territoire, Saint-Louis. La même année il épouse la cousine d'Auguste Pierre Chouteau, Isabelle Gratiot. De Mun devient alors cousin par alliance d'Auguste, dont la famille est l'une des plus riches de Saint-Louis. La fortune des Chouteau repose en grande partie sur le commerce de la fourrure : Auguste Pierre (A. P.) lui-même est l'un des fondateurs et personnalités influentes de la *Missouri Fur Trade Company*. À l'été 1815, de Mun et Chouteau commencent à planifier une expédition vers l'ouest des États-Unis, c'est une première pour eux. Leur but est d'atteindre au moins les Montagnes Rocheuses ³², espace alors réputé pour son abondance en animaux à fourrure, et leur qualité.

²⁹ *Ibid* p. 342.

³⁰ Nettie Beauregard et Thomas Marshall, « Journals of Jules de Mun. Genealogy of de Mun family in France and America », Missouri Historical Society Collections, Vol. V, No. 3, 1928, p. 68.

³¹ Voir, par exemple, la courte biographie de Jules de Mun dans Julius K. Hunter, Robert C. Pettus et Leonard Lujan, *Westmoreland and Portland places: the history and architecture of America's premier private streets, 1888-1988*, Columbia, University of Missouri Press, 1988, 219 p ; N. Beauregard et T. Marshall, « Journals of Jules de Mun. Genealogy of de Mun family in France and America », op cit.

³² Voir le chapitre sur Auguste Pierre Chouteau rédigé par Janet Lecompte, dans lequel elle retrace brièvement l'itinéraire de l'expédition de Mun-Chouteau, LeRoy R. Hafen et Janet Lecompte (eds.), dans : *French fur traders and voyageurs in the American West*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1997, page 101.

Voici une carte du parcours suivi par l'expédition entre 1815 et 1816 :

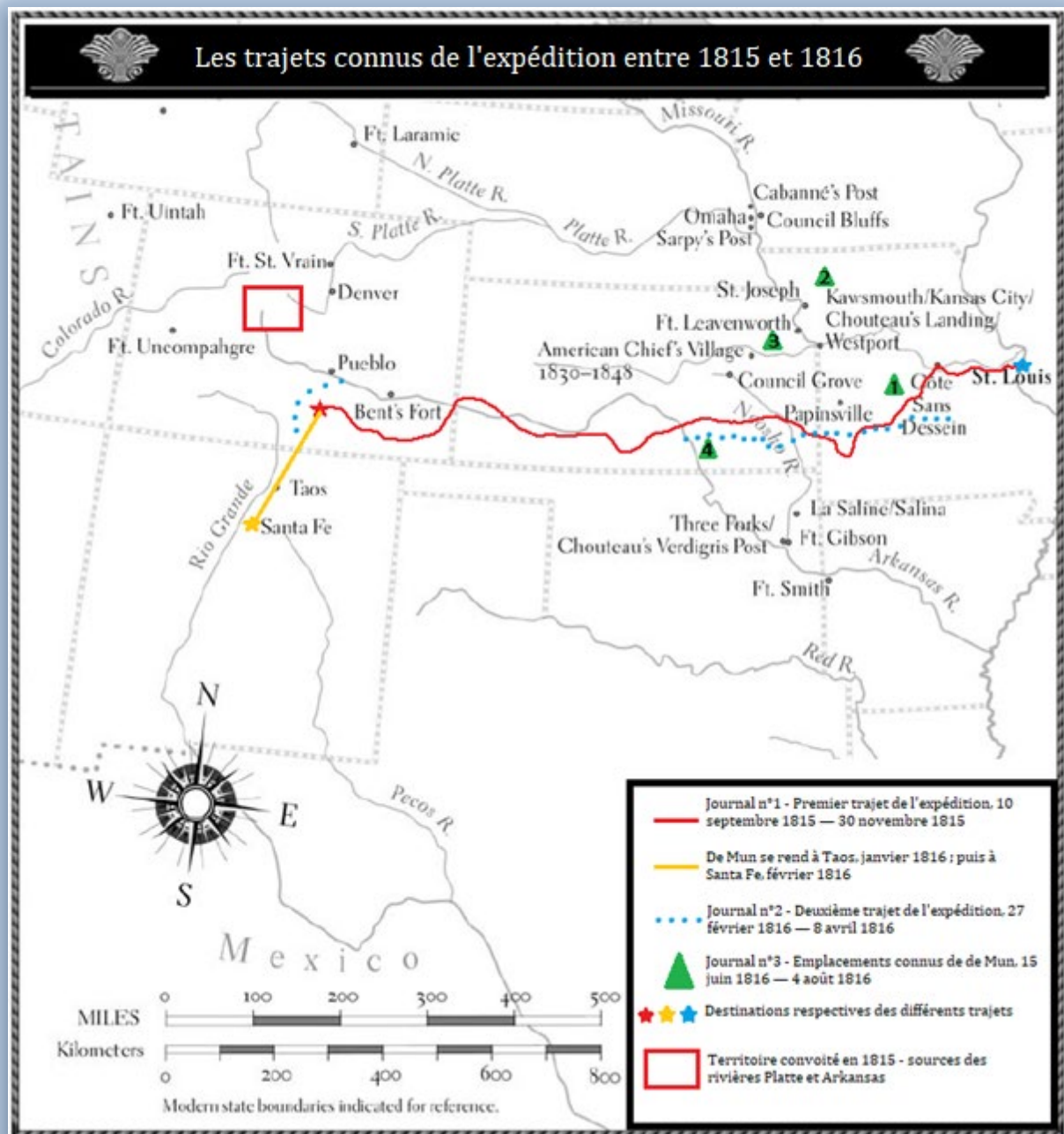


Figure 1 : Les différents trajets connus de l'expédition de Jules de Mun entre 1815 et 1816, mentionnés dans ses journaux ³³.

Dans le même ordre d'idée, voir le chapitre qu'elle a rédigé sur Pierre Chouteau Jr. dans LeRoy R. Hafen et Harvey L. Carter (eds.), *Mountain men and fur traders of the Far West: eighteen biographical sketches*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1982, 28-30.

³³ Reproduction fidèle des trajets de Jules de Mun entre 1815 et 1816, grâce aux nombreuses descriptions qu'il donne dans ses journaux, et aux observations de Thomas Marshall, qui permettent d'estimer comté par comté la route prise par l'expédition. Signalons la mention sur la carte de « *Modern state boundaries indicated for reference* », de

Lors de cette expédition Jules de Mun a rédigé trois journaux en français. Dans les années 1920, ils ont été traduits en anglais et édités par Netty H. Beauregard et Thomas M. Marshall. De nos jours, il ne reste que le tout premier journal. J'en ai réalisé une transcription fidèle. Je l'utilise comme source primaire, ainsi que les éditions de Marshall des deuxième et troisième journaux. Le premier journal va du 15 septembre 1815 au 30 novembre 1815, le deuxième du 27 février au 8 avril 1816 et le troisième du 15 juin au 4 août 1816. Ces trois journaux n'avaient pas vocation à être publiés et de Mun les a écrits pour soi ; en cela ce sont de véritables actes du for privé, dans lesquels de Mun consigne son quotidien, son expérience sensible de l'expédition, ses états d'âme, en témoignent les quarante-six utilisations du pronom personnel « je » dans le premier journal. Cette rédaction pour soi fait amplement sens quand on sait par ailleurs que de Mun, durant son voyage, a éprouvé une certaine tristesse : par exemple, lorsque contraint par l'insuffisance de nourriture, il doit abandonner son cheval. Il a aussi éprouvé de la mélancolie, regrettant son foyer et son épouse bien-aimée, Isabelle Gratiot, comme en attestent les lettres qu'il lui a écrites³⁴. Ainsi, pour Anne F. Hyde, si les hommes et les femmes du XIX^e siècle consacraient autant de temps à l'écriture de lettres, l'une de ces raisons serait ce que Joyce Carol Oates suggère, « *letter writing as a cure for alienation*³⁵ ». On peut étendre ce raisonnement à la tenue d'un journal. Pour de Mun, écrire a pu être un moyen de pallier la souffrance et la mélancolie éprouvées durant le voyage.

Dans ce sens cathartique, on voit aussi, dans ses journaux, de Mun s'émerveiller à « la vue d'un beau paysage », et ce qu'il écrit est, peut-être malgré lui, parfois amusant. Par exemple, le lundi 2 octobre 1815, de Mun explique qu'il lui est difficile de s'endormir, à cause du bruit provoqué par une douzaine de « vieilles carcasses » qui se grattent la peau avec des cotons de maïs ; il conclut finalement : « c'est au son de cette douce musique que je m'endormi³⁶ » Stylistiquement, son écriture est, on le voit, souvent imagée et

laquelle nous sommes partisans pour l'ensemble des cartes du présent travail.

Carte réalisée à partir du fond de carte tiré de : Jay Gitlin, *The bourgeois frontier: French towns, French traders, and American expansion*, New Haven, Yale University Press, 2010, p. xvi.

³⁴ Jay Gitlin, *The bourgeois frontier: French towns, French traders, and American expansion*, New Haven, Yale University Press, 2010, p. 134-135.

³⁵ Anne F. Hyde, *Empires, Nations and Families: A new History of the North American West*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2011, p. 21.

³⁶ *Journal de voyage de Jules de Mun*, Missouri Historical Society, *Jules de Mun collection*, Boîte 2, Vol. I, p. 24-25.

agréable pour le lecteur. Marshall évoque même des journaux écrits dans un français excellent, ce que l'on peut tempérer en ajoutant — on l'observe ci-dessus — que de Mun fait occasionnellement des fautes d'orthographe. Cela est surprenant au regard de la bonne éducation qu'il a reçue, mais peut s'expliquer par la précarité générée par les conditions du voyage et un défaut de concentration.

Cet ensemble fait qu'en parcourant les journaux de manière linéaire, on serait presque tenté d'oublier la finalité de l'expédition. Jules de Mun n'y est pas un simple voyageur aventurier, il est avant tout un commerçant, ce que rappelle une énigmatique suite de chiffres en première page du premier journal :

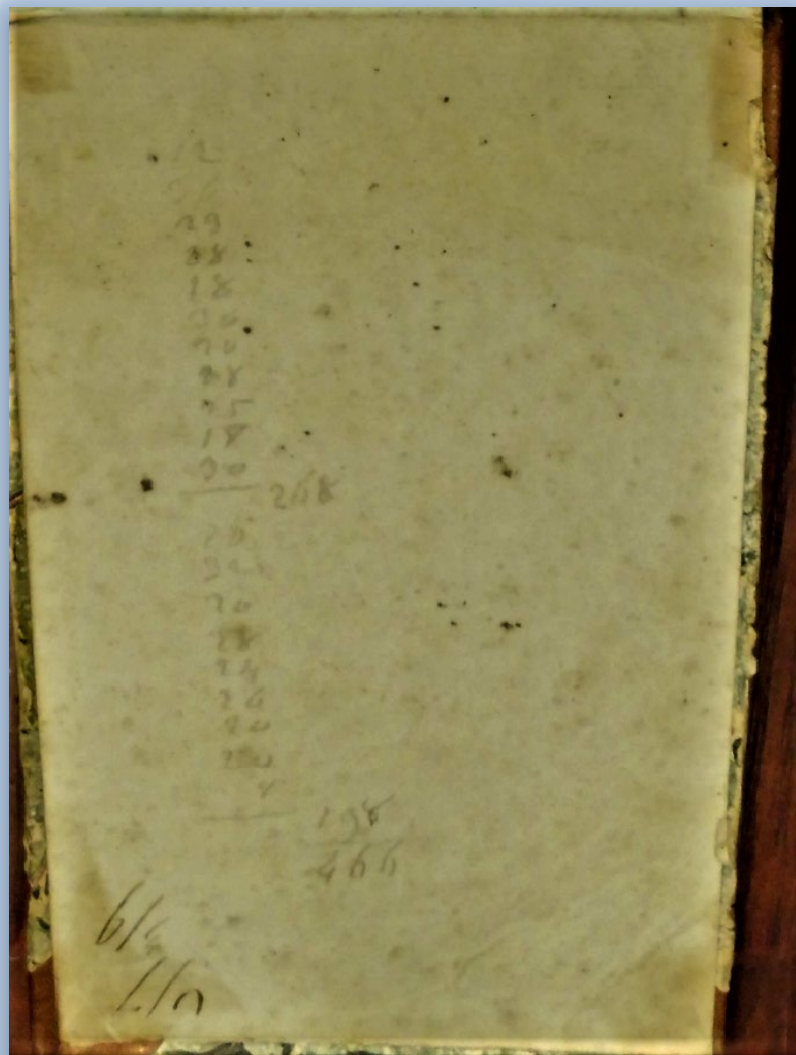


Figure 2 : Une énigmatique suite de chiffres à la première page du premier journal de Jules de Mun.

Il pourrait s'agir d'une distance parcourue³⁷ ou de la tenue de comptes marchands. En ce sens, si de Mun était régulièrement venu inscrire des chiffres sur cette page tout au long de l'expédition, il ne serait pas inopportun de comparer ce volume de chiffres à celui d'un avant-poste producteur de fourrures : par exemple, Wishart comptabilise « 380 packs » pour l'année 1832, ou « 303 packs » pour l'année 1833 dans les Rocheuses et les Plaines du Nord³⁸ ; « 1020 beaver » pour le Fort McKenzie en 1834-1835³⁹. Sinon, il pourrait s'agir d'une ressource associée à un animal à fourrure, un lot de fourrure, « pack », ou une unité, une seule pièce de fourrure.

Jules de Mun paraît finalement correspondre à la définition donnée par Gilles Havard⁴⁰ : il est, nonobstant son statut d'aristocrate, « dans une plus ample acception, « coureur de bois », terme qui désigne « l'ensemble des « colons qui font la traite des pelleteries dans les bois [...] et vont trafiquer dans le país des sauvages », que leur activité soit considérée comme légale ou non ». Gilles Havard conclut que son ouvrage se veut « fidèle aux contemporains de la course des bois » et que l'acception retenue sera la plus large possible. Ce sera aussi le cas dans le présent travail : de Mun, comme un coureur de bois, est à la fois aventurier, prospecteur et commerçant ; la légalité de son expédition est litigieuse. Dans cette perspective, qui est au fond une volonté de sémiotique historicisée⁴¹, Havard choisit de n'utiliser que les termes indiens employés par les protagonistes de ses sources. Comme lui, je m'efforcerai de n'utiliser que les termes de Jules de Mun.

Ses journaux sont devenus la possession de la *Missouri Historical Society* en mai 1923⁴². Les deux premiers mesurent 16cm par 10cm ; le troisième était gardé sur des feuilles volantes⁴³. En 1928, Marshall évoque de beaux objets, des journaux reliés aux bords en cuir, faits d'un papier épais. Sur la couverture des journaux il est possible de lire

³⁷ Voir, par exemple, p. 45-46, journal n°2, de Mun inscrit jour après jour les miles parcourus « 28 miles [...] 25 miles [...] 18 miles », dans N. Beauregard et T. Marshall, « Journals of Jules de Mun. Genealogy of de Mun family in France and America », op cit.

³⁸ D.J. Wishart, *The fur trade of the American West, 1807-1840*, op. cit p. 147.

³⁹ *Ibid* p. 58.

⁴⁰ Gilles Havard, *Histoire des coureurs de bois: Amérique du Nord, 1600-1840*, Paris, Les Indes savantes, 2016, p.10-11.

⁴¹ Jose Luiz Fiorin, « Sémiotique et histoire », 2017, p. 2.

⁴² N. Beauregard et T. Marshall, « Journals of Jules de Mun. Genealogy of de Mun family in France and America », op cit. p. 6.

⁴³ *Ibid*.

« *Sold by W. Essex and Son, Lexington* ». William Essex est un marchand du Kentucky ⁴⁴ et de Mun a pu acheter ses carnets dans cet État. Pour écrire, de Mun disposait d'un petit coffre en bois de noyer et en laiton ⁴⁵, qui, replié, devenait un petit bureau portatif, aujourd'hui conservé à la *Missouri Historical Society*. Sur ce coffre, cette « *letter box* », est gravé « Jules de Mun ». Dotée de nombreux compartiments, elle renfermait l'encre et la plume dont de Mun s'est servi pour écrire ⁴⁶. De Mun écrivait essentiellement le soir. L'usage du déterminant démonstratif en atteste dans les dix occurrences que je compte du groupe nominal « ce soir », réparties de manière homogène dans le premier journal ⁴⁷. Le procédé est toujours le même, de Mun écrit la date du jour sans écrire de quel mois il s'agit, puis il narre les événements de la journée, ou de manière légèrement postérieure les événements survenus le soir : par exemple lorsqu'il a dû monter la garde avant de se coucher. Il lui arrive aussi de dire ce qu'il a mangé et de décrire l'endroit où il dort.

Toutefois, le journal n'est pas à idolâtrer : s'il est bien d'un intérêt certain en soi, il donne aussi à voir des dynamiques visibles à une échelle plus large. À travers le regard d'un aristocrate d'une vieille famille française, toujours ancrée dans la partie européenne du monde atlantique, et infusé de l'épistémè et de la culture d'élite européenne, il offre une vision de l'ouest des États-Unis. En termes historiques, il donne à voir l'Ouest.

De Mun relate dans ses journaux des dynamiques de différentes natures de cet Ouest dont il fait l'expérience entre 1815 et 1816. Ces journaux ne peuvent éclairer à eux seuls la totalité de l'expédition de Jules de Mun, qui ne s'achève pas en 1816 mais en 1817, avec l'arrestation de l'expédition en Nouvelle-Espagne. En conséquence, les documents administratifs et juridiques relatifs à cette arrestation, produits en Nouvelle-Espagne et aux États-Unis, composent mon corpus. J'utilise également deux lettres écrites par de Mun pour sa femme, en juillet et 1816.

Le premier ensemble de documents, espagnols, est daté de 1816. Il s'agit d'un index et d'une lettre produits par les autorités administratives de Nouvelle-Espagne. L'index est signé par le gouverneur de Santa Fe, Alberto Maynez. La lettre est signée de Bernardo Bonavia, gouverneur de la province de Nouvelle-Biscaye (la capitale est

⁴⁴ Université du Kentucky, « The Private Press Tradition in Lexington, Kentucky, <https://www.uky.edu/Libraries/KLP/papers/milward1992/>, [consulté le 05 août 2020].

⁴⁵ J. Gitlin, *The bourgeois frontier*, op. cit. p. 190.

⁴⁶ Missouri Historical Society, « Walnut Campaign Style Writing Box and Feather Quill of Jules DeMun », <https://mohistory.org/collections/item/resource:198107>, [consulté le 05 août 2020].

⁴⁷ *Journal de voyage de Jules de Mun*, op. cit., p. 3, 4, 17, 18, 20, 21, 30, 31, 37.

Durango), au sud du Nouveau-Mexique (la capitale est Santa Fé)⁴⁸. Cette lettre est en fait la copie de ce qui semble être une circulaire, destinée aux différents lieux de pouvoirs de ces deux provinces. Ces documents montrent la réaction des pouvoirs politiques espagnols lorsqu'ils apprennent l'arrivée de « Français » et d'un certain « *don Julio de mun* » en Nouvelle-Espagne. On y apprend que de Mun a demandé l'octroi d'une licence pour pouvoir « chasser des loutres dans les rivières qui courent dans cette Province du Nouveau-Mexique, et d'autres qu'il souhaite⁴⁹ ». La décision prise est d'arrêter l'expédition et d'en reconduire les membres aux États-Unis. Ces pièces auxquelles j'ai eu accès en tant que sources primaires, ont été rédigées en espagnol, je les ai donc transcrites, puis traduites en français.

Le deuxième ensemble de documents, américains, provient d'une source imprimée, compilation de 1819 de documents officiels étatsuniens, les *State Papers and Publick Documents of the United States*⁵⁰. Cet ensemble est constitué d'une lettre rédigée par Jules de Mun et datée du 25 novembre 1817, après sa libération et son retour à Saint-Louis, à l'adresse de William Clark, gouverneur du Territoire du Missouri⁵¹. Dans cette lettre, de Mun livre, *a posteriori*, un récit des causes de son arrestation et les conditions de sa détention. De Mun se plaint de son arrestation, déclare avoir perdu une fortune, environ 30 000\$, et accuse les autorités espagnoles d'avoir volé sa propriété : il demande au gouverneur d'intercéder en sa faveur et d'obtenir réparation. Cette lettre de huit pages fut rédigée en anglais et je l'ai donc transcrite et traduite en français. Dans ces *State Papers*, on trouve aussi la déclaration sous serment de Jules de Mun près d'un juge de paix dans le Missouri, et les déclarations similaires de deux de ses compagnons d'expédition, Toussaint Charbonneau et Michel Carrière (dans sa déclaration, son nom est américanisé en « Michael⁵² »). Ces déclarations furent faites peu de temps après la libération et le retour de ces individus dans le Missouri. Jules de Mun y relate essentiellement des choses identiques à celles qu'il évoque dans la lettre adressée à Clark, se plaignant de son arrestation, de ses conditions de détention et du vol de ses biens, et déclarant que le but de l'expédition était commercial. Dans sa déposition devant le juge

⁴⁸ Bernardo Bonavia, « Indice de los oficios que el Gobernador interimo del Nuevo Mexico », SANM Reel 18 Frame 335.

⁴⁹ Alberto Maynez, « Indice de los oficios que el Gobernador interimo del Nuevo Mexico », SANM Reel 18 Frame 368-369.

⁵⁰ *State Papers and Publick Documents of the United States*, Thomas B. Wait., Boston, 1819, vol. XII.

⁵¹ *Ibid*, p. 445-452.

⁵² *Ibid*, p. 443-444.

de paix, on trouve aussi la signature de onze autres protagonistes de l'expédition ⁵³. Les déclarations de Michel Carrière et Toussaint Charbonneau permettent de comprendre le lien professionnel et contractuel qui les unit à Jules de Mun et Chouteau. Ils confirment et précisent l'objectif de l'expédition : commercer « avec les Indiens des rivières Platte et Arkansas ⁵⁴ ». Enfin, au sein de ces documents américains, il y a une réponse de 1818 du Secrétaire d'État John Q. Adams à la Chambre des Représentants. Ce document administratif officiel, aussi présent dans la source imprimée de 1819, permet de constater l'ampleur du cas juridique que représente l'arrestation de l'expédition de Mun-Chouteau. J'ai traduit cet ensemble de documents de l'anglais vers le français.

Ces documents font écho aux journaux rédigés par Jules de Mun. Ils les complètent de bien des manières et leur confèrent du sens. Narrativement, ils permettent de saisir l'ensemble de l'expédition et jettent la lumière sur des moments *a priori* obscurs, absents du journal. Chronologiquement, ils rendent pertinent de rassembler sous le vocable d'une unique expédition les multiples allers-retours effectués par de Mun entre 1815 et 1817, puisque tous les actes qu'il effectue durant cette période sont connectés à celle-ci. Thématiquement et intellectuellement, ils permettent de poser bien des questionnements historiques pour lesquels les journaux seuls ne suffiraient pas ; ils permettent d'agrandir l'échelle de questionnement que permet le seul journal, et montrent l'amplitude de certains réseaux politiques à l'œuvre de la côte est des États-Unis à la Nouvelle-Espagne. Tous ces documents admettent donc un grand nombre de réflexions historiques : relatives aux circulations pelletières, à l'histoire des *borderlands* et à l'histoire environnementale de l'Ouest.

Cet ensemble documentaire confirme ce que l'on pressent sans pouvoir l'affirmer en parcourant le seul journal : l'objectif de l'expédition est commercial. Elle est une « expédition pelletière » au sens que lui donne Gilles Havard ⁵⁵. En effet, de Mun et Chouteau souhaitent se rendre à la source des rivières Platte et Arkansas, une région riche en castors ⁵⁶. L'objectif de l'expédition est, en plus de la prospection de ces sites, la pratique de la trappe de castors et le commerce de la fourrure, remplissant ainsi les «

⁵³ *Ibid.*, p. 443.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 443-444.

⁵⁵ Gilles Havard, *L'Amérique fantôme*, Paris, Flammarion, 2019, p. 158 : Havard qualifie d'expédition pelletière, l'expédition envisagée par Médard Chouart des Groseilliers et manifestant bien des similitudes avec celle entreprise par de Mun.

⁵⁶ N. Beauregard et T. Marshall, « Journals of Jules de Mun. Genealogy of de Mun family in France and America », op cit p.7.

caractéristiques essentielles des circulations pelletières⁵⁷ ». L'expédition est par ailleurs complètement intégrée dans un réseau est-ouest ancré à Saint-Louis. Ce réseau, humain et matériel, se manifeste dans les journaux et dans l'ensemble documentaire, par la présence de trappeurs exercés et l'usage de techniques et de circuits propres au milieu de la traite des fourrures. Cette région qui correspond aux sources des rivières Platte et Arkansas est un carrefour, bordé à l'ouest et au sud par la Nouvelle-Espagne, et par les États-Unis à l'est, par l'intermédiaire de sa propriété, le Territoire du Missouri.

L'espace convoité, ainsi que celui dans lequel l'expédition est arrêtée est incertain politiquement, contesté, puisque revendiqué par l'une et l'autre des nations en présence, américaine et espagnole. Il correspond parfaitement à la définition originelle des *borderlands* que propose Bolton : un espace de frictions, dans le nord de la Nouvelle-Espagne, entre les deux nations de l'Ancien Monde présentes dans le Nouveau⁵⁸. Ce territoire correspond également au caractère informel des *borderlands* que met en évidence Hämäläinen dans sa définition⁵⁹. Il pose cependant question sur un point : Hämäläinen indique que les *borderlands* se caractérisent par une grande autonomie, un éloignement des marchés, et surtout par une grande fluidité, politique et culturelle : les hommes comme les idées y circulent facilement⁶⁰. En somme, c'est un espace dans lequel Hämäläinen dit que toutes les histoires peuvent se réaliser, un espace d'infinis possibles : de cela, on peut comprendre que les trappeurs peuvent y circuler sans crainte d'être arrêtés. Toutefois, l'arrestation de l'expédition montre que cette région, véritable marge de l'Empire espagnol et des États-Unis, est un espace de contraintes, au sein duquel l'Espagne exerce sa souveraineté avec une force indiscutable : en attestent les deux cents soldats qui arrêtent de Mun et la vitesse à laquelle ils se déplacent.

L'expédition de Jules de Mun a été étudiée à de nombreuses reprises, notamment par des historiens américains, qui l'orthographient parfois « deMun » ou « de Munn ». Parmi les jalons importants de ces travaux, on trouve les annotations faites, en 1928, par l'éditeur des journaux, Thomas M. Marshall. À ma première lecture, elles m'ont énormément renseigné quant à l'emplacement de nombreux lieux, l'identité de nombreux

⁵⁷ Gilles Havard, *Histoire des coureurs de bois : Amérique du Nord, 1600-1840*, Paris, Les Indes savantes, 2016, p. 9.

⁵⁸ J. Adelman et S. Aron, « From Borderlands to Borders », art cit, p. 851.

⁵⁹ P. Hamalainen et S. Truett, « On Borderlands », art cit.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 476 ; Tangi Villerbu, « Une histoire coloniale de l'Ouest américain : chevaux et bisons dans les Grandes Plaines, 1750-1900 », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, 1 août 2017, n° 54, p. 95.

personnages rencontrés par de Mun ⁶¹. Cette édition n'a que l'ambition de chroniquer et raconter, mais pas d'analyser. En 1961, Georges S. Ulibarri, a publié un article exclusivement consacré à l'expédition ⁶². Il retrace brièvement, en trois pages, l'itinéraire de l'expédition. Les huit pages suivantes, Ulibarri réfléchit surtout en droit international au contexte politique dans lequel l'arrestation de l'expédition est survenue, et aux conséquences juridiques de cette arrestation : notamment, dans quelle mesure, les traités Adams-Onis de 1819, et d'indépendance du Mexique de 1821, qui modifient les frontières Hispano-étatsuniennes puis Mexico-étatsuniennes, influencent la demande de réparation financière formulée par de Mun à la suite de son emprisonnement. Une thèse a été rédigée dans les années 1960, par Simone Amardeil Johnson, sur la présence française dans le Kansas ⁶³. Une partie entière est consacrée à l'expédition de de Mun et de Chouteau ⁶⁴. Elle se fonde essentiellement sur l'édition de Marshall, sans analyse non plus, mais a le mérite de synthétiser et réordonner en dix pages le déroulement de l'expédition. L'ouvrage précité de David J. Weber, revient sur l'expédition de de Mun, avec pour singularité face à ce qui s'est fait précédemment, de varier les points de vue. Il recontextualise l'expédition de de Mun du point de vue de la vallée de Taos ⁶⁵, haut lieu du commerce pelletier. Il adopte en outre un point de vue hispano-centré de l'expédition, en se fondant sur les documents relatifs à l'arrestation de l'expédition : c'est grâce à lui que je les ai obtenus ⁶⁶. En 2016, Dan Flores évoque dans un article l'expédition de Jules de Mun, sous l'angle de l'histoire environnementale ⁶⁷, plutôt singulière dans l'historiographie, et avance que de Mun est un marchand de chevaux, ce que nous évoquerons en troisième partie. L'expédition de Jules de Mun est évoquée par Soazig Villerbu, dans une perspective d'histoire environnementale et coloniale, notamment dans ce qu'elle donne à voir des « enjeux d'une histoire des chevaux et des bisons ⁶⁸ ». L'année dernière, en 2019, Gilles

⁶¹ N. Beauregard et T. Marshall, « Journals of Jules de Mun. Genealogy of de Mun family in France and America », art cit.

⁶² George S. Ulibarri, « The Chouteau-Demun expedition to New Mexico, 1815-1817 », 1961, vol. 36, n° 4, p. 263-273.

⁶³ Simone Amardeil Johnson, *The French Presence in Kansas 1763-1854*, éd. 2016, s.l., David A. Dinneen, 578 p.

⁶⁴ *Ibid* p. 139-147.

⁶⁵ Voir, pour la vallée de Taos, la carte des trajets de de Mun. Il la traverse au début de l'année 1816, avant la rédaction de son deuxième journal.

⁶⁶ D.J. Weber, *The Taos trappers, op. cit.*, p. 45-49, 75.

⁶⁷ Dan Flores, « Bringing home all the pretty horses: The horse trade and the early American West », *Montana the magazine of Western history*, t 2008, p. 4-21.

⁶⁸ T. Villerbu, « Une histoire coloniale de l'Ouest américain », art cit, p. 102.

Havard évoque aussi l'expédition de Jules de Mun, indirectement, par le regard d'autres coureurs de bois, plus célèbres et plus étudiés par l'historiographie, présents lors de l'expédition et eux aussi arrêtés : Toussaint Charbonneau ⁶⁹ et Étienne Provost ⁷⁰.

La question de l'intention de l'appropriation des ressources se pose aussi. Il est impossible de s'immiscer dans la pensée de Jules de Mun et les documents dans lesquels il s'exprime, seuls, ne permettent pas d'affirmer avec certitude qu'il souhaitait s'approprier des ressources qu'il savait être espagnoles. Au-delà de la seule intentionnalité de Jules de Mun et de Chouteau, affirmer, deux cents ans plus tard, que l'expédition s'approprie des ressources qui juridiquement sont espagnoles, semble donc bien vain. D'ailleurs, les sources, ramenées à leur plus simple expression, peuvent se lire de façon parfaitement binaire : les documents administratifs américains sont plutôt significatifs de la légalité de l'expédition, les documents espagnols plutôt significatifs de son illégalité. Qui serait susceptible de trancher ? Le recours, *a posteriori*, au jugement de l'historien, qui se voudrait impartial, ne serait-il pas vain et impertinent ? Une perspective objective, au sens littéral, « se placer du point de vue de l'objet », et non des sujets, américains et espagnols, pourrait être une solution pertinente : l'objet convoité, par l'expédition, est avant tout l'environnement. Le journal de de Mun abonde de références à celui-ci : en une cinquantaine de pages, on dénombre plus de cent-vingt occurrences des termes chevaux et bisons. Les références à la météo, aux éléments, au feu, la pluie, le vent, les tempêtes, le soleil, à l'herbe, sont autant de raisons de s'intéresser à cet objet omniprésent durant l'expédition. Plus encore, l'expédition vise l'appropriation de ressources naturelles, en identifiant des viviers d'animaux à fourrure, de castors ; en faisant commerce de ces biens issus et extraits de la nature.

Cette manière de faire de l'histoire, l'histoire environnementale, est définie par Grégory Quenet et Guillaume Blanc comme l'étude « des rapports sociaux à l'environnement dans leurs dimensions institutionnelles, matérielles et idéelles » ⁷¹. Ce biais peut offrir une réponse, c'est-à-dire une interprétation de l'expédition en tant qu'interaction entre des intérêts humains et l'environnement dans sa dimension la plus matérielle et physique. Par ailleurs, si s'intéresser à l'environnement est un travail « objectif », tourné vers l'objet, sa finalité demeure subjective, puisque le prisme de lecture

⁶⁹ G. Havard, *L'Amérique fantôme*, *op. cit.*, p. 370.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 409-410.

⁷¹ Guillaume Blanc et Grégory Quenet, « Les études éthiopiennes et l'environnement », *Études rurales*, 1 juin 2016, n° 197, p. 9-24.

de l'environnement est toujours le sujet humain qui le perçoit : Jules de Mun. Ce sont donc les interactions entre les deux auxquelles on s'intéresse. Le truchement de l'utilisation de ce troisième point de vue éclaire une facette très importante de l'expédition, susceptible d'apporter non pas une solution, mais une réponse satisfaisante, si l'on considère qu'avant d'être la subversion d'un territoire politique, l'objectif de l'expédition est l'appropriation d'un environnement, et que ce but est atteint grâce à l'environnement.

J'entends ainsi démontrer que dans l'expédition pelletière de Jules de Mun, l'environnement, au sens large, est avant tout deux choses, l'objectif et le moyen d'y parvenir ; démontrer en outre que la croisée des États-Unis et de la Nouvelle-Espagne, territoire informel et incertain qu'il est à propos de qualifier de *borderlands*, trop souvent perçu comme un espace d'infinis possibles, se caractérise aussi par une très forte emprise étatique de la Nouvelle-Espagne : en témoignent l'arrestation de l'expédition et la vivacité des réseaux administratifs et juridiques qu'elle met en lumière.

CHAPITRE I

Une expédition pelletière, des États-Unis vers l'ouest

L'expédition organisée par Jules de Mun et Auguste Pierre Chouteau est marchande et pelletière, parce que son objectif premier est la réalisation de profits : soit en achetant des fourrures aux Indiens, puis en les revendant, avec un prix gonflé aux marchés européens, soit directement par la trappe d'animaux à fourrure puis le commerce de celle-ci.

La trajectoire dans laquelle l'expédition s'inscrit est orientée dans un sens est-ouest : de Saint-Louis vers la frontière ouest des États-Unis, que de Mun et Chouteau espèrent la plus occidentale possible, conscients que quelque part, la Nouvelle-Espagne représente un obstacle.

A- Vers l'Ouest, depuis Saint-Louis

Il est clair dès la première page du premier journal de Jules de Mun, que le point de départ de l'expédition est Saint-Louis, et que celle-ci dure environ trois mois :

« Journal of Jules de Mun
Starting from st Louis
apr 10- 1815 [...]
Sept 10-1815 to
Nov. 30 1815⁷² »

Jules de Mun et Auguste Pierre Chouteau partent donc de Saint-Louis, ville dans laquelle ils résident. Elle est un haut lieu de la fourrure, dans lequel a été établi la *Missouri Fur Trade Company*, fondée en 1809 sous le nom de *Saint Louis Fur Company*. Ils en sont membres, et Auguste en est même l'un des fondateurs, mais la dénomination juridique de leur expédition ne porte pas le nom de la *Company* : un juge de paix relève que ce voyage commercial porte « le style, nom, et description d'Auguste P. Chouteau et Co.⁷³ ». On peut y voir un révélateur des ambitions personnelles de son initiateur.

Cette ville de Saint-Louis, dans laquelle la famille Chouteau occupe une place centrale, présente des caractéristiques politiques et topographiques singulières qui se répercutent sur l'organisation puis le déroulement de l'expédition. Ainsi, Saint-Louis, est à la fois le point de départ de l'expédition et des deux principaux réseaux pelletiers de l'Ouest au début du XIX^e siècle : celui du Pays-d'en-Haut (*The Upper Country*) et des Montagnes Rocheuses (*The Rocky Mountains*). Tous deux sont observables dans l'expédition de de Mun et de Chouteau.

Saint-Louis, point de départ et aboutissement de l'expédition, est une ville de première importance économique, particulièrement dans le commerce de la fourrure. Thomas Marshall fait mention de trois avant-postes français, « *Natchitoches, Arkansas*

⁷² *Journal de voyage de Jules de Mun, op. cit., p. 2.*

⁷³ Le juge de paix devant lequel sont faites les dépositions de Charbonneau et Carrière le mentionne à deux reprises dans : *State Papers and Publick Documents of the United States, op. cit., p. 443-444.*

Post and St. Louis », véritables « *focal points for an extensive fur trade*⁷⁴ », il les compare et conclut que St. Louis est le plus important des trois, malgré les projets économiques différents de chacun de ces lieux, Natchitoches étant davantage tourné vers l'agriculture. Saint-Louis est essentielle au sein des réseaux commerciaux de fourrure des années 1800 à la fin des années 1840. Elle est une plateforme incontournable au sein des deux grands réseaux de fourrure qu'on distingue aux États-Unis. On trouve une description de Saint-Louis dans *This Breckless Breed of Men*⁷⁵ où l'auteur explique que la ville comptait une trentaine d'avocats, une cinquantaine d'épiciers et de taverniers, deux imprimeries et quinze médecins. De l'importance de St. Louis dans les réseaux marchands, il dit ceci : « *St. Louis occupied a dominant position in this rapidly expanding business, just as it served as the center of the growing fur trade with the Rocky Mountains the Pacific coast* ».

Gilles Havard cite aussi Saint-Louis comme l'une des villes majeures de la traite, disposant de « ramifications à travers les immensités de la Prairie, des Rocheuses [...] au point d'envelopper toute la partie occidentale du continent⁷⁶ ». Anne Hyde dit que St. Louis est au centre d'un « *vast and cosmopolitan trade network*⁷⁷ ». Plus précis, David Weber explique que Saint-Louis est le plus gros lieu en matière de dépôt et de collecte de fourrures et de biens, rapportant ainsi que chaque année entre 1807 et 1840, depuis Saint-Louis, l'équivalent de 200,000\$ à 300,000\$ de fourrures transitèrent vers la côte est américaine et vers l'Europe occidentale.

On trouve des renseignements sur la place prédominante de Saint-Louis dans l'ouvrage de Stephen Aron, *American Confluence*. Les raisons sont essentiellement géographiques et environnementales, puisque la ville est située au carrefour de nombreux cours d'eau, le fleuve Mississippi, la rivière Missouri, proche des rivières Arkansas et Ohio :

⁷⁴ Nettie Beauregard et Thomas Marshall, « Journals of Jules de Mun. Genealogy of de Mun family in France and America », Missouri Historical Society Collections, 1928, p.1-2.

⁷⁵ Robert Glass Cleland, *This reckless breed of men: the trappers and fur traders of the Southwest*, 1. Bison book printing., Lincoln, University of Nebraska Press, 1950, 361 p.

⁷⁶ G. Havard, *Histoire des coureurs de bois*, op. cit p. 342.

⁷⁷ A.F. Hyde, *Empires, Nations and Families: A new History of the North American West*, op. cit p. 7.

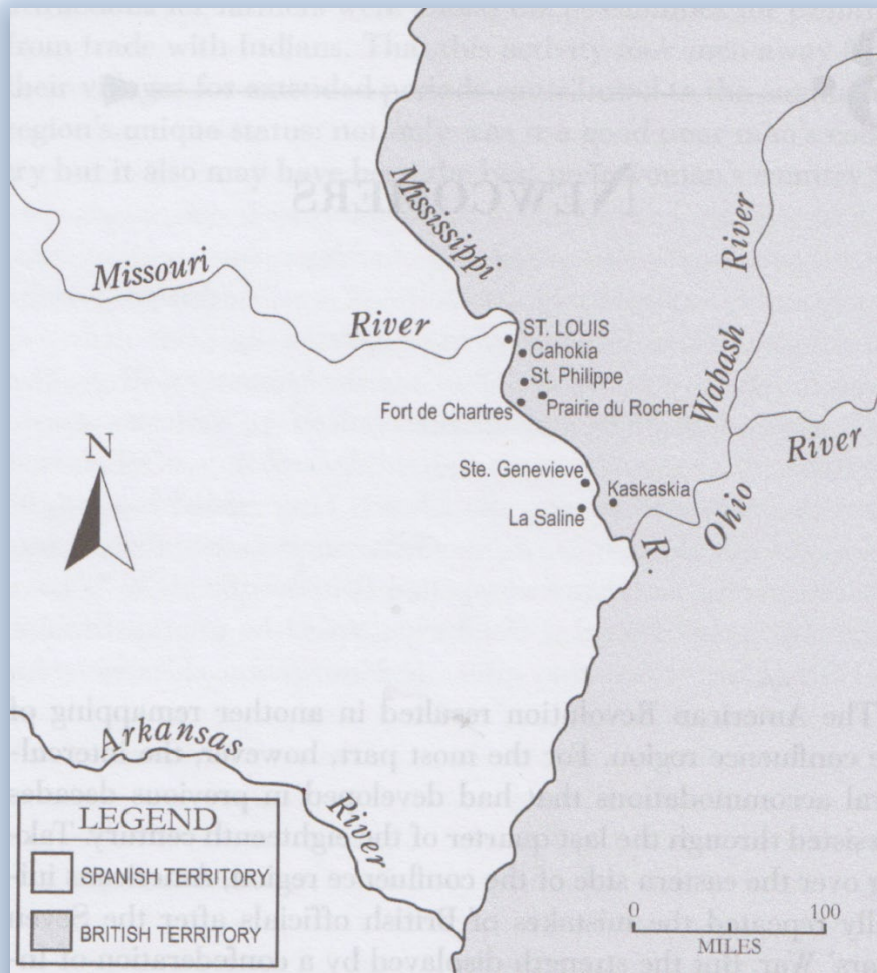


Figure 3 : Carte des établissements français, montrant Saint-Louis, au point de confluence du Missouri et Mississippi⁷⁸.

Ces cours d'eau permettent l'acheminement d'hommes et de biens, par le biais du moyen de transport rapide que constituent les canots, les barges. St. Louis fut établi avec un projet économique très français : plutôt que de privilégier l'agriculture, l'objectif de la ville est de commercer avec les autres cultures en présence ⁷⁹ ; c'est ce que l'on verra plus tard dans le travail, notamment lorsque de Mun et Chouteau commercent avec les Osages.

La position importante de Saint-Louis se ressent tout au long du journal de Jules de Mun. Durant la totalité de son périple, il y est relié, et cela s'observe dès les premières

⁷⁸ Carte et titre tirés de : Stephen Aron, *American confluence: the Missouri frontier from borderland to border state*, Bloomington, Indiana University Press, 2006, p. 70.

⁷⁹ Stephen Aron, *American confluence: the Missouri frontier from borderland to border state*, Bloomington, Indiana University Press, 2006, p. 39-40.

pages : on l'a vu, dès la deuxième page, il écrit qu'il quitte Saint-Louis, à la troisième page, il précise même « vers midi⁸⁰ ».

Wishart note que depuis St. Louis, par le biais de la rivière Missouri, les Grandes Plaines du Nord sont facilement accessibles⁸¹. Cette analyse corrobore l'idée que Saint Louis se situe dans une position commerciale très avantageuse : à l'orée des Grandes Plaines, à l'orée aussi des pistes vers les Montagnes Rocheuses et le Pays-d'en-Haut.

Dans *The Fur Trade of the American West*⁸², David J. Wishart rappelle la différence entre ces deux réseaux pelletiers principaux, chacun s'étant constitué avec son propre système de trappe, il distingue donc entre « *The Upper Missouri Fur Trade* » et « *The Rocky Mountain Trapping System* ».

Le premier, du Haut Missouri, est un système plus fiable et constant, beaucoup moins risqué⁸³. Il est aussi le premier à se mettre en place et précède ainsi celui des Rocheuses, dont de Mun est, on le verra plus tard, l'un des précurseurs. Ces deux systèmes de trappe se déploient notamment dans les deux grandes ensembles nord-américains que sont les Grandes Plaines et les Montagnes Rocheuses.

Les Plaines du Nord, bien qu'elles soient réputées hostiles et pauvres en ressources de subsistance, sont vécues comme un lieu moins périlleux que les Montagnes Rocheuses. Ces dernières sont plus hostiles aussi bien pour les Euro-Américains que pour les tribus indiennes.

Dans les Rocheuses, les tribus indiennes sont aussi moins nombreuses et moins essentielles pour les Blancs capables d'accéder plus directement aux ressources. À l'inverse, les Indiens ont un rôle plus prépondérant dans les Plaines du nord que dans les *Rocky Mountains*⁸⁴. L'espace des Plaines est, selon Wishart, l'archétype du commerce de la fourrure, dans lequel, les fourrures sont produites, extraites des animaux à fourrure, et traitées par les Indiens ; au point même que le trappeur en est réduit à un simple rôle de *manager*⁸⁵. En fait, l'ensemble des acceptions que Gilles Havard attribue aux trappeurs et coureurs de bois, et à la « traite des pelleteries » se déploie ici⁸⁶ : dans le Haut Missouri, les trappeurs en quête de fourrure sont avant tout des commerçants. On imagine qu'ils se

⁸⁰ *Journal de voyage de Jules de Mun, op. cit.*, p. 2-3.

⁸¹ D.J. Wishart, *The fur trade of the American West, 1807-1840, op. cit.*, p. 41.

⁸² *Ibid.*

⁸³ *Ibid.*, p. 206.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 41.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 22.

⁸⁶ G. Havard, *Histoire des coureurs de bois, op. cit.*, p. 8.

confrontent eux-mêmes aux animaux à fourrure, mais que pour autant, l'essentiel des fourrures qu'ils collectent résulte du commerce avec les Indiens. Contre ces fourrures, les trappeurs échangent des biens manufacturés⁸⁷. Par exemple, Wishart fait la liste de biens échangés avec les Indiens *Flathead*, *Shoshone*, Nez Percé : des couteaux en métal, des têtes de flèche, des chaudrons et des armes de seconde main⁸⁸. Il explique que la stratégie typique du commerce de la fourrure s'applique à merveille dans l'*Upper Missouri* : la fourrure produite par les Indiens est ensuite échangée dans les forts européens contre des biens manufacturés⁸⁹. Anne F. Hyde dit d'ailleurs que grâce à ce commerce avec les Européens, de nombreuses tribus indiennes des régions environnant la rivière Arkansas se sont renforcées, en accumulant « *horses, guns and trade goods*⁹⁰ ».

Jules de Mun s'inscrit dans cette pratique de traite, et son expédition utilise ses deux réseaux pelletiers. Son arrestation en 1817 nous apprend qu'il répartit ses hommes sur chacun de ces deux réseaux à plusieurs mois d'écart.

Le 24 mai 1817, l'expédition de Jules de Mun est donc arrêtée. De Mun rappelle cet état de fait dans la lettre qu'il rédige à l'attention du gouverneur du Missouri William Clark. Il dit que le groupe est arrêté lorsque deux cents soldats espagnols font irruption dans son camp⁹¹. De ce qu'il dit, on comprend deux choses : que la majeure partie du groupe, dans laquelle de Mun se situe, est positionnée dans l'actuel sud-est du Colorado, au sud du comté actuel de Pueblo, un secteur qui correspond aux Montagnes Rocheuses ; que d'autres hommes ont été envoyés par Auguste Pierre Chouteau dans un secteur différent, qui correspond au Pays-d'en-Haut :

« Bien avant notre arrestation, M. Chouteau avait équipé différents groupes pour différentes parties du Pays-d'en-Haut toutes, nous l'avons constamment compris, à l'intérieur des limites connues des États-Unis⁹² ».

⁸⁷ D.J. Wishart, *The fur trade of the American West, 1807-1840*, op. cit, p. 41.

⁸⁸ *Ibid.*, p.61.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 67.

⁹⁰ A.F. Hyde, *Empires, Nations and Families: A new History of the North American West*, op. cit p. 13.

⁹¹ *State Papers and Publick Documents of the United States*, op. cit, p. 449.

⁹² *Ibid.*, p. 442.

Parmi ces hommes équipés pour le Pays-d'en-Haut, se trouvaient vraisemblablement Michel Carrière et Toussaint Charbonneau, deux membres de l'expédition. En effet, après leur libération, les déclarations qu'ils ont déposées auprès du juge de paix à leur retour à Saint-Louis, ont été faites à part ⁹³ et l'index des *State Papers* confirme cet état de fait ⁹⁴ : matériellement, elles sont écrites en marge des autres déclarations et le mois de déposition des déclarations corrobore cela. Ces déclarations ont été effectuées en décembre 1817, alors que celles du groupe de Jules de Mun n'ont été effectuées en septembre 1817, soit trois mois avant.

Il y a bien des chances que Charbonneau et Carrière se trouvaient dans le groupe du Pays-d'en-Haut (*Upper Country*). Gilles Havard est aussi partisan de cette hypothèse. Pour lui Charbonneau fait partie « du groupe d'hommes affecté sur la Platte », alors que l'autre groupe d'hommes, dirigé par Jules de Mun, est arrêté au niveau des sources de la rivière Arkansas ⁹⁵. Charbonneau est réputé bilingue et pour sa proximité avec les tribus indiennes, même celles agressives à l'égard des Blancs ⁹⁶. Charbonneau aurait donc été parfaitement légitime comme interprète et marchand pour le compte de l'expédition dans ce Pays-d'en-Haut, aux sources de la rivière Platte, pour couvrir un espace plus grand et éventuellement augmenter les gains de l'expédition. Dans ce même sens, de Mun explique voyager avec Joseph Philibert ⁹⁷, un marchand chevronné, auquel il achète une grande quantité de biens, « En chemin nous avons acheté à M. Philibert, ses fourrures, biens, chevaux, &c. (etc.) ⁹⁸ ». L'intention d'achat de ces biens devait être aussi bien de sustenter l'expédition dans sa routine quotidienne, que de les destiner au commerce avec les tribus indiennes, friandes de biens manufacturés. L'expédition que de Mun et Chouteau ont organisée, disposait d'un important stock de marchandises : des provisions pour le quotidien, un équipement prévu pour les expéditions en terres indiennes et même des munitions ⁹⁹. L'expédition menée par Charbonneau, dirigée vers un espace où les Indiens

⁹³ *Ibid.*, p. 443-444.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 435.

⁹⁵ G. Havard, *L'Amérique fantôme*, *op. cit.*, p. 370.

⁹⁶ *Ibid.*, voir, par exemple, la page 365, « on dit les Gros Ventres menaçants à l'égard des Américains ». De nombreux autres exemples sont présents dans le livre, qui corroborent la singularité de Toussaint Charbonneau, épargné de nombreuses fois lors d'attaques indiennes, Sioux, Arikaras et Assiniboines.

⁹⁷ *Journal de voyage de Jules de Mun*, *op. cit.*, p. 14 « et la compagnie de Philib^t [Philibert] » ; p. 27 « avec les chevaux de Philibert ».

⁹⁸ *State Papers and Publick Documents of the United States*, *op. cit.*, p. 445.

⁹⁹ George S. Ulibarri, « The Chouteau-Demun expedition to New Mexico, 1815-1817 », 1961, vol. 36, n° 4, p. 264.

occupent une place centrale, transportait donc une grande quantité de ces biens destinés au commerce.

À terme, l'ensemble de l'expédition devait se rendre à cet endroit où pouvaient se trouver Charbonneau et Carrière, au carrefour des sources des rivières Platte et Arkansas. C'est ce que de Mun laisse entendre lorsqu'il s'adresse à William Clark :

« Au cours du mois de septembre 1815, M. A. [Auguste] P. Chouteau et moi-même avons constitué une expédition afin d'aller aux sources de la rivière Arkansaw, commercer avec les Arapahos, et les autres Indiens vivant à cet endroit ¹⁰⁰ ».

L'information est logique et renseigne surtout sur la partie des Rocheuses qu'il convoite. Il s'agit de toute évidence de la partie nord, puisque dès 1806 les Arapahos aux côtés des Cheyennes se sont installés dans ce territoire ¹⁰¹.

Mais de sa confrontation directe avec les Rocheuses, de Mun ne donne mot dans ses journaux : les seuls espaces qu'il y traverse sont les actuels Missouri, Kansas et Colorado, et ainsi l'écriture de ses journaux n'est jamais contemporaine du moment où il les fréquente ; dans la lettre que de Mun écrit à Clark, il apparaît que « les montagnes » sont l'objectif de l'expédition :

« À la rivière Kansas [...] nous reprîmes la route pour les montagnes ¹⁰² ».

À cet instant, de Mun se trouve encore dans l'actuel Kansas, où coule la rivière éponyme. Cet épisode raconté à Clark correspond aux événements racontés par de Mun dans son deuxième ou troisième journal, puisqu'il situe ce récit comme postérieur au 27 février 1816 (date de début du deuxième journal) et légèrement antérieur à l'arrestation de l'expédition (en mai 1817).

La seule fois où de Mun évoque « les montagnes » dans ses journaux, se situe dans le premier journal, le lundi 27 novembre 1815 :

¹⁰⁰ *State Papers and Public Documents of the United States, op. cit*, p. 445.

¹⁰¹ Pekka Hämäläinen, « The Rise and Fall of Plains Indian Horse Cultures », *Journal of American History*, 1 décembre 2003, vol. 90, n° 3, p. 839-840.

¹⁰² *State Papers and Public Documents of the United States, op. cit* p. 447.

« Dans le cours de la journée
nous aperçumes les montagnes, elles
ne paroissent encore que comme
des nuages sur l'horizon ¹⁰³ ».

Ce que de Mun appelle « les montagnes » correspond de toute évidence, dans son esprit, aux Montagnes Rocheuses convoitées par l'expédition ¹⁰⁴. On peut néanmoins nuancer sa parole puisque le 27 novembre, de Mun n'est dans l'actuel Colorado que depuis peu. Ainsi, il se peut que les montagnes qu'il voit ne soient pas les Rocheuses, parce que bien d'autres chaînes de montagnes mineures se situent dans l'est de ce territoire. Si néanmoins les montagnes qu'il aperçoit sont bien les Rocheuses, alors l'emplacement de de Mun correspond aux actuels comtés du centre-sud du Colorado, ceux de Huerfano, de Custer, de Las Animas ; et dans ce cas, les Rocheuses auxquelles il est confronté sont les Rocheuses centrales, l'un des trois types géomorphologiques des Rocheuses, aux côtés de celles du nord et du sud ¹⁰⁵.

Il devient bien plus évident que « les montagnes » vues par de Mun sont Les Rocheuses lorsqu'il s'adresse à Clark :

« nous partîmes de Rio Colo-
-rado [...] jusqu'à Rio del Norte,
près de là où il [le cours d'eau] entre dans les montagnes ¹⁰⁶. »

En effet, le *Rio del Norte* (actuel Rio Grande) pénètre les Montagnes Rocheuses du sud.

Les Rocheuses, à l'inverse du Pays-d'en-Haut, sont un espace dans lequel les trappeurs ont un accès plus direct aux ressources : ici, les Indiens ont davantage un rôle d'escorte que d'artisans et commerçants. En tant qu'intermédiaires, que guides, ils

¹⁰³ *Journal de voyage de Jules de Mun, op. cit, p. 51.*

¹⁰⁴ Voir, par exemple G. Havard, *L'Amérique fantôme, op. cit. p. 370* ; L.R. Hafen et J. Lecompte (eds.), *French fur traders and voyageurs in the American West, op. cit.*

¹⁰⁵ Nevin Melancthon Fenneman, *Physiography of Western United States*, New York, Londres, McGraw-Hill Book Company, 1931, p. XI.

¹⁰⁶ *State Papers and Public Documents of the United States, op. cit, p. 447.*

escortent les trappeurs vers les viviers d'animaux à fourrure, assurent la sécurité et la paix en cas de rencontres avec une tribu alliée. Le journal ne fait pas mention d'Indiens accompagnant l'expédition à cet instant-là. Et on peut imaginer que de Mun et les autres membres de l'expédition, ont pour projet de prospecter par eux-mêmes les rivières et sites abondants en animaux à fourrure, sans forcément avoir recours aux tribus indiennes. Un autre passage de la lettre rédigée par de Mun à l'adresse de Clark le confirme :

« Ayant observé, en route pour Santa Fe, que les cours d'eau abondaient en castor [...] avec un nombre établi de chasseurs, pour capturer le castor dans les rivières qui se vident dans le Rio del Norte. [...] notre droit de fréquenter la partie est des montagnes, et d'y commercer ou d'attraper des castors si nous le pûmes¹⁰⁷ ».

Cela montre de quelles velléités l'expédition était porteuse : capturer soi-même et commercer, de préférence le castor. C'est ce que confirme le document signé par le gouverneur de Santa Fe, Alberto Maynez : de Mun demande l'octroi d'une licence pour chasser les « *nutrias* ». C'est ce que l'on traduit littéralement par « loutres ». Toutefois, le plus probable est que de Mun ait demandé l'octroi d'une licence pour chasser le castor, réputé abondant aux sources des rivières Arkansas et Platte.

L'autre grand ensemble géographique fréquenté par l'expédition, présent dans le journal de Jules de Mun, correspond aux Grandes Plaines :

« vers le milieu du jours et nous avons marchés ce soir jusque après le soleil couché pour attraper un bouquet de bois pour y camper ; nous voyageons dans des plaines immenses ou il n'y a de bois que le long des petites rivieres et dans les bas fonds¹⁰⁸. »

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 446.

¹⁰⁸ *Journal de voyage de Jules de Mun, op. cit* p. 30.

L'écriture de de Mun laisse transparaître sa sensibilité à la nature dans son ensemble. Ces « plaines immenses » sont vraisemblablement l'entrée des Grandes Plaines où l'on arrive peu de temps après avoir franchi la frontière actuelle du Missouri vers le Kansas. Au regard de ce que dit de Mun des rivières Osage et Arkansas qui se recoupent, Marshall estime qu'à ce moment-là, le jeudi 12 octobre, l'expédition vient d'arriver dans l'actuel Kansas, dans l'actuel comté de Bourbon.

Dans le premier journal, deux mentions sont faites de lettres qu'il écrit à destination de Saint-Louis :

« j'ai écrit
quelques lettres a s^t louis ¹⁰⁹. »

« La barge partis
dans l'après diné emportant nos lettres ¹¹⁰ »

On a vu que de Mun écrivait à sa femme, Isabelle Gratiot. Ces lettres pouvaient lui être destinées personnellement ou bien destinées au quartier-général de l'entreprise de Chouteau, qui chapeaute l'expédition et nouvellement rejointe par de Mun, la *Missouri Fur Company*. Parmi ces lettres, on se doute que se trouvaient aussi celles d'Auguste Pierre Chouteau, adressées à d'autres membres de sa famille, avec lesquels il entretient des contacts étroits ¹¹¹, auxquels il doit rendre des comptes : on pense notamment à son plus jeune frère, Pierre « Cadet » Chouteau et son oncle, René Auguste Chouteau. On trouve également une mention de l'écriture de lettres destinées à Saint-Louis dans le troisième journal de de Mun ¹¹². De Mun explique qu'il a rédigé des lettres pour Saint-Louis « ne

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 11.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 15.

¹¹¹ Voir, par exemple, la définition des caractéristiques propres à la famille Chouteau dans : A.F. Hyde, *Empires, Nations and Families: A new History of the North American West*, *op. cit* p. 27-31. ; les liens épistolaires et économiques qui lient les membres de la famille Chouteau, dans J. Gitlin, *The bourgeois frontier*, *op. cit* p. 132-133.

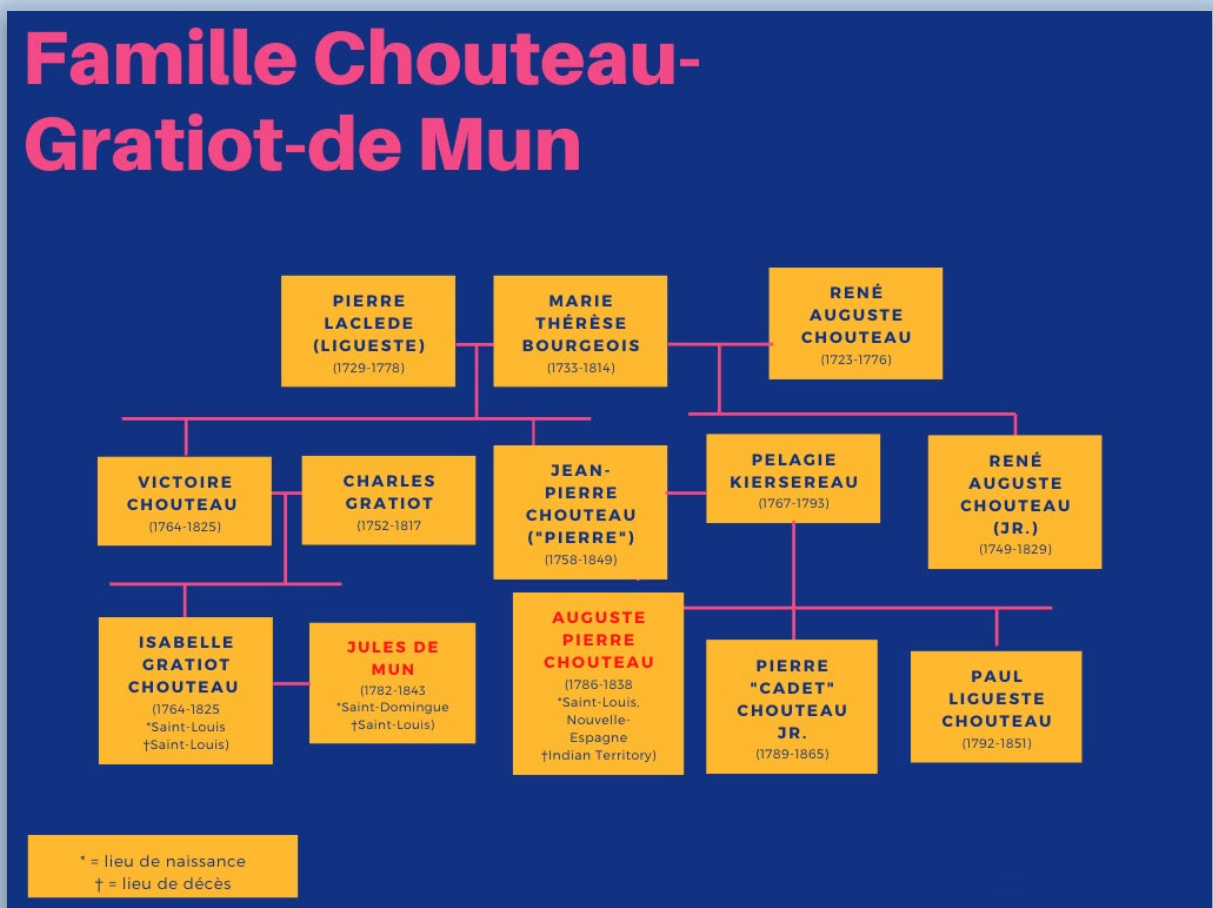
¹¹² N. Beauregard et T. Marshall, « Journals of Jules de Mun. Genealogy of de Mun family in France and America », *op cit.*, p. 55, journal n°3.

sachant, toutefois, quand elles arriveront ¹¹³ ». : parmi ces lettres se trouve forcément la lettre qu'il a rédigée pour sa femme le 21 juillet 1816.

Ces lettres illustrent que l'expédition est ancrée à Saint-Louis et symbolisent la nouvelle union de deux familles, les de Mun-Chouteau.

B- L'expédition pelletière de Mun-Chouteau, une affaire de famille élargie

En effet, en 1812, Jules de Mun épouse Isabelle Gratiot Chouteau, elle-même liée par la parenté à la famille Chouteau, fille de Victoire Chouteau. Par le jeu du mariage, il devient parent par alliance d'Auguste Pierre Chouteau :



¹¹³ *Ibid.*

Figure 4 : Arbre généalogique sélectif de la famille Chouteau-Gratiot-de Mun, qui correspond aux protagonistes rencontrés dans ce mémoire ¹¹⁴.

Le déroulement de l'expédition de Mun-Chouteau repose donc grandement sur ce lien de parenté. Cette famille, qui est incontournable à Saint-Louis est à l'origine de la fondation de la ville. Pierre Laclède Liguiste, d'abord amant de Marie Thérèse Bourgeois, a pris sous son aile le fils de celle-ci, René Auguste Chouteau Jr. ¹¹⁵. Ensemble, dès 1763, ils ont supervisé et participé physiquement à la construction de Saint-Louis ¹¹⁶.

Par analogie avec la confluence des cours d'eau sur laquelle Saint-Louis se bâtit, lui préexiste la confluence d'une multitude de réseaux humains ¹¹⁷ : des Indiens, des trappeurs et commerçants indépendants, des Français et des *métis*. La ville, construite sur ces réseaux, en récolte les fruits, puisqu'elle a mécaniquement attiré ces typologies d'individus vers elle, et qu'ils l'ont petit à petit constituée ¹¹⁸. Le projet de la ville préalablement évoqué, dont parle Stephen Aron, trouve écho dans l'analyse de Jay Gitlin : ce projet est avant tout celui d'un homme, Pierre Laclède Liguiste.

À la manière d'un commanditaire médiéval, ce qu'il a souhaité intellectuellement pour la ville se matérialise dans son architecture. Le marché se situe en plein cœur de la ville, sur la place principale, bordée par la maison de Laclède et une grande allée est réservée aux bateaux de commerce. Et seulement à l'écart du centre, rejetés à la périphérie, symboliquement en marge du projet commercial de la ville, se trouvent les bâtiments destinés à l'agriculture ¹¹⁹.

En 1778, Laclède meurt. On pourrait imaginer que c'est par le beau-fils de Laclède, René Auguste Chouteau, que ce projet commercial, cette manière de faire du commerce, se sont incorporés à l'ensemble de la famille Chouteau. Or il n'en est rien, c'est Madame Chouteau, Marie-Thérèse, la veuve de Laclède, qui donna la direction à suivre pour la famille ¹²⁰, elle qui vécut trente-cinq ans de plus que Laclède. Au début du XIX^e siècle,

¹¹⁴ Un arbre généalogique différent mais plus fourni de la famille existe, exposant les larges ramifications familiales des Chouteau, liés à d'autres puissantes familles, dans : Charles Van Ravenswaay et Candace O'Connor, *Saint Louis: an informal history of the city and its people, 1764-1865*, St. Louis, Mo, Missouri Historical Soc. Press, 1991, p. 101.

¹¹⁵ J. Gitlin, *The bourgeois frontier*, op. cit p. 14; 19.

¹¹⁶ *Ibid.*

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 16.

¹¹⁸ *Ibid.*

¹¹⁹ J. Gitlin, *The bourgeois frontier*, op cit p. 19.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 20.

Saint-Louis est ainsi connectée aux principaux réseaux commerciaux de l'Ouest : aux Montagnes Rocheuses, au Pays-d'en-Haut, aux Grands Lacs ¹²¹. Les Chouteau commercent même avec les marchands de compagnies canadiennes : la Compagnie de la Baie d'Hudson et la Compagnie du Nord-Ouest. Ils ont diversifié leurs sources de revenus, disposent d'une très grande quantité de terres, et sont impliqués dans d'autres marchés que la fourrure : les mines de plomb — un matériau polyvalent transporté durant les expéditions, notamment dans celle de de Mun ¹²² —, la banque, le transport de marchandises etc. ¹²³. Le nombre d'habitants fait plus que tripler entre 1810 et 1820, et, comme un symbole de la diversification économique des Chouteau, des migrants venus exercer tout type de professions s'installent à Saint-Louis, y compris des agriculteurs pour les terres fertiles environnant la ville ¹²⁴. [Néanmoins la famille Chouteau installée à Saint-Louis, sous l'impulsion de Marie-Thérèse et de René Auguste son fils, acquiert rapidement la réputation d'une famille appartenant à l'élite sociale.]

La famille Chouteau, désormais solidement installée à Saint-Louis, sous l'impulsion de Marie-Thérèse et de René Auguste son fils, acquiert rapidement la réputation d'une famille appartenant à l'élite sociale. Cette ascension n'est pas due au premier mari de Marie-Thérèse, René Auguste Chouteau Sr., qui semble être de basse extraction, exerçant les professions de boulanger et d'aubergiste ¹²⁵ mais plutôt due au prestige familial de Pierre Laclède Ligueste comme l'explique Jay Gitlin.

Le frère de Pierre Laclède est Jean Laclède, originaire du Béarn et avocat de formation, ce qui correspond à un itinéraire familial : « *Laclèdes of Béarn had been notaires and avocats for generations* » ¹²⁶. Gitlin explique que Jean Laclède est un homme de lettres et de sciences, connu de Voltaire. Se fondant sur les travaux de l'historien John Francis McDermott, qui a analysé la bibliothèque des Chouteau, Gitlin affirme que la bibliothèque de Pierre est composée d'ouvrages érudits : « *essays on electricity and physics [...] books by Sir Francis Bacon, John Locke, and René Descartes* ». On trouve aussi dans la chambre de Pierre Laclède, *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau. Peut-être plus

¹²¹ A.F. Hyde, *Empires, Nations and Families: A new History of the North American West*, op. cit., p. 9.

¹²² G.S. Ulibarri, « The Chouteau-Demun expedition to New Mexico, 1815-1817 », art cit, p. 272 ; voir l'utilisation du plomb pour les balles dans : A.F. Hyde, *Empires, Nations and Families: A new History of the North American West*, op. cit. p. 37.

¹²³ A.F. Hyde, *Empires, Nations and Families: A new History of the North American West*, op. cit., p. 7.

¹²⁴ S. Aron, *American confluence*, op. cit., p. 169-170.

¹²⁵ J. Gitlin, *The bourgeois frontier*, op cit p. 19.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 16.

important, Pierre dispose d'ouvrages dédiés à l'économie : un ouvrage de Mirabeau sur la théorie de la taxation et des guides pratiques d'économie ¹²⁷, qu'on suppose tournés vers le monde de l'entreprise. À la mort de Pierre, son beau-fils René Auguste Chouteau, a racheté une partie de sa bibliothèque et des livres susmentionnés ¹²⁸. René Auguste était un admirateur de Voltaire, et portait un médaillon qui arborait le visage de celui-ci ¹²⁹.

Ainsi au tout début du XIX^e siècle, les Chouteau sont la famille marchande la plus importante de Saint-Louis ¹³⁰. La troisième génération de la famille, élevée à Saint-Louis au sein du cercle familial, bénéficie de cet héritage intellectuel et culturel. Auguste Pierre Chouteau est l'un des individus de cette troisième génération. La date de sa mort n'est éloignée que de dix ans de celle de son oncle, René Auguste. Ils ont donc pu se fréquenter, notamment durant la jeunesse d'Auguste, dans la maison familiale, et on imagine aisément qu'Auguste a bénéficié du capital culturel de son oncle à un moment de sa vie. « A.P. » est évoqué huit fois directement dans le premier journal de de Mun ¹³¹ ; quatorze fois dans le troisième journal de de Mun. Dans le premier journal, Auguste est toujours désigné par l'acronyme « a. » ; dans le troisième journal, il apparaît sous le nom d'Auguste ¹³². Il est possible que dans la transcription faite par N. Beauregard, l'acronyme soit remplacé par le prénom complet. Toujours est-il qu'Auguste Pierre Chouteau est présent tout au long de l'expédition. Il semble parfois y avoir une certaine horizontalité entre lui et de Mun, par exemple lorsqu'ensemble ils mettent en place un abri :

« Voyant
l'apparence d'orage, a. [Auguste] et moi
arrangeames une couverte p^r [pour]
nous mettre a l'abri ¹³³ »
« Nous fumes obligés a. et

¹²⁷ *Ibid.*

¹²⁸ *Ibid.*

¹²⁹ *Ibid.*, p. 17; Charles Van Ravenswaay et Candace O'Connor, *Saint Louis: an informal history of the city and its people, 1764-1865*, St. Louis, Mo, Missouri Historical Soc. Press, 1991, p. 100.

¹³⁰ A.F. Hyde, *Empires, Nations and Families: A new History of the North American West*, op. cit p. 27.

¹³¹ *Journal de voyage de Jules de Mun*, op. cit, p. 7, 10, 21, 23, 39, 43.

¹³² N. Beauregard et T. Marshall, « Journals of Jules de Mun. Genealogy of de Mun family in France and America », art cit, journal n°3, p. 53, 55, 56, 57, 58.

¹³³ *Journal de voyage de Jules de Mun*, op. cit, p. 7.

moi mettre ce matin les chevaux
que nous montions, a la charge ¹³⁴ »

Pourtant, on se doute que derrière cette horizontalité apparente, il existe une certaine verticalité. A. P. dispose d'une expérience que de Mun n'a pas. Il a fait ses classes dans l'école militaire de *West Point* ¹³⁵. Il en est sorti diplômé en 1806, puis durant la Guerre anglo-américaine de 1812-1815, il a servi en tant que capitaine dans l'armée américaine. Cette grande expérience de militaire et de terrain se ressent bien dans le journal, et nuance l'apparente horizontalité des journaux. Lorsque de Mun et Chouteau mettent en place leur abri, on imagine donc que c'est Auguste qui mène, fort d'une plus grande expertise, et, quand il faut que les chevaux ne servent plus de montures mais de chevaux de charge, c'est vraisemblablement Auguste qui l'ordonne. Toutefois, c'est sa première expédition pelletière. Davantage que de la simple expérience, A. P. dispose de connaissances que de Mun n'a pas. À l'image de Saint-Louis, l'éducation d'Auguste est très polyvalente, très métissée. Il a des compétences militaires, provient d'un milieu pénétré par la philosophie des Lumières, dispose vraisemblablement de connaissances économiques, et il a par ailleurs une fine connaissance des milieux indiens. Il est capable de parler couramment une grande variété de langues : le Français, l'Anglais, l'Espagnol, le Panis et évidemment l'Osage ¹³⁶. Le père d'Auguste, Jean-Pierre (dit « Pierre) Chouteau, était convaincu de la nécessité que son fils apprenne la langue des tribus indiennes, notamment celle des Panis, pour que sa famille connaisse la paix et puisse prospérer économiquement : c'est un véritable projet commercial. Cependant les journaux de de Mun mettent en exergue des limites symboliques et matérielles à ce projet. Par exemple, lors d'attaques panis, malgré sa maîtrise de la langue, A. P. est incapable de parlementer avec les assaillants ; en outre, cela montre que les ambitions des Blancs et des Indiens ne sont pas toujours identiques :

Page 53

« ayant apperçus
des traces tres fraiches de partis Panis

¹³⁴ *Ibid.*, p. 43.

¹³⁵ J. Gitlin, *The bourgeois frontier*, *op. cit* p. 60.

¹³⁶ A.F. Hyde, *Empires, Nations and Families: A new History of the North American West*, *op. cit* p. 27.

ils craignirent d'être découverts et se
décidèrent à venir chasser sur cette
Riv^{re}-ci, [...]
ils avoient
vus les traces de trois américains qui [...]
selon toute apparence avoient été
tués par les Panis ¹³⁷.»

Les Panis (*Pawnees* pour les Anglo-Américains), se situent à l'ouest du Missouri, au nord des actuels Kansas et Colorado ¹³⁸. Lorsque de Mun les croise le 27 novembre 1815, il se trouve dans le sud-est du Colorado, dans l'actuel comté de Huerfano, ou de Las Animas. On voit qu'ici les Panis inspirent la crainte. Huit mois plus tard, dans la lettre que de Mun rédige pour William Clark, on observe que cette peur des Panis est bien fondée. Jules de Mun explique que les jours qui précèdent le 15 juillet 1816, durant la journée, les hommes de l'expédition ont aperçu des « partis de guerre panis », et que pour les éviter, ils sont contraints de voyager en pleine nuit ¹³⁹. Or, le 15 juillet, Chouteau qui se dirige vers les Montagnes Rocheuses est victime d'une attaque de « *Pawnees* », « environ 200 en nombre, qui ont tué un homme et en ont blessé trois, cinq *Pawnees* incapables de s'enfuir et bien d'autres furent blessés ». C'est un truisme, mais cet épisode illustre que les relations entre Blancs et Indiens, ne sont pas uniquement commerciales et pacifiques. Il montre aussi que le projet commercial de la famille Chouteau a des limites manifestes, qu'il se heurte à l'agressivité de certains groupes Indiens. Cet événement est toutefois à nuancer. Les Panis, tout comme les Sacqs, et leurs rivaux les Osages, souhaitaient rester dans les bonnes grâces des Blancs et de leurs États, de manière à pouvoir commercer et à s'enrichir ¹⁴⁰. Les tribus indiennes, qu'elles soient Sacqs, Panis, Chaouanons ou Osages, sont toutes composées de quelques divisions, sous-tribus. Par exemple, les Chouanons en comptent cinq, les Chillikoths, Kispokoths, Piquas, Hathawekelas et les Spitothas. La répartition non homogène dans l'espace de ces groupes, et surtout leurs aspirations

¹³⁷ *Journal de voyage de Jules de Mun, op. cit* p. 53.

¹³⁸ Georges Duby, Georges Duby et Larousse (Firm), « Atlas historique: l'histoire du monde en 334 cartes » p. 291.

¹³⁹ *State Papers and Publick Documents of the United States, op. cit* p. 447.

¹⁴⁰ A.F. Hyde, *Empires, Nations and Families: A new History of the North American West, op. cit.*, p. 8.

différentes nuancent la parole de de Mun : il ne dit pas, et vraisemblablement ne sait pas quelles sont exactement les divisions auxquelles il est confronté.

Si Auguste ne s'est pas montré bon négociateur, sa formation militaire lui a permis de mettre en déroute des Panis : dans la lettre que de Mun écrit à sa femme le 15 août 1816 : « après avoir fait quelques décharges les Panis ont pris la fuite ¹⁴¹ ». Les capacités militaires et les connaissances d'Auguste le confortent dans sa position de meneur de l'expédition et illustrent une certaine verticalité entre lui et de Mun. L'essentiel du temps dans le journal, celle-ci est perceptible, par exemple lorsque « a. », pour montrer le chemin de son campement, envoie un vieillard dans le camp de Jules de Mun. Auguste a systématiquement un rôle d'initiateur. Son rôle et ses connaissances sont encore plus manifestes dans les actes qui impliquent des Indiens Osages. Plus encore, dans la verticalité qui unit Jules de Mun et A. P., c'est avant tout la place prépondérante de la famille Chouteau qui se dessine, elle qui entretient un lien très fort avec la tribu des Osages.

Ce lien conditionne les points de rencontre, de repos, la trajectoire suivie par l'expédition, qui s'insère en fait dans des circuits préétablis et connus, maîtrisés par les Chouteau.

C- Faire fortune en terres indiennes : la nécessité de s'allier

1- Les liens matrimoniaux Chouteau-Osage, stratégie matrimoniale et politique de fluidité

Les réseaux pelletiers préalablement évoqués trouvent leur source majeure dans Saint-Louis, et Saint-Louis trouve sa source dans la famille Chouteau ; tous sont intimement liés à ceux qui leur préexistent, les tribus indiennes, et particulièrement aux Indiens Osages, situés à l'ouest et au sud de la ville. Prosaïquement, les Chouteau ont donc choisi les Osages en raison de leur proximité avec Saint-Louis, proximité observable à de nombreuses reprises dans l'expédition, dès le départ de la ville le 10 septembre 1815 :

« quelques hommes sont partis
depuis 18 jours pour aller nous

¹⁴¹ Jules De Mun, *Lettres rédigées par Jules de Mun pour sa femme, Isabelle Gratiot*, Missouri Historical Society, *Demun Family Papers*, juillet 1816, 4 p.

attendre à l'entrée de la rivière
des Osages ¹⁴². »

On trouve quatre autres mentions de cette rivière des Osages, rivière large qui traverse le centre du Missouri d'est en ouest ; dans l'esprit de de Mun, il est évident que le toponyme relie le cours d'eau à ses propriétaires, puisque l'existence des Osages n'est pas théorique, mais palpable et réelle pour lui.

Les Chouteau, de la première génération d'abord, celle de Marie-Thérèse, Pierre Laclède, puis celle de René Auguste Jr., ont aussi rapidement constaté, dès le début des années 1760, que les Osages se démarquaient des autres tribus, par leur importance, leur nombre, et leur puissance ; plus encore, ils décèlent un potentiel chez les Osages, celui de maintenir cette puissance dans le temps long ¹⁴³. Ce choix de s'unir aux Osages se comprend puisque de même, le projet commercial des Chouteau est un projet de long terme ¹⁴⁴.

L'union entre les Chouteau et les Osages se matérialise avant tout par de nombreuses alliances matrimoniales :

¹⁴² *Journal de voyage de Jules de Mun, op. cit.*, p. 3.

¹⁴³ J. Gitlin, *The bourgeois frontier, op. cit.*, p. 16.

¹⁴⁴ S. Aron, *American confluence, op. cit.* p. 39-40.

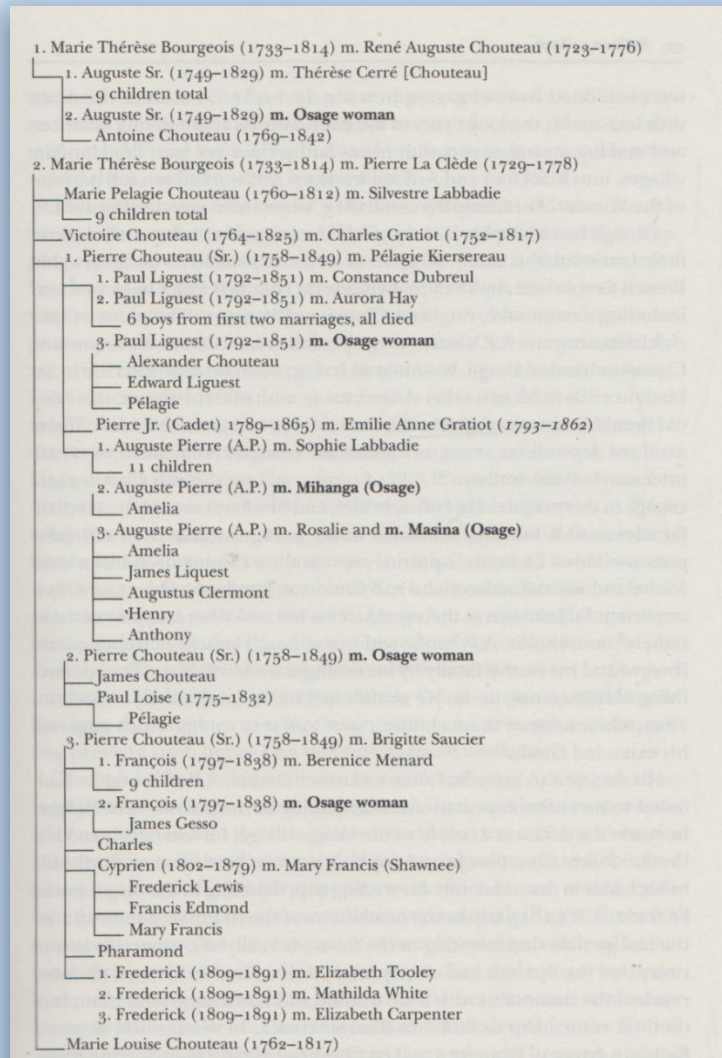


Figure 5 : Arbre des unions matrimoniales Chouteau-Osages ¹⁴⁵.

Ce métissage des Chouteau reflète le métissage de la population de Saint-Louis, qui s'élève à 80% de la population totale. On observe, parmi six unions entre Chouteau et Osages, qu'A. P. a eu deux épouses indiennes au cours de sa vie, avec lesquelles il a eu au total six enfants. Ce choix de vie est durable, à la fin des années 1820, de se retirer du monde de Saint-Louis pour aller vivre en compagnie de Masina, sa seconde femme indienne, en pays osage ¹⁴⁶. C'est le signe que ces mariages ne servent pas que des intérêts

¹⁴⁵ A.F. Hyde, *Empires, Nations and Families: A new History of the North American West*, op. cit., p. 41.

¹⁴⁶ *Ibid*, p. 31.

marchands, mais aussi des intérêts personnels, comme le désir de vivre dans un monde différent de la ville.

Les Osages sont aussi réputés puissants et nombreux, dominateurs à l'égard des autres tribus environnantes. Ils accompagnent l'expédition du tout début jusqu'à la fin, du 10 septembre 1815 au 4 août 1816, de la première page du premier journal, à la dernière page du troisième journal, lorsqu'un Osage est présent au camp de de Mun ¹⁴⁷. Cette omniprésence dévoile en demi-mesure l'importance démographique des véritablement perceptible lorsque de Mun traverse l'un de leurs villages le 18 septembre 1815 :

« nous arrivames
au village des Osages que nous trouvames
désert [...]
Ce village peut mettre sous les armes
de trois a quatre cents hommes ¹⁴⁸. »

S'allier avec les Osages, fut une stratégie évidente pour les Chouteau de se concilier les autres tribus qu'ils dominent ¹⁴⁹. Cette alliance symbolisée par les unions matrimoniales n'a pas eu que des effets économiques, en effet, les Chouteau sont également investis de fonctions politiques qui impliquent les Osages. De Mun sait cela et les conclusions qu'ils tirent de sa visite du village osage ce même 18 septembre le montrent :

« M^r P.C. ag. p^r les Osages
y a fait construire un moulin au frais
du gouvernem^t ¹⁵⁰. »

¹⁴⁷ Voir tableau ci-dessous, répertoriant les apparitions des Indiens au cours de l'expédition.

¹⁴⁸ *Journal de voyage de Jules de Mun, op. cit* p. 22.

¹⁴⁹ A.F. Hyde, *Empires, Nations and Families: A new History of the North American West, op. cit.*, p. 7-9.

¹⁵⁰ *Journal de voyage de Jules de Mun, op. cit.*, p. 22.

« P.C. » est en fait Pierre « Cadet » Chouteau Jr. (1789-1865), le jeune frère d'Auguste Pierre (1786-1838). Malgré son âge, vingt-six ans en 1815, il est investi d'un grand nombre de responsabilités dans la famille, notamment liées à la comptabilité. Il est directement impliqué dans l'organisation de l'expédition, on le verra plus tard. « Cadet » est donc « ag. », agent. On peut déjà discuter de la terminologie utilisée par de Mun « p^r [pour] les Osages », cela suggère que Pierre Chouteau Jr. est agent pour le compte des Osages auprès du gouvernement américain. L'appellation inverse existe aussi : il arrive aussi qu'on parle d'agents pour le compte du gouvernement, auprès des Indiens. La formule choisie par de Mun, cousin et membre par alliance de la famille Chouteau, éclaire donc sur la proximité des Osages et des Chouteau, et sur la manière dont « Cadet » s'acquitte de sa tâche. En effet, tous les agents n'étaient pas des agents de terrain. Certains agents indiens étaient de purs administratifs, loin de la situation indienne, et installés dans le territoire étatsunien déjà organisé ; d'autres, étaient de fins connaisseurs des coutumes et besoins indiens, impliqués dans leurs réseaux ¹⁵¹. Jean-Pierre Chouteau, le père d'Auguste et Pierre Chouteau Jr. a lui-même été nommé par Thomas Jefferson en 1804, pour le compte du gouvernement américain, agent pour les affaires indiennes à l'ouest du Mississippi. De même, l'autre frère d'Auguste et de Pierre Chouteau Jr., Paul Ligueste Chouteau, a lui aussi été nommé agent auprès des Osages ¹⁵².

Grâce à cette alliance, les Chouteau sont devenus les principaux pourvoyeurs de fourrure installés dans la vallée du Mississippi, vers la côte est et les marchés européens, et vers l'ouest, grâce à une véritable « toile » : un réseau humain de trappeurs et d'Indiens affiliés au Chouteau, et d'avant-postes marchands fondés ou supervisés par la famille ¹⁵³. Cette toile permet aux trappeurs engagés et aux expéditions financées par les Chouteau une certaine fluidité dans l'Ouest : pouvoir se mouvoir, avec moins de difficultés, en se ravitaillant par exemple aux différents avant-postes, campements et villages captifs du réseau des Chouteau.

2- Entre Saint-Louis et la source de l'Arkansas, l'omniprésence indienne : « Middle Ground » ou « Native Ground » ?

¹⁵¹ A.F. Hyde, *Empires, Nations and Families: A new History of the North American West*, op. cit., p. 51.

¹⁵² *Ibid.*, p. 52.

¹⁵³ *Ibid.*, p. 29.

Si l'on a vu que le projet de Saint-Louis est un projet commercial et culturel, la question de la typologie des résidents de Saint-Louis et de leurs partenaires économiques se pose. Anne F. Hyde explique que St. Louis, lieu majeur de la Haute-Louisiane, n'est gouvernée que par « *a few American administrators* »¹⁵⁴. A l'image de ceux-là, on peut citer William Clark, le gouverneur du Missouri auquel de Mun s'adresse dans sa lettre. Ces administrateurs américains minoritaires, furent installés progressivement après l'achat de la Louisiane par les États-Unis. Cet immense territoire, français puis espagnol, français à nouveau et enfin américain, est peuplé d'individus qui ne se sont pas toujours sentis américains : ce territoire comporte de nombreux individus aux ascendances françaises¹⁵⁵ et quantité de tribus indiennes. Les habitants de Saint-Louis, face aux changements successifs de propriétaires coloniaux, la France puis l'Espagne, à nouveau la France et enfin les États-Unis¹⁵⁶, ont développé l'habitude de s'adapter, en forgeant des liens matrimoniaux et sociaux.

Ces liens se comprennent finalement à l'aune du changement et de la stabilité : l'entité étatique propriétaire du territoire change et à l'inverse, les tribus indiennes, omniprésentes, représentent une relative stabilité. Cette stabilité se double d'une puissance réelle et symbolique. Ainsi, dans les trois journaux de de Mun, on dénombre l'évocation de huit tribus différentes. Au sein du troisième journal il y a une unique mention des « Ottos » (Otos en français) et des « Rees » (Arikaras), tribus responsables d'une attaque sur des membres de l'expédition, aux côtés des Panis¹⁵⁷. Du reste, de Mun évoque fréquemment six autres tribus et certains individus qui leur appartiennent : les « Sacqs », aussi appelés « Sacs » par de Mun, *Sauks* en anglais ; les « Osages » ; les « Panis », *Pawnees* en anglais ; les Chaouanons, en anglais *Shawnees*, dont « Lewis », fils d'un chef, fait partie¹⁵⁸ ; les « Kans », aussi appelés Kansas ou Kaw ; et un individu que Marshall identifie comme un brave Delaware, Cohon, qui accompagne de Mun durant l'expédition¹⁵⁹. Voici un décompte, dans les trois journaux de Jules de Mun, des

¹⁵⁴*Ibid* p. 7.

¹⁵⁵ Cela fait écho à la fondation de Saint-Louis par des Français, précédemment évoquée, décrite dans J. Gitlin, *The bourgeois frontier*, *op. cit.*

¹⁵⁶ A.F. Hyde, *Empires, Nations and Families: A new History of the North American West*, *op. cit.*

¹⁵⁷ Voir, pour les Ottos et les Rees, journal n°3, dans N. Beauregard et T. Marshall, « Journals of Jules de Mun. Genealogy of de Mun family in France and America », art cit., p. 55.

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 20.

¹⁵⁹ *Ibid.*

évoqueries de tribus indiennes ou d'indiens — dans ce décompte, j'inclus les toponymes auxquels est accolé le nom d'une tribu :

Tribus et individus indiens évoqués par de Mun	Nombre total de mentions	Dates des première et dernière mentions
« Panis »	7	27 novembre 1815 — 4 août 1815 ¹⁶⁰
« Sacqs », « Sacs »	9	10 septembre 1815 — 30 mars 1816 ¹⁶¹
« Osages »	23	10 septembre 1815 — 4 août 1816 ¹⁶²
« Kans ¹⁶³ »	8	13 juillet 1816 — 4 août 1816 ¹⁶⁴
« Chaouanons », « Lewis »	21	22 septembre 1815 — 1 ^{er} août 1816 ¹⁶⁵
« Cohon »	9	20 septembre 1815 — 7 février 1816 ¹⁶⁶

¹⁶⁰ *Journal de voyage de Jules de Mun, op. cit.* p. 53 ; N. Beaugard et T. Marshall, « Journals of Jules de Mun. Genealogy of de Mun family in France and America », art cit., p. 58, journal n°3.

¹⁶¹ *Ibid.* p. 3. Cette page 3 du premier journal est en fait la première page sur laquelle de Mun commence à proprement parler son récit de l'expédition ; N. Beaugard et T. Marshall, « Journals of Jules de Mun. Genealogy of de Mun family in France and America », art cit., p. 48.

¹⁶² *Ibid.* p. 3 ; voir, p. 55, journal n°3, dans N. Beaugard et T. Marshall, « Journals of Jules de Mun. Genealogy of de Mun family in France and America », art cit., p. 55, journal n°3.

¹⁶³ Les « Kans » ne sont évoqués que dans le troisième journal, et N. Beaugard a traduit en anglais ce qu'écrit de Mun par « Kansa ». Toutefois, dans une lettre destinée à sa femme, Jules de Mun écrit « Kans ».

¹⁶⁴ N. Beaugard et T. Marshall, « Journals of Jules de Mun. Genealogy of de Mun family in France and America », art cit., p. 53, 58, journal n°3.

¹⁶⁵ *Journal de voyage de Jules de Mun, op. cit.* p. 14 ; N. Beaugard et T. Marshall, « Journals of Jules de Mun. Genealogy of de Mun family in France and America », art cit. p. 55, journal n°3.

¹⁶⁶ *Ibid.* p. 13 ; N. Beaugard et T. Marshall, « Journals of Jules de Mun. Genealogy of de Mun family in France and America », art cit., p. 50, journal n°2.

« Sauvages », « <i>Indians</i> »	22	14 septembre 1815 — 31 juillet 1816 ¹⁶⁷
----------------------------------	----	--

Figure 6 : Tableau des occurrences d’Indiens et de tribus indiennes dans les trois journaux.

Précisons que dans le premier journal, de Mun n’utilise jamais le mot « indien », il utilise à la place le mot « sauvage », ce qui, dans le contexte du XIX^{ème} siècle, fait tout à fait sens. Dans sa traduction du premier journal, pour « sauvage », N. Beaugard traduit « *indian* » ; en extrapolant, on se doute qu’elle a traduit le mot de la même façon dans les deuxième et troisième journaux. J’ai donc choisi de rassembler les deux termes dans la même catégorie.

On remarque qu’une grande quantité de tribus indiennes est représentée, elles correspondent aux tribus indiennes normalement présentes dans cet espace compris entre Saint-Louis et les Rocheuses. Elles correspondent aussi pour partie aux tribus habituées à envoyer des délégations à Saint-Louis et chez les Chouteau :

« *Osage, Sauk, Shawnee, Fox, Omaha, Kansa and Pawnee* ¹⁶⁸ ».

Quantitativement, on observe l’omniprésence des indiens dans le journal, présents de la première page du premier journal, « la rivière des Osages » et « deux partis de guerre Sacqs », à la dernière page du troisième journal « *a party of Pawnees, about 250 men* » ; lorsque de Mun relate l’attaque subie par A. P., celle dont il informe William Clark dans sa lettre de novembre 1817. Autrement dit, les Indiens sont présents du premier jour de l’expédition, le 10 septembre 1815, au dernier jour de l’expédition, le 4 août 1816. Ces évocations sont disséminées de manière très homogène dans les journaux : il n’arrive jamais qu’un grand nombre de jours s’écoulent sans évocation d’indiens. Les mentions d’indiens que de Mun fait correspondent à son imaginaire ou à une réflexion qu’il se fait à lui-même ; le plus souvent, elles correspondent à des rencontres qu’il fait, à des indiens qu’il voit. Par ailleurs, l’essentiel de ces évocations ne renvoie pas à un seul individu indien mais souvent à une multitude, parfois des centaines, comme le groupe de Panis évoqué ci-dessus, ou par exemple quand de Mun traverse le « village des Osages »

¹⁶⁷ *Journal de voyage de Jules de Mun, op. cit.* p. 6 ; N. Beaugard et T. Marshall, « Journals of Jules de Mun. Genealogy of de Mun family in France and America », art cit., p. 56, journal n°3.

¹⁶⁸ A.F. Hyde, *Empires, Nations and Families: A new History of the North American West, op. cit* p. 7.

précédemment évoqué, capable de « mettre sous les armes de trois a quatre cents hommes ¹⁶⁹. »

De tout cela on déduit deux choses. La première est que les tribus indiennes, souvent croisées par de Mun en un an et demi d'expédition, sont omniprésentes dans la région du bassin de la rivière Arkansas. La deuxième est que cette omniprésence se double d'une puissance réelle et symbolique de ces tribus indiennes. De Mun est affecté par cette puissance symbolique ; son imaginaire et ses représentations le conduisent à estimer le nombre d'hommes que le village peut mettre sous les armes. Par ailleurs, ce passage rappelle la relation privilégiée qui unit les Osages et les Chouteau, puisqu'ici comme ailleurs, jamais l'expédition n'est inquiétée ou ralentie par les Osages, au contraire de bien des Anglo-Américains et Espagnols longeant la rivière Arkansas, fréquemment attaqués par des Osages, ce qui leur confère même la réputation d'une tribu sanguinaire, belliqueuse ¹⁷⁰. Ces attaques, et la réputation acquise par les Osages auprès d'autres puissances européennes, symbolisent la particularité de la relation de paix qui unit Osages et Chouteau. Elles apportent aussi une nuance à la vision que l'expédition offre de cette tribu, et rappellent la nécessité de ne pas figer les Osages en tant qu'indiens seulement pacifistes et marchands. Eux comme les autres, agissent en fonction de leurs intérêts ¹⁷¹.

Cette puissance indienne, imaginée et vécue, se répercute sur l'expédition, sur laquelle les tribus indiennes exercent une véritable pression. On l'a vu lorsque de Mun évite les « partis de guerre Panis » et il en va de même pour les Sacqs :

« Notre intantion avait
été d'aller aux côtes sans dessein
par la rive Nord du Missouri
mais ayant appris que deux
partis de guerre Sacqs etaient
dans la frontière nous nous déterminames a continuer
sur la rive Sud quoique le

¹⁶⁹ *Journal de voyage de Jules de Mun, op. cit* p. 22.

¹⁷⁰ Colin G. Calloway, *One Vast Winter Count: The Native American West Before Lewis and Clark*, Lincoln, Neb., Univ. of Nebraska Press, 2003, p. 365.

¹⁷¹ *Ibid.*

chemin soit beaucoup plus
mauvais et plus long ¹⁷² »

Le lundi 11 septembre 1815, l'objectif de l'expédition est donc d'atteindre les « côtes sans dessein », un avant-poste français situé le long de la rivière Missouri ¹⁷³. On constate que la décision est prise que l'expédition, constituée de quarante-six hommes et équipée en armes, emprunte un autre chemin, quitte à ce qu'il soit « plus mauvais et plus long », le but est à tout prix d'éviter les Sacqs. Dans les représentations mentales de de Mun et de Chouteau, le danger que représente les Sacqs est incontestable, tout comme la pression qu'ils exercent sur l'expédition et la manière dont ils influencent les décisions des chefs. Les huit autres occurrences des Sacqs dans le premier journal vont dans le même sens. Quand de Mun arrive aux côtes sans dessein, il constate que des Sacqs sont très près de l'endroit où il se trouve, sur une île « au-dessus » de celle où il est ¹⁷⁴, cela confirme le bien-fondé de sa décision d'éviter la rive nord du Missouri. Puis, le 17 septembre, de Mun traverse un village constitué d'une douzaine de maisons que les Sacqs ont brûlées, tuant au passage la majorité des habitants ¹⁷⁵, « il n'y reste maintenant que cinq familles » dit de Mun. Les Sacqs, selon Marshall, ont signé un traité de paix le 13 septembre avec d'autres nations indiennes sans préciser lesquelles : « *a treaty of peace at Portage des Sioux* ¹⁷⁶ ». De Mun est un témoin légèrement postérieur de l'événement. Le 20 septembre 1815, il relate que les Osages étaient présents lors de la signature du traité : les Sacqs « ont enlevé plus de vingt chevaux des Osages qui sont descendus pour aller au traité » ¹⁷⁷ ; les Sacqs continuent ainsi de guerroyer : « cette dernière nation a fait beaucoup de mal depuis trois ans et ne veut point entendre parler de paix ¹⁷⁸ ». Cet ensemble d'occurrences montre la persistance dans l'esprit de Jules de Mun, malgré la

¹⁷² *Journal de voyage de Jules de Mun, op. cit.*, p. 3-4.

¹⁷³ Pour l'emplacement des « côtes sans dessein », voir la carte préalablement présentée, tirée de J. Gitlin, *The bourgeois frontier, op. cit.* p. 17.

¹⁷⁴ *Journal de voyage de Jules de Mun, op. cit.* p. 12.

¹⁷⁵ *Ibid* p. 10.

¹⁷⁶ N. Beauregard et T. Marshall, « Journals of Jules de Mun. Genealogy of de Mun family in France and America », art cit. p. 21.

¹⁷⁷ *Ibid* p. 13.

¹⁷⁸ *Ibid*.

paix proclamée, du danger que représentent les Sacqs ; encore le 30 mars 1816, dans son deuxième journal, de Mun s'inquiète d'un massacre commis récemment par les Sacqs ¹⁷⁹.

L'omniprésence et le pouvoir des Indiens se traduisent aussi de la manière inverse : en langage littéraire, non pas en tant qu'antagonistes de l'expédition, mais en tant qu'adjuvants. Au contraire des Sacqs et des Panis, les Osages, les Kans et les Chaouanons mentionnés par de Mun, n'interviennent que d'une manière favorable à l'expédition et pacifiquement. On remarque aussi le nombre de mentions plus important de ces tribus : neuf mentions de Sacqs, sept de Panis, contre vingt-trois mentions d'Osages et vingt de Chaouanons. Ces valeurs absolues sont logiques, puisque les décisions prises par Chouteau et de Mun sont faites pour éviter les tribus dangereuses, et à l'inverse ces décisions favorisent la compagnie des tribus alliées. Ainsi, le mercredi 20 septembre 1815, de Mun se réjouit de voir les « Cha » :

« On peut penser que nous
fumes bien plus contents de voir les
Cha + que les Sacqs ¹⁸⁰. »

Ces « Cha », mentionnés vingt fois par de Mun, sont très présents durant l'expédition, tout comme les Osages mentionnés vingt-trois fois. Il y a, dans une moindre mesure la présence des « Kans » évoqués huit fois et uniquement dans le troisième journal. Ces indiens Kansas évoqués par de Mun se manifestent au moins cinq fois sur huit dans des actions qui impliquent des Indiens Osages et Chaouanons. De même, les Osages et les Chaouanons sont fréquemment mentionnés ensemble. Dans ces énumérations, aucune hostilité entre ces trois tribus n'est mentionnée. Au contraire, les journaux laissent à penser qu'elles coopèrent. On a donc l'impression qu'elles entretiennent des rapports pacifiques voire qu'elles sont alliées.

De fait, les indiens « Kans » dont parle de Mun, aussi appelés Kansas ou *Kaw*, sont étroitement liés aux Osages. Ces deux tribus sont liées et, à un moment de leur existence, elles ont certainement formé un seul et même groupe ethnique ¹⁸¹ : en témoigne le fait

¹⁷⁹ N. Beauregard et T. Marshall, « Journals of Jules de Mun. Genealogy of de Mun family in France and America », op cit. p. 48.

¹⁸⁰ *Journal de voyage de Jules de Mun, op. cit.* p. 13.

¹⁸¹ Frederick Webb Hodge, *Handbook of American Indians volume 2*, Washington, Government Printing Office, 1910, p. 156.

qu'elles appartiennent toutes deux au même groupe de langues siouanes, le *Dhegiha*, Louis F. Burns étaye cet état de fait et dit que des éléments de vocabulaires les lient : « Topeka » signifie pomme de terre dans ces deux tribus et l'espèce de pomme de terre qu'elles cultivent, à la base de leur alimentation, est par ailleurs la même ¹⁸². Il évoque aussi l'existence d'un grand nombre de « sangs-mêlés » qui résultent de mariages entre Kans, Osages et Français : par exemple, une alliance entre les deux tribus aurait découlé d'un mariage entre un chef Kans et la sœur d'un chef Osage ¹⁸³. Un autre épisode témoigne de la pérennité de ce fonctionnement marital : à la fin du XIX^e siècle, lorsque les réserves d'indiens ont été constituées, les Osages n'ont pas accepté les métisses Kans-Français-Osages ¹⁸⁴. Aussi, les territoires des Kans et des Osages étaient proches et se juxtaient ¹⁸⁵, ce qui explique leur présence commune dans les journaux de de Mun. Les « Cha » que de Mun se réjouit de voir, semblent eux aussi amicaux, notamment à l'égard des Osages et des Sacqs.

Spécifiquement, les relations entre Chaouanons et Sacqs, souvent illustrées dans les journaux, sont assez peu traitées dans l'historiographie. On trouve ici et là quelques indices et explications à cela. F. W. Hodge explique par exemple que dans la formation de leur tribu et que linguistiquement, les Sacqs sont liés aux Renards (*Fox*), et aux Kickapous (*Kickapoo*), et qu'ensuite, viennent les Chaouanons ¹⁸⁶. Autrement dit il existe un lien fort entre Chaouanons et Sacqs, puisque leurs tribus sont liées dans leur genèse. On en déduit une amicalité logique entre les deux. En ce sens, par exemple, dans les années 1830, un chef Sacq de grande renommée, *Black Hawk*, se serait inspiré des Chaouanons, qu'il portait en haute estime ¹⁸⁷ : les décennies antérieures à 1830 ont dû contribuer à cet état de fait. Pour les relations entre Chaouanons et Euro-Américains, Tecumseh, l'un de leurs plus emblématiques chefs, a combattu en 1812 durant la Guerre anglo-américaine aux côtés des Anglais, contre les Américains. On pourrait croire que les Chaouanons que rencontre de Mun sont influencés par cet épisode, et présumer de leur hostilité face aux Euro-Américains de l'expédition. Pourtant, ils sont résolument pacifiques à leur égard

¹⁸² Louis F. Burns, *A history of the Osage people*, New ed., Tuscaloosa, University of Alabama Press, 2004, p. 212, 453.

¹⁸³ *Ibid.*, p. 123.

¹⁸⁴ *Ibid* p. 326.

¹⁸⁵ Frederick Webb Hodge, *Handbook of American Indians volume 1*, Washington, Government Printing Office, 1907, p. 653.

¹⁸⁶ F.W. Hodge, *Handbook of American Indians volume 2*, *op. cit.* p. 478.

¹⁸⁷ *Ibid* p. 477.

puisqu'ils les accompagnent depuis les jours qui suivent le départ de Saint-Louis. La première mention de la tribu est faite le vendredi 22 septembre 1815, soit 12 jours après le début de l'expédition ; De Mun fait le compte du nombre d'individus qui composent l'expédition et écrit :

« En comptant les Chaouanons;
plusieurs chasseurs qui viennent pour leur
compte [...] nous
formons un parti de [espace] hommes ¹⁸⁸ ».

La phrase telle qu'elle est rédigée par de Mun laisse place à une ambiguïté : soit il compare la situation des chasseurs et des Chaouanons, et alors on déduit que ces derniers viennent de rejoindre l'expédition ce 22 septembre, soit ils peuvent être là depuis plus longtemps en raison du « ; ».

Le 17 novembre 1815, les Chaouanons qui les « avoient quittés vinrent » à nouveau rejoindre l'expédition ¹⁸⁹ et le 1^{er} août 1816, de Mun envoie un Chaouanon servir de guide pour qu'Auguste Pierre Chouteau puisse le rejoindre ¹⁹⁰. C'est une illustration de l'ubiquité de cette tribu indienne, présente du début à la fin du premier journal, et tout au long de l'expédition jusqu'à la fin du troisième journal. De même, on observe dans cette citation que les Chaouanons sont inclus dans le total d'hommes du groupe, on peut y voir une façon pour de Mun d'assimiler les Chaouanons à des membres de l'expédition. Le 30 septembre, il fait tout de même une distinction entre « nos gens » et « deux Chaouanons ¹⁹¹ », c'est-à-dire entre Euro-Américains et Indiens. Ce statut de quasi-membres est exprimé tout au long des journaux, où de Mun fait des distinctions entre membres de l'expédition *stricto sensu* et Chaouanons, davantage perçus par de Mun comme des adjouvants de l'expédition. En effet, le 9 octobre, les Chaouanons prêtent des chevaux à l'expédition afin de transporter des charges ¹⁹². Puis quelques jours plus tard, lorsque douze hommes du groupe partent chasser « une bande de biche », de Mun décide

¹⁸⁸ *Journal de voyage de Jules de Mun, op. cit* p. 14.

¹⁸⁹ *Ibid* p. 48.

¹⁹⁰ N. Beauregard et T. Marshall, « Journals of Jules de Mun. Genealogy of de Mun family in France and America », art cit. p. 56.

¹⁹¹ *Journal de voyage de Jules de Mun, op cit.* p. 20.

¹⁹² *Ibid* p. 28.

de se « détacher » et privilégie la compagnie de deux Chaouanons ¹⁹³. On voit dans ce choix l'expression d'une certaine sympathie à leur égard, et parce que les phrases qui les désignent sont souvent mélioratives. Ce statut d'adjuvant se confirme pleinement lorsque des affrontements éclatent. Ce même vendredi 22, « trois sauvages conduisant quelques chevaux » viennent à la rencontre de de Mun ¹⁹⁴. Il y a d'abord une certaine ambiguïté, puisque certains hommes croient que ce sont des Chaouanons. De Mun rapporte que les Chaouanons reconnaissent finalement « le cheval » aux côtés de ces trois Indiens, et il s'avère que ce sont trois Sacqs qui l'ont dérobé. Les Sacqs, mis en joue, sont capturés et les Chaouanons sont partisans de leur mise à mort :

« les Chaouanons voulaient que
L'on les tuas, et ils ne manquaient pas
de raisons pour le faire puisque ces
mêmes sauvages commettent tous les jours
des meurtres sur les frontières ¹⁹⁵ »

De Mun et d'autres hommes s'y opposent, « tant par humanité que par vue d'intérêts ¹⁹⁶ »: les Sacqs sont épargnés et « mis en garde aux Chaouanons ». Cet épisode montre que les Chaouanons sont délibérément hostiles à l'égard des Sacqs, et que de Mun est conscient de la nécessité de ménager l'image des individus blancs auprès des tribus indiennes, même Sacqs : être violent, sanguinaire, c'est renoncer à sa légitimité, et à terme, saboter son influence commerciale.

La relation entre les Chaouanons et Osages que croise Jules de Mun semble pacifique : cela est particulièrement explicite lorsque le vendredi 22 septembre l'expédition accompagnée de Chaouanons traverse paisiblement un village osage ¹⁹⁷. Toutefois, la relation entre les deux tribus balance entre la guerre et une paix relative, avec pour cause des phénomènes migratoires qui surviennent dès 1810 ; avec pour cause essentielle la Guerre d'indépendance du Mexique et la violence et l'instabilité qu'elle

¹⁹³ *Ibid* p. 32.

¹⁹⁴ *Ibid* p. 15.

¹⁹⁵ *Ibid* p. 16.

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 16.

¹⁹⁷ *Journal de voyage de Jules de Mun, op. cit.*, p. 16.

produit ¹⁹⁸. C'est l'occasion de grands changements dans les Plaines, ce que Gary Clayton Anderson qualifie même d'invasion des plaines du sud et de l'est, c'est-à-dire du territoire traversé par l'expédition de de Mun ¹⁹⁹. Cette invasion, ou migration de masse est celle des Cherokees, Chactas, Kickapous, Chaouanons et Delawares ²⁰⁰ :

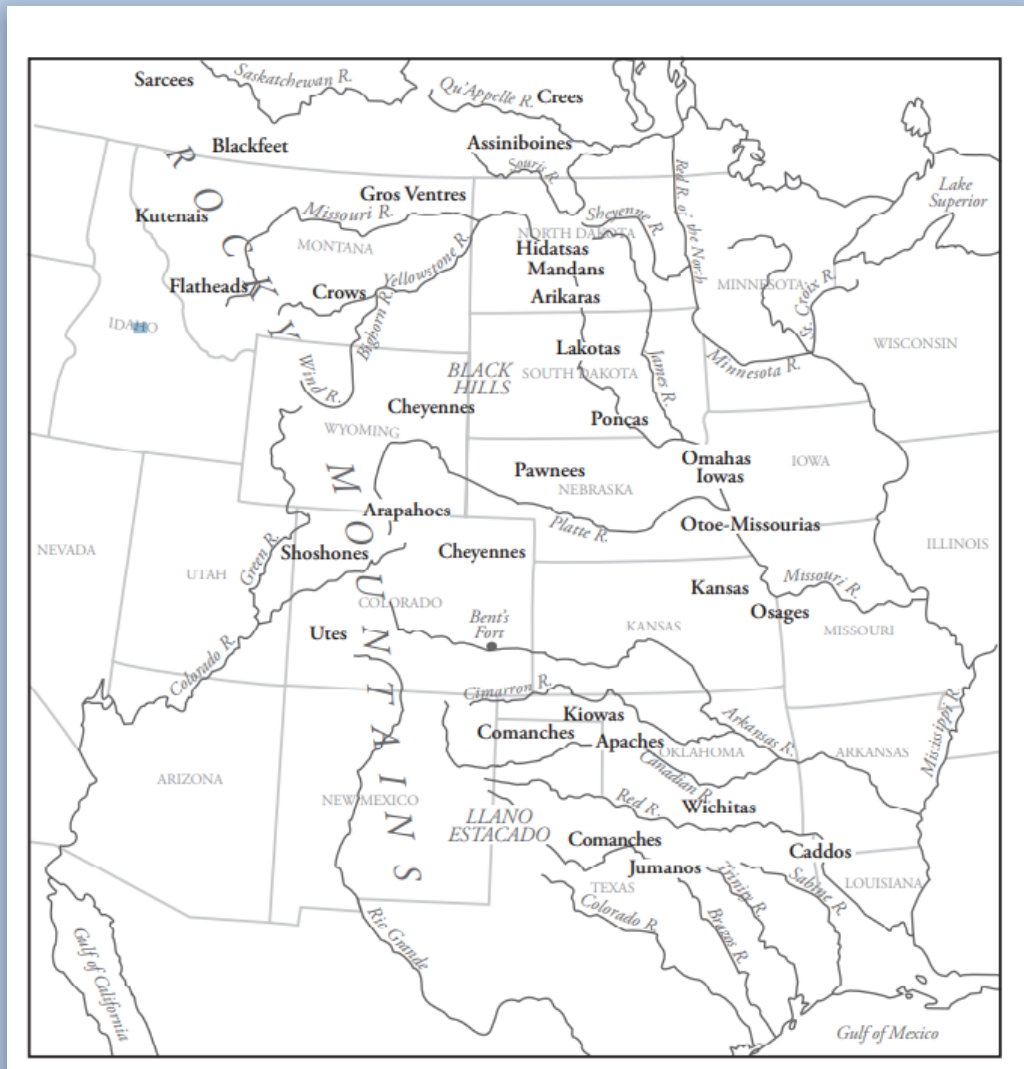


Figure 7 : Les Indiens des Plaines, au début du XIX^e s. ²⁰¹.

¹⁹⁸ Gary Clayton Anderson, *The Indian Southwest, 1580-1830: ethnogenesis and reinvention*, Norman, Okla, University of Oklahoma Press, 2009, p. 251.

¹⁹⁹ *Ibid.*

²⁰⁰ *Ibid.* p. 251-252.

²⁰¹ P. Hämäläinen, « The Rise and Fall of Plains Indian Horse Cultures », art cit, p. 838.

Cette carte de laquelle sont absents les Chaouanons et Sacqs, atteste de ces migrations : venus du nord de la Platte, ils se situent désormais à l'est des Osages, au-delà même du Mississippi.

L'histoire des Chaouanons, à la fin du XVIII^{ème} siècle essentiellement, est déjà une histoire de migrations et d'alliances précaires. La destruction par la milice du Kentucky en 1786 de quatre villes des Chaouanons, déjà affaiblis par d'autres tribus indiennes et par la percée dans l'Ouest des Anglo-Américains, a précipité leur migration vers le sud des Plaines ²⁰². Durant les trois années suivantes, les Kishpokos, Pekowis, Thawikilas et Chalaakaathas (quatre divisions de la tribu des Chaouanons ²⁰³), traversent le Mississippi et s'installent dans les plaines au sud de Sainte-Geneviève ²⁰⁴. Les Chaouanons, qui ont la tradition de nouer des alliances avec les tribus des endroits où ils migrent, dès le XVII^e siècle ²⁰⁵, et qui se sont associés aux Britanniques puis aux Français, pactisent avec l'Espagne dans les années 1780-1790 ²⁰⁶. L'alliance est temporaire, parce que l'influence de l'Espagne décroît dans leur nouvelle région d'installation et que le véritable pouvoir en place est celui des Osages ²⁰⁷. Les Osages, eux, se refusent à toute alliance avec ces nouveaux voisins non désirés, de la même manière qu'ils le refusèrent dans le passé, dans les années 1770 ²⁰⁸. Les Osages entreprennent alors de chasser les Chaouanons de leurs terres. En 1791, ces derniers, pour se défendre, s'allient contre les Osages avec d'autres tribus, entre autres les Chicachas (*Chickasaws*), Cherokees et Sacqs ²⁰⁹. Ni l'alliance, ni les Osages n'arrivent à une victoire triomphante. Ainsi, en 1800, les Osages comprennent qu'il leur est désormais nécessaire de cohabiter avec ces tribus migrantes, et la guerre, les pertes humaines des Chaouanons, laissent d'importants stigmates dans la tribu de ces derniers ²¹⁰.

²⁰² La cinquième de ces divisions est celle des Mekoches : Sami Lakomaki, *Gathering together: the Shawnee people through diaspora and nationhood, 1600-1870*, New Haven, Yale University Press, 2014, p. 167.

²⁰³ Sami Lakomäki, « "Our Line" The Shawnees, the United States, and Competing Borders on the Great Lakes "Borderlands," 1795–1832 », *Journal of the Early Republic*, 2014, vol. 34, n° 4, p. 601.

²⁰⁴ S. Lakomäki, *Gathering together, op. cit.*, p. 167.

²⁰⁵ *Ibid.*, p. 170.

²⁰⁶ *Ibid* p. 169.

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 170.

²⁰⁸ *Ibid.*

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 170-171.

²¹⁰ *Ibid.*, p. 171.

Dans les journaux, la cordialité entre les Osages et les Chaouanons peut être interprétée non seulement comme la résignation voire l'acceptation des Osages de cohabiter avec ces derniers, mais aussi comme une sorte d'alliance ou de paix *de facto*, notamment en regard de la réputation sanguinaire dont jouissent les Sacqs. Cette entente pragmatique ne constitue en tout cas qu'un interlude puisqu'en 1817 se déroule le massacre d'un village Osage, situé au nord de l'actuel Oklahoma, en plein territoire Osage et proche des villages fréquentés par de Mun. Ce massacre résulte à nouveau de l'alliance de tribus liguées contre les Osages : les Comanches, Caddos, Chaouanons et Delawares ²¹¹. À propos des Delawares, on observe également que la présence du brave Cohon dans les journaux et dans le bassin du Missouri, fait sens à l'échelle de ces dynamiques globales de migrations dans les Plaines, d'autant plus que Cohon est marié à une Chaouanon. Enfin, en lisant de manière linéaire les journaux, on peut s'étonner de l'absence des Indiens Missouris. Ils ont été décimés au cours du XIX^{ème} siècle, dès les années 1730 par des attaques de Sacqs, puis, comme un coup de grâce, par une embuscade tendue par les Renards sur la rivière Missouri en 1798 ²¹². L'essentiel des survivants a rejoint les Otos, Kans et Osages ²¹³ : à travers ces derniers, dans les journaux, on peut en fait voir des reliquats de la tribu des Missouris.

Toutes ces tribus rencontrées par de Mun, Kansa, Osages, Chaouanons, Delaware, Panis, Sacqs, abondent dans ses journaux et il n'est pas une vue de l'esprit de dire qu'ils reflètent bien les présences et le fonctionnement du monde à l'ouest du Mississippi ²¹⁴. L'omniprésence, la puissance de toutes ces tribus indiennes et particulièrement celle des Osages, incontournables pour le commerce, questionnent quant à la nature des interactions entre les membres de l'expédition et les indiens, quant à la répartition réelle de la force. Ces interactions, dynamiques et statiques, ancrées sur un territoire compris entre Saint-Louis et les sources de l'Arkansas, peuvent trouver un sens dans les concepts de *Middle Ground*, de *Native Ground*. Précisément, ces concepts analysent ces interactions au travers d'une approche spatiale. Le « *Ground* » est à entendre au sens propre et au sens figuré : c'est à la fois le terrain physique foulé par les individus, et le terrain d'interactions par la discussion, l'entente, le métissage. Cette approche géographique et symbolique

²¹¹ L.F. Burns, *A history of the Osage people*, op. cit., p. 194.

²¹² Bruce E. Johansen et Barry Pritzker (eds.), *Encyclopedia of American Indian history*, Santa Barbara, Calif, ABC-CLIO, 2008, p. 1192.

²¹³ *Ibid.*

²¹⁴ A.F. Hyde, *Empires, Nations and Families: A new History of the North American West*, op. cit., p. 5.

proposée par ces *grounds*, est fondamentalement dépendante du concept de *borderlands*, dont ils sont un prolongement.

Dans cette idée de *borderlands*, Saint-Louis, ville de départ des expéditionnaires, ville des Chouteau, n'est, selon Hyde, pas une marge, mais un centre ²¹⁵. On l'a vu, elle est au cœur du monde marchand pelletier dont presque tous les réseaux sont issus, économiques, animaux, humains, matériels. Elle est aussi le centre du monde français à l'ouest du Mississippi et à l'est de la vallée de l'Arkansas. Pourtant, on pourrait rétorquer que Saint-Louis n'est qu'une marge des États-Unis. Vu de l'est étatsunien, Saint-Louis est le dernier point organisé à l'ouest de ses frontières au début du XIX^e siècle. La *Frontier* trouve bien un sens de ce point de vue étatsunien en sa marge occidentale que constitue Saint-Louis ; et dont Saint-Louis ne serait qu'un *borderlands*. À l'inverse, à l'image de Saint-Louis, ce monde français entre l'Arkansas et le Mississippi, est, à l'est, seulement un *borderlands* du monde espagnol, dont il n'est qu'une marge. Saint-Louis, n'est aussi qu'une marge d'un monde indien restreint, dont le centre correspond aux villages principaux de chacune des tribus : les habitants des villages Osages traversés par de Mun, voient peut-être Saint-Louis comme un centre, un espace central dévolu au commerce, mais avant tout comme une marge de leur propre espace quotidien de vie, plus à l'ouest et plus au sud.

Les interactions avec les Indiens observées dans le journal de de Mun, interviennent alternativement dans le cadre d'un *Middle Ground* et d'un *Native Ground*. Le *Middle Ground* est le concept historique qu'utilise Richard White pour définir les interactions entre Français et Algonquins ²¹⁶. Plusieurs étapes s'enchaînent, à travers lesquelles les deux groupes s'approprient mutuellement leurs spécificités culturelles, il en résulte un *Common Ground* ²¹⁷. Ce terrain d'entente, fondé sur des échanges sociaux et culturels, permet par la suite des transferts économiques et la longévité des deux groupes grâce à la paix. L'un des éléments les plus importants mis en avant par White, est que le *Middle Ground* repose sur l'incapacité des parties en présence, d'atteindre leur but par la force. Puisque la diplomatie et la coopération sont nécessaires, il est indispensable que les deux groupes forgent de nouvelles conventions de communication, et celles-ci

²¹⁵ *Ibid.*, p. 7, 19, les termes de « centre » et de « cœur » sont utilisés de nombreuses fois par Hyde pour définir Saint-Louis.

²¹⁶ R. White, *The middle ground, op. cit.*, p. 50.

²¹⁷ *Ibid.*, p. 51.

reposent sur la compréhension des représentations du monde de l'autre ²¹⁸, et sur les incompréhensions créatrices ²¹⁹. Le *Native Ground* est le concept théorisé par Kathleen DuVal pour désigner les territoires dans lesquels le *Middle Ground* et le *Common Ground* n'ont que peu, ou pas de prise, tant les Indiens ont de pouvoir, sont souverains et sont incontournables pour les Euro-Américains ²²⁰. Pourtant, comme on l'a vu, ces territoires-là, à l'inverse du Pays-d'en-Haut, requièrent beaucoup moins l'intervention des Indiens. Dans les journaux de de Mun, plus l'expédition se rapproche de la source de l'Arkansas, moins les Indiens sont nécessaires. Aussi, pour Hyde, Saint-Louis et les territoires qui la séparent de la source de l'Arkansas, sont un *Native Ground* ²²¹. Pour elle, les Osages qui dominent les autres tribus, ont incorporé les Chouteau dans leur fonctionnement. Il manque une certaine historicisation à l'affirmation de Hyde. On pourrait dire, à la place, que les territoires fréquentés par de Mun, dont Saint-Louis, ville métissée, étaient autrefois des *Native Ground* mais sont devenus ou deviennent des *Middle Ground*. D'ailleurs, pour DuVal, le début du XIX^e siècle est un moment de mutations politiques, où l'on passe justement d'un *Native Ground* à un *Middle Ground* : l'expédition de Mun-Chouteau symbolise ce tournant.

Au début du processus de liaison des Chouteau et Osages, le pouvoir de ces derniers, incontestable, a permis à Saint-Louis de se bâtir dans la quiétude, de se développer sans avoir à craindre des autres tribus indiennes. Après que Saint-Louis a été construite, de 1764 à 1803 les Osages ont été les premiers partenaires économiques de la ville en matière de commerce de fourrure, à hauteur de la moitié de la transaction des échanges, ils en ont assuré la pérennité économique ²²². Mais, contrairement à ce que laisse sous-entendre Hyde, à la fin du processus, la relation de parenté complexe qui unit les Chouteau et les Osages, ne signifie pas une victoire des Osages sur les Chouteau et sur les Blancs — où les Osages auraient incorporé les Chouteau —, ni une supériorité dans un rapport hiérarchique, elle matérialise matrimonialement un *Middle Ground*. Au

²¹⁸ *Ibid.*, p. 52-53.

²¹⁹ *Ibid.*, p. 12, 52 ; voir, p. 65 un exemple d'incompréhension créatrice impliquant la prostitution, dans les échanges entre un Jésuite et un Algonquin.

²²⁰ Kathleen DuVal, *Native ground - indians and colonists in the heart of the continent.*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2007.

²²¹ A.F. Hyde, *Empires, Nations and Families: A new History of the North American West*, op. cit., p. 36.

²²² J. Gitlin, *The bourgeois frontier*, op. cit., p. 15-16 ; J. Frederick Fausz, « Becoming "A Nation of Quakers": The Removal of the Osage Indians from Missouri », *Gateway Heritage Magazine*, 2000, vol. 21, p. 30.

moment où l'expédition de de Mun quitte Saint-Louis, en, 1815, il y a un équilibre des forces entre Chouteau et Osages, tous deux hégémoniques en leur territoire et liés. Tout au long de l'expédition, on l'a vu, les Osages prêtent main forte aux Chouteau. Dans les années qui suivent l'expédition, A. P. lui-même avance une grande quantité d'argent, plus de 5,000\$ à des Indiens Osages, ce qui, à l'image de biens d'autres éléments survenus dans les années 1820, illustre cette réciprocité ²²³. *A fortiori*, le *Common Ground* caractérise très bien ce que les Chouteau et les Osages ont construit ensemble, car ils se sont unis avec la même représentation du monde et le même projet commercial, la même ambition.

Cette omniprésence et ce danger, réels ou supposés et la pression qui en découle, trouvent écho dans l'observation formulée par Hyde concernant la fluidité supposée des territoires traversés par de Mun ²²⁴. Elle relève que beaucoup d'historiens considèrent à tort qu'ils sont des espaces de fluidité, avec peu de contraintes politiques et étatiques, dans lesquels les Blancs peuvent circuler librement. On voit ici que ce n'est pas le cas : ces espaces ne sont pas des espaces de fluidité, parce qu'il est nécessaire de composer avec la présence des tribus indiennes.

Enfin, l'usage du terme de *Middle Ground* pour les terres indiennes du début XIX^e siècle est dépréciateur de l'hétérogénéité et de la diversité des tribus indiennes. Il suggère qu'il existe deux blocs monolithiques, les Blancs et les Indiens ; et que les choses doivent être appréhendées par cette dichotomie Blancs—Indiens. Pourtant, l'expédition de Jules de Mun démontre que les choses sont complexes et dépassent le seul groupe ethnique. Elle rencontre des adjouvants et des antagonistes indiens, et parmi ceux-là, les Osages et les Chaouanons sont les ennemis des Sacqs et les alliés de l'expédition par intérêts et par alliance. Ils en sont les alliés, pas les protecteurs, ils estiment qu'ils ont à gagner des Chouteau comme réciproquement les Chouteau ont à gagner d'eux ; et, comme les territoires sont poreux, les Indiens ne sont pas ignorants de la force symbolique qui émane de Saint-Louis, protégée par son propriétaire, l'État américain.

Ainsi, les territoires traversés par l'expédition et les interactions qui s'y déroulent, sont marqués par la convergence et l'équivalence des intérêts et des apports, de sorte que les concepts de *Middle Ground* et de *Common Ground* les caractérisent avec plus de justesse que le concept de *Native Ground*.

²²³ A.F. Hyde, *Empires, Nations and Families: A new History of the North American West*, op. cit., p. 15-30.

²²⁴ *Ibid.* p. 6.

L'expédition qui compose avec les Indiens, tantôt facilitateurs tantôt freins, visent avant tout l'appropriation de ressources plus à l'ouest, en Nouvelle-Espagne.

CHAPITRE II

L'arrestation de l'expédition en Nouvelle-Espagne : la manifestation de frictions impériales et du contrôle étatique espagnol

Après avoir traversé un certain nombre de territoires depuis 1815, le 24 mai 1817, l'expédition de Jules de Mun est arrêtée dans un territoire à l'ouest des États-Unis et au nord de la Nouvelle-Espagne. Cette arrestation ainsi que les trajets de l'expédition, ont causé d'indéniables frictions impériales — tout du moins étatiques — et donc, avant de s'interroger sur l'étendue et la nature de celles-ci, il convient de se questionner sur l'identité de l'expédition et des expéditionnaires.

A- Vers la Nouvelle-Espagne, une expédition pelletière caractéristique des expéditions étatsuniennes ?

L'opération, outre sa provenance, les États-Unis, a des caractères communs à de nombreuses expéditions étatsuniennes. Quatre expéditions officielles ont été mandatées par le gouvernement entre 1804 et 1807, après l'achat de la Louisiane par les États-Unis, pour reconnaître ces terres nouvellement acquises : celles de Lewis et Clark (1804-1806) dans les régions situées au nord-ouest, Freeman et Curtis (1806), le long de la Rivière Rouge ²²⁵, Dunbar et Hunter (1804-1805) vers la Rivière Washita et les sources chaudes des actuels Arkansas et Louisiane, et celle de Zebulon Pike (1806-1807), vers les Montagnes Rocheuses, l'un des espaces fréquentés par de Mun ²²⁶.

²²⁵ Pour la Rivière Rouge, voir la position de la « *Red River* » dans la carte de Pekka Hämäläinen montrée plus haut : elle est située au sud de l'actuel État de l'Oklahoma, à la frontière de l'actuel État du Texas.

²²⁶ Trey Berry, « *Hunter-Dunbar Expedition* », Encyclopedia of Arkansas, <https://tinyurl.com/y4og3p35>, [consulté le 7 avril 2020].

Pour les expéditions marchandes, non officielles, on peut notamment citer celles de Manuel Lisa et de Joseph Philibert, tous deux liés à l'expédition de de Mun. Manuel Lisa est l'un des fondateurs en 1809, aux côtés d'Auguste Pierre Chouteau, de la *Missouri Fur Trade Company*, à laquelle il appartient encore en 1811 ²²⁷ et en 1815, alors que de Mun et Chouteau forment leur expédition. Il organise ainsi de nombreuses expéditions, dont les deux plus fameuses sont une expédition de 1809 et de 1810-1811 ; lui aussi est marié à une Indienne, et lui aussi a exercé la fonction d'agent indien pour le gouvernement américain. Joseph Philibert, à qui de Mun et Chouteau ont racheté un grand nombre de biens, a en fait dirigé une expédition de traite en 1814 à destination des sources de la rivière Arkansas. Elle a connu un sort similaire à celle de de Mun : une arrestation par des soldats espagnols ²²⁸. C'est probablement pourquoi on perd sa trace mi-1816 dans les documents qui impliquent de Mun, puisqu'il n'a probablement pas voulu courir le risque d'être arrêté de nouveau.

L'expédition de de Mun ressemble à chacune de ces expéditions en cela qu'elle est constituée d'une façon identique. Le 22 septembre 1815, de Mun ambitionne de dresser un compte du nombre d'hommes qui composent l'expédition :

« nous
formons un parti de [espace] hommes ²²⁹ »

On le voit, l'espace destiné à indiquer le nombre d'hommes est resté vierge. Cela interroge, mais il est difficile d'en donner des raisons précises : peut-être que de Mun, nouveau venu dans ce milieu pelletier, ne connaissait pas encore bien les hommes, et ignorait à ce moment-là le nombre d'hommes de l'expédition. Deux ans plus tard, dans la lettre qu'il écrit à l'attention de William Clark, lors de son récit de l'expédition, il est bien plus affirmatif « À la rivière Kansas nous nous trouvâmes quarante-cinq ²³⁰ », au début d'août 1816. De Mun affirme la même chose à sa femme, dans sa lettre du 15 août 1816, après que l'expédition a perdu un homme, à cause de l'attaque des Panis précédemment évoquée ²³¹. Autrement dit, au départ de Saint-Louis, l'expédition comptait quarante-six

²²⁷ D.J. Weber, *The Taos trappers*, op. cit., p. 41.

²²⁸ G. Havard, *L'Amérique fantôme*, op. cit., p. 409.

²²⁹ *Journal de voyage de Jules de Mun*, op. cit., p. 14.

²³⁰ *State Papers and Publick Documents of the United States*, op. cit., p. 447.

²³¹ J. De Mun, *Lettres rédigées par Jules de Mun pour sa femme, Isabelle Gratiot*, op. cit., p. 4.

hommes, c'est d'ailleurs ce qu'il déclare auprès du juge de paix du Missouri fin 1817 ²³². Ce nombre d'expéditionnaires correspond aux quatre autres expéditions de 1804-1807 : vingt-deux pour Freeman et Custis, treize pour Dunbar et Hunter, vingt pour Pike ²³³ et quarante-cinq pour Lewis et Clark ; et à celles de Manuel Lisa : ses expéditions comptaient au moins une cinquantaine d'individus, par exemple, son expédition de 1807 comptait entre 50 et 60 hommes ²³⁴, et celle de 1811-1813 en comptait 83 ²³⁵.

Elle est dotée d'au moins un chef, Auguste Pierre Chouteau ; et s'il est évident que de Mun est moins expérimenté que lui et en dessous dans la chaîne de commandement, il n'en est pas moins un des chefs dans la mesure où il est à l'origine de l'expédition. Dans les journaux, cet état de fait est peu explicite mais l'est bien davantage dans les lettres envoyées par de Mun, à Clark, et à sa femme. Comme un chef, c'est lui et non Chouteau qui écrit à William Clark, à qui il dit qu'ensemble, lui et Auguste « ont constitué une expédition ²³⁶ ». S'adressant à sa femme, peut-être aussi pour donner l'impression que son rôle est important, de Mun se présente comme un chef : il s'associe systématiquement à Chouteau lorsqu'il raconte le processus de prise d'une décision et, lorsque l'expédition se scinde en deux, il prend la tête d'un groupe, et explique même avoir pris une décision meilleure et plus sûre pour son groupe que Chouteau pour le sien, se positionnant ainsi comme un meilleur chef ²³⁷. Donneur d'ordre, il explique par exemple avoir « expédié Baronet et cinq autres hommes devant Auguste » ²³⁸. Comme les expéditions de Dunbar et Hunter, Freeman et Curtis, et de Lewis et Clark, l'expédition de Mun-Chouteau compte deux chefs

L'homme que commande de Mun, Baronet, est en fait un trappeur expérimenté, qui a participé à un certain nombre d'expéditions dans les années 1800 ²³⁹, notamment en tant qu'interprète dans l'expédition de Zebulon Pike ²⁴⁰. Baronet est lié à la famille de de Mun, puisque l'épouse de Baronet, et Isabelle Gratiot l'épouse de de Mun, se

²³² *State Papers and Public Documents of the United States, op. cit.*, p. 443.

²³³ Jared Orsi, *Citizen explorer: the life of Zebulon Pike*, Oxford ; New York, Oxford University Press, 2013, p. 79.

²³⁴ D.J. Wishart, *The fur trade of the American West, 1807-1840, op. cit.*, p. 42.

²³⁵ G. Havard, *L'Amérique fantôme, op. cit.*, p. 367.

²³⁶ *State Papers and Public Documents of the United States, op. cit.*, p. 445.

²³⁷ J. De Mun, *Lettres de Jules de Mun à sa femme, Isabelle Gratiot, op. cit.*, p. 4.

²³⁸ *Ibid.*

²³⁹ Voir la biographie de Baronet réalisée par Janet Lecompte, dans L.R. Hafen et H.L. Carter (eds.), *Mountain men and fur traders of the Far West, op. cit.*

²⁴⁰ N. Beauregard et T. Marshall, « Journals of Jules de Mun. Genealogy of de Mun family in France and America », art cit, p. 21.

connaissent, de même que leurs enfants ²⁴¹. Tous ces individus sont liés par leurs pratiques et en tant que résidents de Saint-Louis, ils appartiennent au même microcosme urbain. Ils ont aussi, par leur cercle familial, un lien avec le monde de la fourrure.

On trouve aussi Toussaint Charbonneau, engagé contre « la somme de deux cents dollars ²⁴² », « qu'il déclara qu'Auguste P. Chouteau et Co. convint de le payer pour le dit voyage ²⁴³ ». Celui-ci il entretient une liaison amoureuse avec une Indienne, Sakakawea, laquelle porte son enfant ²⁴⁴. Il a vécu de nombreuses années dans un grand nombre de tribus, celle des Indiens Gros Ventres notamment, et maîtrise un certain nombre de dialectes indiens : il exerce donc la fonction d'interprète dans le groupe ²⁴⁵. Plus précisément, devenu interprète dans une expédition, Charbonneau n'est plus un truchement, c'est-à-dire un Blanc qui vit dans une tribu indienne et qui, grâce à ses capacités linguistiques, se distingue des autres Euro-Américains. Il le fut, lorsque sans contrat il hivernait au sein de tribus, mais lorsqu'il officie comme interprète pour de Mun et Chouteau, il est coureur de bois, parce qu'il dispose d'un contrat et qu'il est un employé ²⁴⁶. En fait, la réputation d'interprète de Charbonneau n'est plus à faire. Il hiverne et participe à de nombreuses expéditions dès les années 1790 ²⁴⁷, et, dix ans avant l'expédition de Mun-Chouteau, il a servi en tant qu'interprète dans l'expédition de Lewis et Clark ²⁴⁸, qu'il connaît personnellement. En 1812, il est engagé pour la même tâche par Manuel Lisa, contre 250 dollars ²⁴⁹. Il acquiert aussi rapidement la réputation d'être un excellent cuisinier, savoir-faire d'une immense importance au sein d'une expédition ²⁵⁰. Toutefois, sa réputation est ternie par certains états de fait : il a celle d'un homme lubrique, polygame, ayant cédé parfois à des accès de violences, notamment à l'égard de femmes, puisqu'il a commis un viol. Malgré cette réputation contrastée, ses participations dans de nombreuses expéditions démontrent qu'il est parfaitement intégré dans le monde des circulations pelletières.

²⁴¹ Janet Leconte, « Jules and Isabelle DeMun », *Missouri Historical Society Bulletin*, 1969, p. 25.

²⁴² *State Papers and Public Documents of the United States*, *op. cit.* p. 443.

²⁴³ *Ibid.*

²⁴⁴ G. Havard, *L'Amérique fantôme*, *op. cit.*, p. 346.

²⁴⁵ *Ibid.* p. 369-370.

²⁴⁶ Voir, plus précisément, les critères de distinction des truchements et des coureurs de bois, dans : G. Havard, *Histoire des coureurs de bois*, *op. cit.*, p. 29-31.

²⁴⁷ G. Havard, *L'Amérique fantôme*, *op. cit.*, p. 343.

²⁴⁸ Voir, en détail, le récit de la participation de Charbonneau à l'expédition de Lewis et Clark dans : *Ibid.*, p. 350-359.

²⁴⁹ *Ibid.*, p. 367 ; S. Amardeil Johnson, *The French Presence in Kansas 1763-1854*, *op. cit.*, p. 117.

²⁵⁰ G. Havard, *L'Amérique fantôme*, *op. cit.*, p. 353.

À l'image de Charbonneau, Étienne Provost et Joseph Bissonet sont des membres du groupe de Mun-Chouteau, arrêtés par les Espagnols en 1817. On les connaît grâce à la déclaration devant le juge de paix, qu'ils ont signée à leur retour dans le Missouri fin 1817 ²⁵¹. Des onze signataires de cette déclaration, ces trois hommes sont ceux dont on sait le plus de choses. De même que Charbonneau, Provost et Bissonet sont des familiers du monde de la traite. Provost est résident de Saint-Louis au moment où il s'engage dans l'expédition de Mun-Chouteau, connaît les Chouteau et a côtoyé Charbonneau ainsi que Jean-Baptiste Trudeau, un autre fameux coureur de bois ²⁵². Comme Charbonneau, il est analphabète ²⁵³ et est né au Canada, à Chambly ; comme lui, Provost a vraisemblablement été influencé dans son parcours par son frère, coureur de bois. Provost a commencé comme trappeur en 1814 en se joignant à l'expédition de Philibert. ²⁵⁴ Bissonet, aussi appelé « Bissonette » ou « Bijou », est né à Saint-Louis en 1778 ²⁵⁵. Libéré par les Espagnols fin 1817, il revient à Saint-Louis, puis sert dans l'expédition du major Stephen Long de 1819-1820. Sa fonction étonne, il est interprète de la langue Panis ²⁵⁶. À son retour, Long déclare que le succès de l'expédition, la survie des hommes, repose en grande partie sur les compétences de ses deux interprètes du Panis, dont fait partie Bissonnet ²⁵⁷ : on ne peut que se rappeler de l'attaque des Panis subie par Auguste, et souligner l'importance du rôle de l'interprète dans une expédition. Provost, comme Bissonnet, sert dans d'autres expéditions après celle de de Mun. On voit leur inscription dans ces réseaux pelletiers dans un temps long. Dans cet organigramme typique d'une expédition pelletière américaine, où l'on trouve deux chefs, des interprètes, un cuisinier, on trouve aussi un investisseur. Ce rôle, qui rappelle celui de l'armateur finançant les expéditions maritimes de l'Europe vers le Nouveau-Monde, est occupé par l'homme qui finance l'expédition : le jeune frère d'Auguste Pierre Chouteau, Pierre « Cadet » Chouteau Jr. C'est dans la logique des choses, puisque la *Missouri Fur Trade Company* et la maison

²⁵¹ Voir, la mention de leurs deux noms, aux côtés de celle de Charbonneau, dans les déclarations des onze individus arrêtés par les Espagnols, dans : *State Papers and Publick Documents of the United States*, *op. cit.*, p. 443 ; R.G. Cleland, *This reckless breed of men*, *op. cit.*, p. 124-125 ; D.J. Weber, *The Taos trappers*, *op. cit.*, p. 45.

²⁵² G. Havard, *L'Amérique fantôme*, *op. cit.*, p. 403-407.

²⁵³ *Ibid.*, p. 404.

²⁵⁴ *Ibid.*, p. 409.

²⁵⁵ S. Amardeil Johnson, *The French Presence in Kansas 1763-1854*, *op. cit.*, p. 120.

²⁵⁶ *Ibid.*, p. 121.

²⁵⁷ *Ibid.*, p. 123.

Chouteau équipent les expéditions pelletières, on imagine, contre intérêts ²⁵⁸. Les coureurs de bois ordinaires de l'expédition sont investis des besognes ordinaires : le transport d'objets, l'installation et la levée du campement, la chasse, « effectuer des travaux et monter la garde ²⁵⁹ ».

Dans l'idée que l'expédition s'insère dans des réseaux pelletiers américains, mentionnons que William Clark, auquel de Mun s'adresse dans sa lettre, est en fait l'un des deux chefs, au côté de Lewis, de l'expédition de 1804-1806. Bien que cette expédition ne soit pas pelletière, Clark connaît lui aussi Charbonneau, et lui aussi a une expérience de l'expédition, de la douleur physique qu'elle entraîne. Plus significatif et démontrant les liens ténus entre expédition pelletière et expédition officielle de reconnaissance, William Clark est, en 1809, l'un des membres fondateurs de la *Missouri Fur Trade Company*, aux côtés de Manuel Lisa et de Jean-Pierre Chouteau.

On remarque évidemment que les réseaux de l'expédition et que l'ensemble du corps expéditionnaire sont composés d'hommes, sans aucune femme. En cela, l'expédition est relativement conforme au milieu de la traite pelletière, un milieu homosexué ²⁶⁰, dans lequel certains hommes voient dans l'aventure une manière de fréquenter des femmes, et de s'épanouir en tant qu'hommes. Il est tout à fait possible, puisqu'en grand nombre les coureurs de bois sont célibataires, parfois d'âge pré-nuptial ²⁶¹, que parmi les quarante-six engagés de l'expédition de-Mun Chouteau, certains avaient cet objectif de conquête féminine : on a vu les mœurs de Charbonneau, et Provost n'a que trente ans au moment de l'expédition. D'ailleurs, les Indiennes croisées par de Mun sont peu vêtues et aux mœurs frivoles :

« On ne peut pas dire que
la pudeur soit le fort de ces dames;
elles sont si impudemant libertines

²⁵⁸ A.F. Hyde, *Empires, Nations and Families: A new History of the North American West*, op. cit., p. 6.

²⁵⁹ Voir, par exemple, ce pour quoi T. Charbonneau est engagé par Lewis et Clark : des tâches courantes, ce que l'on imagine représentatif de celles des autres coureurs de bois. G. Havard, *L'Amérique fantôme*, op. cit., p. 350.

²⁶⁰ G. Havard, *Histoire des coureurs de bois*, op. cit., p. 619.

²⁶¹ Voir, par exemple, G. Havard, *Histoire des coureurs de bois*, op. cit. p. 619 et 623, l'objectif que représentent les conquêtes masculines dans le milieu de la traite.

que cela en est dégoûtant ²⁶². »

Ces femmes, comme les autres croisées par de Mun, ne semblent pas l'attirer. Lui, est marié, sa femme et son foyer comptent énormément pour lui, comme le montrent ses lettres. Par exemple, le 24 juillet 1816, il écrit :

« mon plus
grand plaisir est de penser a toi, je ne suis pas un
instant de la journée sans t'avoir présente a l'esprit.
J'aime a me représenter ma jolie petite Julie [...]
Isabelle
caressant sa petite sœur et la maman les admirant
toutes les deux : comme vous paraissez jolies toutes
les trois chère enfant ! Malheureusement ce ne sont
que des jeux de l'imagination, ce n'est point de
la réalité dont je jouis ²⁶³. »

On peut imaginer, que de Mun, issu d'un milieu noble et catholique, tient pour évidents et obligatoires l'amour, l'attachement à son foyer et à son épouse, et surtout la monogamie, au contraire d'autres expéditionnaires, peut-être moins éduqués, soucieux de s'émanciper sexuellement de la rigueur souvent prônée par la société coloniale ²⁶⁴. Néanmoins, comme les autres, de Mun tient à vanter sa virilité ²⁶⁵. Il raconte à sa femme qu'il fait face au danger et montre son courage ; lorsqu'il dit avoir commandé Baronet, qui, de plus, est connu de sa femme, il exhibe sa force. Ce capital symbolique masculin ²⁶⁶ correspond aux vertus traditionnelles des milieux européens et catholiques. On pense aux vertus cardinales catholiques que sont la force et la tempérance, qui correspondent à

²⁶² *Journal de voyage de Jules de Mun, op. cit.*, p. 28.

²⁶³ J. De Mun, *Lettres de Jules de Mun à sa femme, Isabelle Gratiot, op. cit.*, p. 1.

²⁶⁴ G. Havard, *Histoire des coureurs de bois, op. cit.*, p. 619-623.

²⁶⁵ Gilles Havard explique très bien le passage obligé par la vantardise pour raconter sa virilité aux autres, dans *Ibid.*, p. 532-537.

²⁶⁶ Expression employée par Havard dans *Ibid.*, p. 531.

« un modèle de virilité largement valorisé », encore, jusqu'après le milieu du XIX^e siècle ²⁶⁷.

De cette expédition et des éléments qui la sous-tendent, on voit l'enchevêtrement des réseaux et des connexions du milieu pelletier. Plus encore, ils révèlent l'importance des relations d'homme à homme, fondamentales dans l'histoire et l'historiographie des circuits pelletiers. Charbonneau, Bissonnet, Provost, de Mun, Chouteau, Clark, tous ces hommes fréquentent Saint-Louis. Ils connaissent les mêmes individus, se connaissent, et disposent d'expériences et de compétences similaires. Leurs relations déterminent directement l'organisation et le déroulement des expéditions.

En cela, l'expédition de Mun-Chouteau présente des similitudes avec les autres expéditions américaines, pelletières ou officielles, et surtout, ce que l'on peut affirmer, c'est qu'elle s'inscrit dans les mêmes réseaux.

B- À l'orée de la Nouvelle-Espagne, la cristallisation de frictions impériales

1- Une expédition étatsunienne, d'Américains ?

On l'a dit, l'expédition provient indéniablement des États-Unis. État qui, en outre, garantissent la légalité de celle-ci, comme le dit de Mun dans la lettre qu'il envoie à Clark en novembre 1817 :

« je me pense obligé de livrer un récit précis de qui s'est passé, d'autant plus que le droit de licence accordé à nous par votre excellence, pour aller jusqu'aux sources des rivières Arkansaw et Plate, a été bafoué ²⁶⁸ »

S'enregistrer auprès de l'administration pour exercer la trappe était obligatoire en Nouvelle-France, et ce dès les années 1650 ²⁶⁹. Aux États-Unis, on trouve un prolongement de cette nécessité d'enregistrement avec l'obligation de bénéficier d'une « licence », d'un permis de trappe. On voit que de Mun et Chouteau se sont assurés de la

²⁶⁷ T. Villerbu, *Les missions du Minnesota*, op. cit., p. 192 ; Anne-Marie Sohn, « *Sois un homme!* » : la construction de la masculinité au XIX^e siècle, Paris, Seuil, 2009, p. 441.

²⁶⁸ *State Papers and Publick Documents of the United States*, op. cit., p. 445.

²⁶⁹ G. Havard, *Histoire des coureurs de bois*, op. cit., p. 44-45.

légalité de leur expédition et qu'une licence leur a été octroyée par William Clark. Clark est un Étatsunien convaincu du projet américain, né en Virginie, officier de l'armée américaine, puis gouverneur du Territoire du Missouri. Il ne participe pas à l'expédition, mais est lié à elle, non seulement par l'octroi de la licence, mais aussi parce qu'il partage largement le point de vue de la lettre de de Mun ; il le démontre en intercédant, après l'arrestation, auprès du Secrétaire d'État John Quincy Adams en 1817, pour qu'il fasse pression sur la Nouvelle-Espagne. L'octroi de cette licence, directement par un gouverneur étatsunien, fervent américain, colore, d'une certaine manière, l'expédition comme expédition étatsunienne.

L'identité des membres de l'expédition compte tout autant sinon davantage que l'identification nationale officielle de celle-ci.

Les Chouteau, à partir de la deuxième génération, sont tous des créoles français, puisqu'ils sont nés en Amérique et ont des ascendances françaises. De Mun, né à Saint-Domingue de parents français, a vécu en France. Pourtant, au moment de l'expédition, A. P. Chouteau et de Mun se sont récemment délestés de leur nationalité française, et sont devenus Américains ²⁷⁰. Ainsi, lorsque de Mun s'adresse à Clark, il signe sa lettre « Julius de Mun », une version américanisée de son nom, ce qui montre aussi qu'il est soucieux d'apparaître comme tel à l'administration américaine ²⁷¹.

Cette question trouve un écho dans les journaux de de Mun, puisque lorsqu'il mentionne des Blancs, ils sont Français ou Américains :

Nationalité des individus mentionnés	Nombre total de mentions	Dates des première et dernière mentions
« le Français », « un Francois », « Frenchmen »	3	4 octobre 1815 — 26 mars 1816 ²⁷²

²⁷⁰ G.S. Ulibarri, « The Chouteau-Demun expedition to New Mexico, 1815-1817 », art cit, p. 263.

²⁷¹ *State Papers and Publick Documents of the United States, op. cit.*, p. 452.

²⁷² *Journal de voyage de Jules de Mun, op. cit.*, p. 25 ; N. Beauregard et T. Marshall, « Journals of Jules de Mun. Genealogy of de Mun family in France and America », art cit, p. 47.

« un américain », « des américains », « am. », « Americans »	7	13 septembre 1815 — 26 mars 1816 ²⁷³
---	---	--

Figure 8 : Tableau des occurrences de nationalités dans les journaux de de Mun.

Ce qui frappe est que de Mun ne désigne jamais les Américains qu'il rencontre avec une majuscule, au contraire du Français qu'il rencontre. De la même manière, il les désigne systématiquement avec l'usage d'un pronom indéfini. Le 13 septembre, le groupe dort chez « un américain ²⁷⁴ » et le lundi 27 novembre, de Mun dit avoir aperçu les campements « des américains ²⁷⁵ ». Les apparitions des Américains semblent lui être banales, et en tout cas provoquer chez lui peu d'enthousiasme ou d'excitation. À l'inverse, l'arrivée de celui qu'il désigne comme « le Français ²⁷⁶ » semble constituer un événement important, au point que De Mun se sent obligé de préciser que la veille, il a « oublié de dire » dans son journal qu'« un François » se trouve au même endroit que lui ²⁷⁷. Malgré son changement officiel de nationalité et son souci d'apparaître comme Américain auprès de l'administration américaine, son héritage français demeure nécessairement. On peut y voir une illustration dans le nom de ses trois prochains enfants, nés entre 1818 et 1834 : Louise Victoire, Emilie Laure, Aimée Claire ²⁷⁸.

Dans le même sens, A. P. Chouteau, créole, né en Amérique, se sent sûrement davantage étatsunien que de Mun, mais son changement de nationalité n'a pas non plus mécaniquement fait disparaître son passif culturel et familial.

La liste des onze individus qui ont signé, le 22 novembre 1817, une déclaration devant F. M. Guyolo, juge de paix dans le Missouri, nous renseigne également sur l'identité des expéditionnaires :

²⁷³ *Ibid.* p. 5 ; N. Beauregard et T. Marshall, « Journals of Jules de Mun. Genealogy of de Mun family in France and America », *op cit.* p. 47, journal n°2.

²⁷⁴ *Journal de voyage de Jules de Mun, op. cit.*, p. 5.

²⁷⁵ *Ibid.*, p. 44, 52.

²⁷⁶ *Ibid.*, p. 25.

²⁷⁷ *Ibid.*, p. 26.

²⁷⁸ N. Beauregard et T. Marshall, « Journals of Jules de Mun. Genealogy of de Mun family in France and America », *art cit.*, p. 72.

JEAN BATISTI BRIZAR, his x mark.
BAPTISTI FICIO, his x mark.
CHARLES BOURGUIGNON, his x mark.
JOSEPH CISDELLE, his x mark.
ETUNNE PROVOTT, his x mark.
FRANCOIS MAUANT, his x mark.
PIERRE LÉGRIS, his x mark.
FRANCOIS PAKET, his x mark.
FRANCOIS DERPORT, his x mark.
ANTOINO BIZET, his x mark.
JOSEPH BISSONET, his x mark.

Figure 9 : Les onze signataires de la déclaration près du juge de paix F. M. Guyolo, à Saint-Louis le 22 novembre 1817 ²⁷⁹.

À part, on l'a dit, Charbonneau et Michel Carrière, ont déposé chacun une déposition devant un autre juge de paix, J. V. Garnier, à Saint-Louis, les 8 et 22 décembre 1817.

On a vu l'importance de la réputation de Charbonneau. Mais elle est contrastée et contribue à la difficulté de connaître son sentiment national ; il est compliqué de le qualifier de Canadien, de Français ou d'Américain. Charbonneau est né à Québec, mais pour les Américains, il a la réputation d'être un « Français » ²⁸⁰. On imagine que sa perception des choses est bien plus contrastée que cela, lui qui, illettré, a vécu dans des tribus variées du nord de la Louisiane, qui s'est uni avec de nombreuses Indiennes, ne se perçoit certainement pas comme un « Français » à part entière ²⁸¹. Lui qui est plurilingue, a des représentations du monde nécessairement métissées, différentes de celles des autres Euro-Américains et coureurs de bois : c'est-à-dire, une sorte d' « homme double » au sens que lui donne Gilles Havard ²⁸².

Provost, comme Charbonneau est né au Québec, mais contrairement à lui, n'hiverné pas au sein de tribus indiennes et n'a pas la même connaissance des mondes indiens. Il est fréquemment qualifié de Français ou de Canadien. Quant à Bissonnet, il pourrait probablement, par sa naissance à Saint-Louis, être rapproché d'un créole

²⁷⁹ *State Papers and Publick Documents of the United States, op. cit.*, p. 443.

²⁸⁰ G. Havard, *L'Amérique fantôme op. cit.*, p. 340.

²⁸¹ G. Havard, *L'Amérique fantôme op. cit.*, p. 340.

²⁸² G. Havard, *Histoire des coureurs de bois, op. cit.*, p. 554-555.

français. Les dix autres membres de l'expédition qui ont signé des déclarations devant le juge de paix, ont tous ou presque des noms à consonnance française, et ont vraisemblablement cette ascendance.

D'un point de vue étatsunien, les deux chefs de l'expédition sont officiellement des Américains, reconnus en tant que tels par l'administration, et ce même si leur sentiment d'appartenance nationale est contrasté. L'expédition s'inscrit dans des circuits étatsuniens et en tant que *tout*, est certainement ce que l'on pourrait qualifier d'étatsunienne, et quand bien même, la plus grande partie de ses membres ne sont pas de purs étatsuniens, ni officiellement ni dans leur for intérieur.

Cette expédition américaine, partie des États-Unis, se dirige vers l'ouest, vers des frontières espagnoles qu'elle espère le plus loin possible ; cette Nouvelle-Espagne, résolument impérialiste, est-elle l'aboutissement de la traversée d'autres Empires ?

2- Vers un Empire, la traversée d'Empires ?

Les espaces traversés, entre 1815 et 1817 par de Mun-Chouteau vont donc de Saint-Louis à Santa Fe. Chouteau et de Mun traversent le Territoire du Missouri (États-Unis), les Plaines, le Nord de la Nouvelle-Espagne.

Conceptuellement, ces espaces sont soit des *borderlands*, un *Middle Ground* ou un *Native Ground*. L'historiographie, en particulier récente, fréquentée dans l'écriture de ce mémoire, tend à qualifier un certain nombre de ces espaces d'« empires ». Par exemple, dans l'ouvrage d'Anne Hyde, le terme d'Empire, obsession conceptuelle nord-américaine, revient quatre fois en trente pages ; et il est difficile de recontextualiser leur usage tant ils sont utilisés dans une acception très large ²⁸³. Pour Hyde, dans l'Ouest, les Empires ne sont pas l'apanage des puissances coloniales : ils se résument même parfois à de puissants individus qui utilisent leur influence et leurs réseaux pour bâtir des Empires personnels ²⁸⁴. Les Chouteau sont évoqués par Hyde dans une partie nommée « *Replacing a State* ²⁸⁵ ». Elle y explique qu'en lieu et place d'un État au sens institutionnel, les

²⁸³ A.F. Hyde, *Empires, Nations and Families: A new History of the North American West*, op. cit., p. 6-31.

²⁸⁴ *Ibid.*, p. 22.

²⁸⁵ *Ibid.*, p. 25-212.

Chouteau constituent un véritable Empire personnel, forgé dès les années 1760 et rejoint par Auguste Pierre au début des années 1800 ²⁸⁶.

Cette conception de l'Empire est assez proche de celle de Pekka Hämäläinen. On l'a vu, les critères qu'il utilise pour les *borderlands* s'approchent de ceux de la définition traditionnelle de l'Empire — qu'on pourrait faire remonter à Ibn-Khaldoun — lui aussi constitué d'un centre et de marges. Paradoxalement, si Hämäläinen définit les *borderlands* d'une manière similaire à la définition traditionnelle d'un Empire, il conçoit l'Empire d'une manière bien plus large que le veut la tradition conceptuelle. Sa carrière repose en réalité sur ce concept, par le biais de son ouvrage de 2008, *The Comanche Empire* ²⁸⁷. Hämäläinen y défend l'idée que les Comanches constituent un Empire au même titre que les puissances coloniales. De la même manière, son ouvrage de 2019 sur les Lakotas (tribu des Sioux), les présente comme un Empire cinétique ²⁸⁸, c'est-à-dire un Empire qui tire son pouvoir de sa capacité à se mouvoir rapidement, à frapper leurs ennemis sans qu'ils puissent riposter. L'utilisation de l'adjectif « cinétique » est absolument pertinent, ces tribus pastorales tirent presque exclusivement leur pouvoir des chevaux, mais l'usage du mot Empire questionne, vraisemblablement peu aux États-Unis, mais beaucoup en France. Gilles Havard, en 2012, à l'occasion de la traduction en Français de *The Comanche Empire*, faisait les éloges de l'ouvrage, mais s'interrogeait sur « la pertinence heuristique du concept d'empire ²⁸⁹ » et remarquait même l'absence de définition de ce concept chez Hämäläinen. Effectivement, en deux cent-quatre-vingts occurrences du mot dans son ouvrage, jamais de définition n'est proposée, hormis l'idée, en première page, que son idée d'Empire Comanche contrevient à la définition traditionnelle. Dans le même sens, Hyde explique qu'Empires et Nations ne sont pas des catégories fixées, et que nonobstant, personne ne s'est jamais mis d'accord sur leur emploi ²⁹⁰.

²⁸⁶ Voir la formule désignant Auguste Pierre Chouteau, « *ready to join his family's business empire* » *Ibid.*, p. 27 ; Voir la formule désignant ses ancêtres, à même de « *build an empire* » *Ibid.* p. 31.

²⁸⁷ Pekka Hämäläinen, *The Comanche Empire*, New Haven, Yale Univ. Press, 2008, 500 p.

²⁸⁸ Voir, la formule employée par Hämäläinen : « *call it a kinetic empire* », dans : Pekka Hamalainen, *Lakota America: A New History of Indigenous Power*, New Haven, Yale University Press, 2019, p. 205.

²⁸⁹ Gilles Havard, « Pekka Hämäläinen, L'empire comanche, Toulouse, Anacharsis, 2012., 599 p., ISBN 978-2914777841 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2013, vol. 60-1, n° 1, p. 184-185.

²⁹⁰ A.F. Hyde, *Empires, Nations and Families: A new History of the North American West*, op. cit., p. 6.

Soazig Villerbu s'inquiète de cette utilisation possiblement abusive du terme : il y a, comme pour le concept de « *Grounds* », le risque d'une inflation conceptuelle ²⁹¹, au point que, si l'on se refuse à définir précisément le sens des concepts, tous seront utilisables de manière interchangeable, dans un absolu relativisme : au fond, tous les concepts historiques se vaudraient.

Ainsi, par exemple, si l'on file le raisonnement de Hyde d'un Empire Chouteau, ne pourrait-on pas dire que les Osages sont un Empire ? Ils sont liés matrimonialement aux Chouteau et disposent d'un vaste territoire sur lequel ils sont souverains ; ils sont nombreux, puissants. La souveraineté est d'ailleurs le critère mis en avant par le Littré dans sa définition d'un Empire. Mais alors, tous les territoires du monde sur lesquels s'exerce une souveraineté seraient des Empires ? On voit bien que ce millefeuille de critères — synchroniques — n'est pas satisfaisant.

L'histoire comparée des Empires propose un certain nombre d'autres critères, plus discriminants. En 2010, Jane Burbank et Frederick Cooper mettent en perspective une sélection d'Empires, notamment la Chine, les États-Unis, la Russie ²⁹². Eux, qui ne citent jamais l'ouvrage de Hämäläinen, plus vieux de deux ans ²⁹³, proposent, à l'aune de tous les empires qu'ils comparent, une grille de critères. Dans leur définition, un Empire se caractérise par sa grande puissance, sa capacité à réprimer au quotidien des soulèvements — *in fine*, ce que Max Weber appelle violence légitime — et surtout par une très grande capacité de tolérance ²⁹⁴. Les Empires qu'ils évoquent se composent aussi de centres et de marges. L'Empire, ou plutôt sa gouvernance, compose avec l'ensemble de ceux qui le forment, avec leur diversité, leurs croyances et leurs représentations du monde. Plus encore, le critère sur lequel Burbank et Cooper insistent, est la capacité d'un Empire à sa maintenir dans une très longue durée ²⁹⁵. Ces critères sont évidemment cumulatifs, mais à mon sens, le critère le plus discriminant, le plus sensé pour la discipline historique, est aussi celui qui est le plus diachronique : la longue durée d'un Empire. Les Comanches, les Osages, les Chouteau, ont-ils su réprimer des révoltes au sein de leur

²⁹¹ Voir, par exemple, la réflexion sur l'inflation conceptuelle et les possibilités de contradiction dans l'utilisation des concepts, dans : T. Villerbu, *Les missions du Minnesota*, *op. cit.*, p. 12-13.

²⁹² Jane Burbank et Frederick Cooper, *Empires in world history: power and the politics of difference*, Princeton, Princeton Univ. Press, 2010, 511 p.

²⁹³ Réciproquement, Hämäläinen, en 2019, dans son dernier ouvrage, sur les Sioux, ne cite jamais Burbank et Cooper ailleurs que dans les remerciements.

²⁹⁴ J. Burbank et F. Cooper, *Empires in world history*, *op. cit.*, p. 2.

²⁹⁵ *Ibid.*, p. 2-3.

formation, tolérer des différences culturelles significatives, et surtout, ont-ils su, de cette manière, se maintenir dans un temps très long, des centaines d'années ? On ne peut que répondre par la négative. Le fait de dire que les Chouteau remplacent un État est tout aussi questionnable. Cela participe en fait d'une tendance historiographique américaine, qui, résultat de l'utilisation des concepts de *middle ground* et *borderlands*, tend à minimiser le poids des États, en l'occurrence des États-Unis ²⁹⁶. La grande force des Chouteau est indéniable : leur alliance avec les Osages leur confèrent une puissance militaire et commerciale. Ils sont riches, nombreux, disposent d'un vaste réseau, et contrôlent Saint-Louis. Mais les journaux de de Mun, et surtout la lettre à Clark, montrent bien une chose : les Chouteau sont assujettis à l'État américain. Non seulement, Chouteau et de Mun sont soucieux à deux reprises d'obtenir une licence de la part du gouverneur, représentant direct de l'État américain, mais ils se sentent obligés de lui rendre des comptes ²⁹⁷.

Finalement, quand bien même les États-Unis, dès la fin du XVIII^{ème} siècle, ont des velléités expansionnistes et impérialistes ²⁹⁸, ils ne conviennent pas non plus à cette définition de l'Empire. On peut alors concevoir l'Espagne, par le biais de sa colonie américaine, comme le premier véritable Empire que croise l'expédition.

C- La Nouvelle-Espagne, un espace de contrainte aux contours flous

1- Les nébuleuses frontières de la Nouvelle-Espagne

En 1804, Jefferson signe le contrat de vente de la Louisiane. Il questionne son homologue français sur l'étendue réelle des terres acquises, ce à quoi Talleyrand, Ministre des Relations Extérieures, répond : « *You have made a noble bargain, make the most of it* ²⁹⁹ ». C'est en fait le sort de nombreux traités en Amérique du Nord jusque-là, la plupart échouant à dresser des limites frontalières claires, à l'image du traité de Paris en 1783 ³⁰⁰.

²⁹⁶ Tangi Villerbu, « Une histoire coloniale de l'Ouest américain : chevaux et bisons dans les Grandes Plaines, 1750-1900 », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 16 octobre 2017, n° 54, n° 1, p. 95.

²⁹⁷ *State Papers and Public Documents of the United States*, *op. cit.*, p. 445.

²⁹⁸ T. Villerbu, « Une histoire coloniale de l'Ouest américain », *art cit.*, p. 101.

²⁹⁹ D.J. Wishart, *The fur trade of the American West, 1807-1840*, *op. cit.*, p. 13.

³⁰⁰ David J. Weber, *The Spanish frontier in North America*, New Haven, Yale University Press, 1992, p. 278.

La phrase de Talleyrand résume le problème auquel de Mun et Chouteau sont confrontés : en 1815, la frontière ouest des États-Unis, et nord de la Nouvelle-Espagne est floue. De nombreuses cartes réalisées par des géographes et cartographes ³⁰¹ montrent bien cet état de fait, à l'image de celle réalisée par Samuel Lewis et Aron Arrowsmith en 1812, *Louisiana* :



Figure 10 : Carte de la Louisiane en 1812, carrefour au nord de la Nouvelle-Espagne, à l'ouest des États ³⁰².

Aucune frontière n'est tracée au nord de la Nouvelle-Espagne et à l'ouest des États-Unis. On voit le vague dans l'esprit du cartographe, seulement capable d'inscrire des toponymes, Santa Fe, la rivière Platte, Saint-Louis, et, malgré la présence du noms des États, il lui est impossible de délimiter une frontière étatique. En 1819, le traité Adams-

³⁰¹ Voir, par exemple, les autres cartes de l'Amérique du Nord, des États-Unis, par Benjamin Tanner, John Pinkerton, Abraham Bradley Jr. sur : www.davidrumsey.com.

³⁰² Carte tirée de : Samuel Lewis, Aron Arrowsmith, *Louisiana*, 1812, davidrumsey.com — <https://tinyurl.com/yxgpxqlo> [consulté le 2 septembre 2020].

Onis qui octroie la Floride aux États-Unis offre une meilleure idée de la frontière sud-est de la Nouvelle-Espagne, et une frontière bien plus précise apparaît lorsque le Mexique devient indépendant en 1821.

Cette absence de frontière sur la carte d'Arrowsmith correspond en fait peu ou prou aux projections mentales d'A. P. Chouteau et de de Mun. En effet, lorsqu'il décrit à William Clark comment l'expédition en est venue à être arrêtée, de Mun raconte que lui et Chouteau utilisent la carte de Zebulon Pike ³⁰³. Une carte réalisée en 1810 conforme à celle utilisée par Pike et Jules de Mun, permet de s'immiscer dans les représentations spatiales de ce dernier :

³⁰³ *State Papers and Publick Documents of the United States, op. cit.*, p. 445.

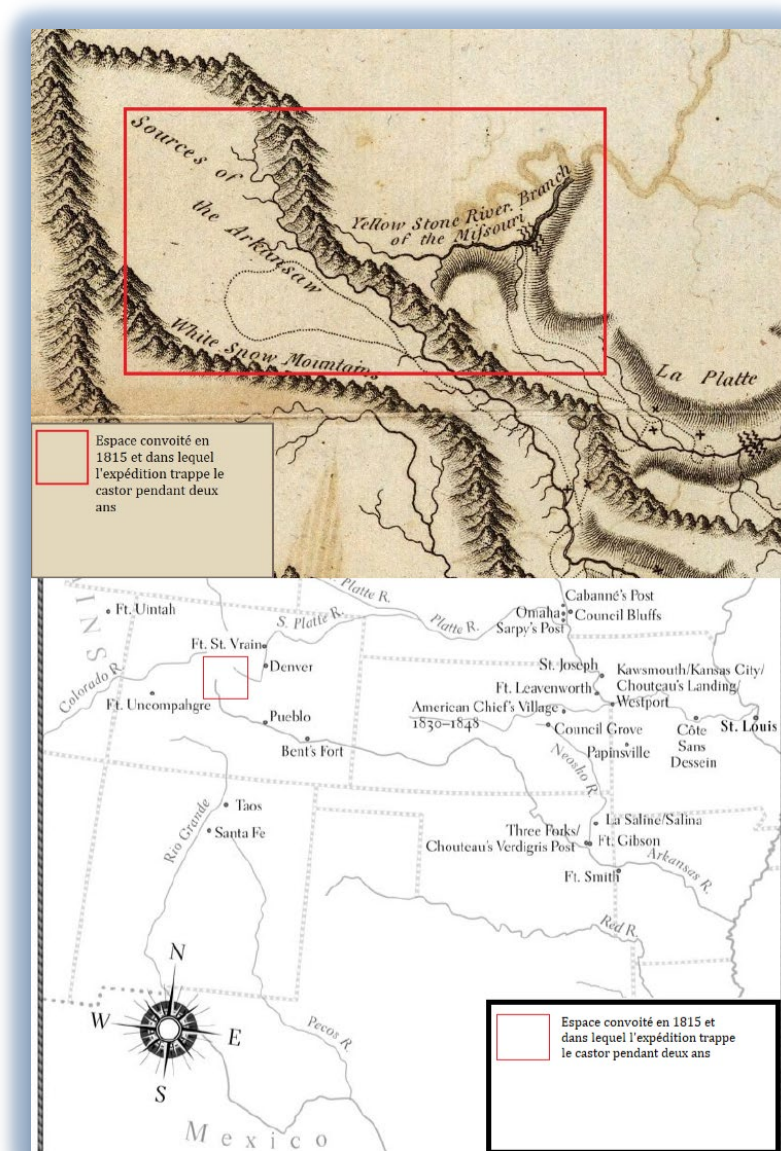


Figure 11 : Carte de la Louisiane, utilisée par Zebulon Pike et *a fortiori* par de Mun ³⁰⁴.

C'est une fois de plus l'occasion de voir que l'expédition s'insère dans des circuits déjà existants ; et l'utilisation de la carte de Pike un coureur de bois, de Mun, montre que la frontière est mince entre expédition officielle et expédition pelletière.

³⁰⁴ Carte tirée de : Zebulon Montgomery Pike, *Chart of the Internal Part of Louisiana*, 1810, davidrumsey.com — <https://tinyurl.com/y5pww666> [consulté le 2 septembre 2020].

Plus important, comme sur la carte d'Arrowsmith, on constate l'absence totale de frontières mais la présence d'un certain nombre de toponymes : la rivière Arkansaw (Arkansas) et ses affluents, la rivière Platte, Taos, Santa Fe. Néanmoins, c'est sur cet espace et grâce à cette carte que de Mun se projette. La licence octroyée par Clark à de Mun-Chouteau pour trapper, correspond, on l'a dit, aux sources des rivières Arkansas et Platte ³⁰⁵. La carte de Pike mise en relation avec une carte contemporaine révèle un grand nombre de différences géographiques et géomorphologiques quant à la situation des sources de ces rivières :



³⁰⁵ *State Papers and Public Documents of the United States, op. cit., p. 445.*

Figure 12 : Espace convoité par l'expédition en 1815, dans lequel l'expédition trappe le castor pendant deux ans ³⁰⁶.

À propos de ces sources, quand de Mun est interrogé lors de son procès, il répond :

« que dans les eaux [sources] de la rivière Arkansaw, nous ne nous considérons pas dans les territoires de l'Espagne ³⁰⁷ »

Bien que de Mun ignorait les frontières exactes, il connaissait forcément l'existence de la Nouvelle-Espagne. Sa déclaration confirme qu'à son départ de Saint-Louis, lui qui utilise la carte de Pike, espérait que les frontières entre les États-Unis et la Nouvelle-Espagne étaient le plus loin possible. Reste à caractériser ce « loin ». Dans une vision du front pionnier, et de la *Frontier* au sens turnerrien, on serait tenté de dire que de Mun imaginait les frontières avec la Nouvelle-Espagne le plus à l'ouest possible. Pourtant, on voit bien sur sa carte, que les sources de l'Arkansas, pour lesquelles Clark délivre une licence, se situent au nord de la vallée de Taos, de Santa Fe. De Mun, s'imaginait alors certainement la frontière en plein cœur de la vallée, bien au sud des sources. Dans le même sens, de Mun explique à Clark que l'ambition suprême du groupe, au tout début de mars 1817, est de se rendre plus tard aux sources de la rivière Columbia ³⁰⁸. Ces sources sont situées à l'extrême sud-ouest du Canada et impliquent de traverser toute la partie nord-ouest des actuels États-Unis, dont une grande partie, la Haute Californie, appartient alors à la Nouvelle-Espagne. Cette ambition, encore plus grande que pour les sources de l'Arkansas, indique que de Mun ne semblait pas s'imaginer que ces territoires étaient espagnols. En ce début de XIX^e siècle, on peut penser qu'il ne se représentait pas, sans doute comme Pike, la frontière avec la Nouvelle-Espagne comme un axe est-ouest, mais comme un axe nord-sud. C'est l'occasion de constater une certaine conceptualisation dissymétrique de la *Frontier* dans l'historiographie, où, à l'inverse de la *Frontier*

³⁰⁶ Montage réalisé à partir de fonds de carte tirés de : Zebulon Montgomery Pike, *Chart of the Internal Part of Louisiana*, 1810, davidrumsey.com — <https://tinyurl.com/y5pww666> [consulté le 2 septembre 2020] ; J. Gitlin, *The bourgeois frontier*, op. cit. p. xvi.

³⁰⁷ *State Papers and Publick Documents of the United States*, op. cit., p. 451.

³⁰⁸ En fait, de Mun affiche un objectif similaire sinon plus ambitieux que l'expédition de Lewis et Clark, qui a atteint en 1805 la rivière Columbia.

turnerienne pensée dans un axe est-ouest, la *Frontier* du point de vue espagnol est pensée dans un axe nord-sud, où l'on parle de frontière nord.

Cette absence de frontières détermine les représentations spatiales de Jules de Mun et de Chouteau : elle est l'une des causes manifestes de l'arrestation de l'expédition.

2- La Nouvelle-Espagne, un espace de contrainte

En fait, un véritable processus conduit à cette arrestation. Pour l'expliquer, je m'appuie essentiellement sur la lettre que de Mun écrit pour William Clark, sa déclaration devant le juge de paix, et les documents administratifs espagnols.

Ainsi, de novembre 1815 à février 1816, de Mun interrompt l'écriture de son journal (elle ne reprend que le 27 février 1816). Il raconte que son parti n'atteint les Montagnes Rocheuses que le 8 décembre 1815³⁰⁹. Il devait, en route, retrouver les marchandises que Chouteau et lui avaient achetées plus tôt à Joseph Philibert. De Mun apprend par des Indiens que Philibert et ses hommes, manquant de ressources de subsistance, ont quitté les lieux pour aller se ravitailler auprès des Espagnols³¹⁰. Alors, de Mun décide de partir sans Chouteau à la recherche de Philibert. En janvier 1816, de Mun arrive à Taos, « gros village dont les maisons en adobe entourent la piazza centrale³¹¹ », où il le retrouve, avec ses hommes, bien reçus et autorisés à y hiverner. La ville frappe par sa petite taille et son apparence, elle est souvent qualifiée de vétuste et inconfortable, aussi bien par les trappeurs que par ses résidents permanents³¹². En son centre, on y trouve de nombreux crucifix, des images de Saints peintes sur les murs et deux églises, ce qui serait aussi exotique qu'effrayant pour les trappeurs anglo-américains³¹³. Malgré cela, Taos est un haut lieu du commerce de fourrure, dès le second XVIII^e siècle, où elle s'impose comme la plus importante foire du Nouveau-Mexique³¹⁴. Ce système de foire, dont l'importance se démultiplie en 1821 avec l'indépendance du Mexique et l'ouverture de la *Santa Fe Trail*, préfigure d'une certaine façon le système des *rendezvous* qui a cours dans les Montagnes Rocheuses dès 1826 : la réunion annuelle de trappeurs pour prospecter et trapper, avec

³⁰⁹ *State Papers and Publick Documents of the United States, op. cit.*, p. 445.

³¹⁰ *Ibid.*, p. 446.

³¹¹ G. Havard, *L'Amérique fantôme, op. cit.*, p. 409.

³¹² D.J. Weber, *The Taos trappers, op. cit.*, p. 5.

³¹³ *Ibid.*

³¹⁴ *Ibid.*, p. 9-10.

l'édification de *stands* pour commercer ³¹⁵. La vallée de Taos est réputée pour sa profusion en animaux à fourrure de toute sorte, et en route pour Santa Fe (capitale de l'Intendance du Nouveau-Mexique), de Mun repère « que les cours d'eau abondaient en castors ³¹⁶ ». De Mun poursuit son chemin et rencontre à Santa Fe le gouverneur Alberto Maynez. Il lui présente ses intentions, trapper dans les eaux du Rio del Norte. Ce fleuve, qu'on appelle aujourd'hui Rio Grande, est en fait celui dans lequel de Mun a vu tous ces castors, mais il est difficile de dire où précisément de Mun souhaiter chasser. En effet, le fleuve est immense, prend sa source dans le quart sud-est de l'actuel Colorado, où l'on suppose que se situe le camp de de Mun, et se jette bien plus loin au sud-est dans l'actuel Golfe du Mexique. L'ambition de de Mun pouvait être alors de trapper en bordure nord de la Nouvelle-Espagne, assez près des rivières Arkansas et Platte finalement, ou au cœur de celle-ci, vers Taos ou Santa Fe. Il demande ainsi à Alberto Maynez l'octroi d'une licence pour pouvoir pratiquer la trappe. Maynez, qui n'est que gouverneur, prévient de Mun que la réponse à sa demande sera différée, puisqu'il doit consulter son supérieur. On trouve ainsi, dans un index du bureau du gouverneur de Santa Fe, trace de la demande de de Mun auprès de Maynez, et du courrier de ce dernier à son supérieur, Bernardo Bonavia :

« 1135 Rapportant que le Français Dⁿ [Don] Julio de mun, qui vient d'arriver à taos, demande une licence pour chasser des loutres dans les rivières qui courent dans cette Province du Nouveau-Mexique, et d'autres qu'il souhaite [...]

S[an]ta Fee 18 janvier 1816

Maynez ³¹⁷ »

L'information que De Mun — officiellement Américain mais perçu comme un Français — « *pide licencia* » pour chasser des animaux à fourrure circule désormais dans le réseau administratif nord-espagnol. Ce réseau s'insère dans un millefeuille

³¹⁵ Sur le fonctionnement du système de *rendezvous* et sur son déclin, voir : D.J. Wishart, *The fur trade of the American West, 1807-1840*, *op. cit.*, p. 160, 164-165, p. 190-193.

³¹⁶ *State Papers and Publick Documents of the United States*, *op. cit.*, p. 446.

³¹⁷ A. Maynez, « Indice de los oficios que el Gobernador interimo del Nuevo Mexico », *op. cit.*

administratif et juridique, qui se décompose en intendances et provinces et commanderies générales :



Figure 13 : La Nouvelle-Espagne en 1819 ³¹⁸.

Santa Fe est la capitale de la province du Nouveau-Mexique, dans laquelle se situe également Taos. Alberto Maynez est le gouverneur de cette province. Le supérieur qu'il contacte est Bernardo Bonavia, commandant général des Provinces Occidentales. Autrement dit, Bonavia commande, entre autres, aux provinces du Nouveau-Mexique, de la Haute Californie et de Nouvelle-Biscaye. La ville de Durango, est la capitale à la fois de la province de Nouvelle-Biscaye et de l'ensemble des Provinces Occidentales. C'est donc de là que Bernardo Bonavia répond à Alberto Maynez, le 13 février 1816 :

³¹⁸ Fond de carte et titre tirés de : Wikipédia, « Nouvelle-Espagne » <https://fr.wikipedia.org/wiki/Nouvelle-Espagne> [consulté en septembre 2019].

« Les étrangers qui viennent
de la Haute Louisiane qui se
présentent en cette province doivent
être vus avec défiance
et comme des suspects, faites les
repartir de ce lieu a leur pays
par le même chemin qu'ils viennent :
ceci est ce qu'il convient d'exécuter
avec les neuf français qui arrivent
a taos [...] en conséquence je vous
présente. Disposez du sauf-conduit
pour que se mette en œuvre et se
fasse entendre à eux comme
à n'importe quels autres [...]
s'ils n'appliquent pas exactement
ce qui leur est remis traitez-les
avec force rigueur ³¹⁹ »

Si l'on en croit Bonavia, des copies de ce sauf-conduit auraient été confiées à un certain « *M.G. de Ettayo* ³²⁰ » chargé de les faire circuler aux différentes *alcades* (municipalités) du Nouveau-Mexique. On constate à la fois la rapidité et le très bon fonctionnement du réseau, puisqu'en à peine un mois, l'information a circulé de Santa Fe à Durango, et de Durango une réponse est expédiée, non seulement à l'adresse d'Alberto Maynez, mais aussi d'un grand nombre de municipalités : au moins San Miguel del Vado, Aibiquiu et Taos ³²¹. En théorie, pour délivrer une licence de trappe, seules les *alcades* devaient consulter leur supérieur direct, c'est-à-dire le gouverneur. En conséquence Maynez, le gouverneur, n'avait pas besoin de consulter le commandant général Bonavia. C'est l'indice que le contexte est particulier, puisque malgré son habilitation à délivrer lui-même une licence, il choisit d'en référer à son supérieur.

³¹⁹ B. Bonavia, « Indice de los oficios que el Gobernador interimo del Nuevo Mexico », *op cit.*, p. 1-2.

³²⁰ *Ibid.*, p. 1.

³²¹ D.J. Weber, *The Taos trappers, op. cit.*, p. 47.

Toutefois, cette rapidité et ce bon fonctionnement sont un premier signe du bon contrôle de l'État espagnol sur cette partie du nord de la Nouvelle-Espagne.

De Mun, en l'attente de la réponse de Maynez et *in fine* de Bonavia, retourne à Taos, puis aux sources de l'Arkansas, où il poursuit son commerce et la trappe de castors. Le 27 février 1816, il décide de retourner à Saint-Louis ³²², comme en atteste le début de l'écriture de son deuxième journal ³²³. Plus tard dans l'année, en juillet 1816, de Mun revient au sud-est de l'actuel Colorado, puis aux sources de l'Arkansas. Il y poursuit « le commerce jusqu'au printemps 1817 ³²⁴ ». De Mun se rend alors, en février ou mars 1817, au *Rio de la Culevra*, une rivière proche de Taos par le nord. Candidement, de Mun s'étonne alors d'y trouver un nouveau village, établi par son premier passage en ce lieu ³²⁵. Il interroge le « commandant » du lieu, qui lui demande d'attendre les directives de l'*alcade* de Taos ³²⁶. Une quarantaine de soldats arrive en pleine nuit et l'informe que les ordres sont de lui refuser l'accès à Santa Fe, et de le raccompagner là d'où il vient. De Mun décide d'écrire au gouverneur de Santa Fe, Don Pedro Maria de Allande, qui a succédé à Alberto Maynez. Vingt jours plus tard, la réponse d'Allande parvient à de Mun. Bernardo Bonavia, le commandant général, exige que de Mun quitte immédiatement « les dominions espagnols ³²⁷ ». On constate toujours le fonctionnement efficace et rapide du système administratif espagnol, très vertical, dans lequel chaque échelon inférieur se réfère à l'échelon supérieur et fait appliquer la décision : les soldats appliquent l'ordre des *alcades*, les *alcades* attendent la résolution du gouverneur, et le gouverneur interroge le commandant général.

En l'occurrence, un autre échelon s'est immiscé dans ce chaînon. Le village que visite de Mun n'est vraisemblablement pas qu'une simple bourgade : doté d'un commandant, il a tout d'un *presidio*, ce que Ross Frank qualifie de garnison de frontière ³²⁸. Ce *presidio*, installé entre le premier et deuxième passage de de Mun,

³²² *State Papers and Public Documents of the United States, op. cit.*, p. 446.

³²³ N. Beauregard et T. Marshall, « Journals of Jules de Mun. Genealogy of de Mun family in France and America », art cit, p. 43.

³²⁴ *State Papers and Public Documents of the United States, op. cit.*, p. 442.

³²⁵ *Ibid.*, p. 447.

³²⁶ *Ibid.*

³²⁷ *Ibid.*, p. 448.

³²⁸ Ross Frank, *From settler to citizen: New Mexican economic development and the creation of Vecino society, 1750-1820*, Berkeley, Calif.; London, University of California Press, 2007, p. 291.

démontre la très grande réactivité et capacité logistique de l'administration de Nouvelle-Espagne, apte à mettre sur pied un avant-poste dès qu'elle le juge nécessaire.

Malgré cela, de Mun raconte à Clark qu'il lui « sembla inopportun d'abandonner ce qui nous semblait être une belle manne ³²⁹ » mais il est difficile de dire ce dont de Mun parle exactement, parce que dans le même paragraphe, il évoque les sources de la rivière Columbia et celles de la rivière Arkansas. En ce sens, toujours soucieux de la légalité de l'expédition, et vraisemblablement un peu naïf, de Mun décide de repartir à Taos. Deux jours plus tard, deux cents soldats font irruption à Taos, et arrêtent une première fois de Mun. S'en suivent deux mois pendant lesquels de Mun est forcé de conduire les soldats espagnols à l'ensemble des endroits où les hommes de l'expédition ont campé. Ils commencent ce périple à la première fourche de la rivière Arkansas, *el Rio de las Animas*, puisque de Mun explique que tous les endroits où ils ont campé se situent entre cet affluent et les Rocheuses. Mi-mai, les Espagnols quittent de Mun. Ce dernier décide de traverser les Rocheuses par le nord-ouest, mais devant le froid intense, est contraint de rebrousser chemin.

Alors qu'il campe le 24 mai 1817, durant une nuit pluvieuse, un escadron de cinq hommes surgit dans le campement et prévient que d'autres hommes sont en route ; les ordres sont de conduire de Mun à Santa Fe, il est arrêté une deuxième fois :

³²⁹ *State Papers and Public Documents of the United States, op. cit., p. 448.*



Figure 14 : Carte de l'arrestation de l'expédition, le 24 mai 1817 ³³⁰.

³³⁰ Il est à noter que la première fourche de l'Arkansas qui s'appelle en français « le Purgatoire », correspond en espagnol à « el Rio de las Animas » (rivière des âmes).

Il ne faut pas confondre cette rivière avec celle qui coule à l'ouest des Rocheuses (à l'ouest sur la carte), également appelée ainsi.

Dans l'esprit de de Mun, *el Rio de las Animas* correspond non pas à cette rivière à l'ouest des Rocheuses, mais à la première fourche de l'Arkansas : il le précise dans la lettre qu'il écrit à Clark (*State Papers, op cit.*, p. 448). C'est sur sa déclaration que je fonde mes déductions géographiques. Carte réalisée à partir du fond de carte tiré de : Zebulon Montgomery Pike, *Chart of the Internal*

On se doit de remarquer que l'arrestation, en deux temps, ne se déroule pas comme le décrit Gilles Havard, pour qui deux cents soldats surgiraient dans le camp de de Mun, « à l'embouchure de l'Arkansas et de la Huerfano ³³¹ ». Mais l'interception à trois reprises de de Mun démontre le contrôle étatique de la Nouvelle-Espagne. À chaque fois les soldats interviennent rapidement quand des ordres leur sont donnés. Ils sont capables trois fois, de trouver l'endroit où se situe exactement de Mun, même dans un territoire difficile et escarpé comme l'est des Rocheuses. Cette capacité à se repérer montre une maîtrise du territoire dans lequel ils sont stationnés. Ces soldats, d'abord quarante puis deux-cents, matérialisent la puissance de la Nouvelle-Espagne et sa souveraineté sur ce territoire.

Ce nord de la Nouvelle-Espagne évoque évidemment la définition que Pekka Hämäläinen propose pour les *borderlands*, qu'il qualifie d'espaces de marges et de fluidité. Certes, ce territoire est une marge pour deux États mais il n'est résolument pas un espace de fluidité où, comme le dit Hämäläinen, toutes les histoires peuvent s'écrire ³³². Ce terme d'« histoires », s'apparente au genre de l'*American narrative*, la mise en histoire de l'Histoire et pose un problème : il est délicat de dire quelle est la frontière entre ce genre et l'épistémologie historique.

Ainsi, pour Hämäläinen « les histoires » sont-elles un synonyme d'« évènement » : par exemple ici, « l'histoire de l'arrestation de de Mun » ? Ou, sous-entend-il à travers ce termes d'« histoires », que le nord de la Nouvelle-Espagne est un espace d'absolue fluidité, comme le font de nombreux historiens ³³³ ?

Si la formule est alléchante et vraie à certains égards, on constate que *toutes* les histoires ne peuvent pas s'écrire : lorsque des trappeurs s'aventurent en Nouvelle-Espagne, espace de contrainte, ils doivent faire face à l'État espagnol. En ce sens, dans le creux des documents, on constate aussi l'absence de soldats étatsuniens, démontrant *in absentia* que la mise en valeur des territoires de l'Ouest et leur contrôle, est, en ce tout début de XIX^e siècle, l'apanage de l'État espagnol.

Part of Louisiana, 1810, davidrumsey.com — <https://tinyurl.com/y5pww666> [consulté le 2 septembre 2020].

³³¹ G. Havard, *L'Amérique fantôme*, *op. cit.*, p. 410.

³³² P. Hamalainen et S. Truett, « On Borderlands », art cit.

³³³ Voir, par exemple, l'explication de Wishart, qui estime que l'achat de la Louisiane en 1804 permet un considérable essor du commerce de la fourrure, oubliant par la même occasion la présence de la Nouvelle-Espagne qui produit des effets inverses, en obstruant la circulation de nombreux trappeurs, dans : D.J. Wishart, *The fur trade of the American West, 1807-1840*, *op. cit.*, p. 41.

En fait, la présence très importante de l'État espagnol, la correspondance entre Durango et Santa Fe, les mots employés par les Espagnols, laissent surtout transparaître la peur qui circule en Nouvelle-Espagne.

3- De Nouvelle-Espagne, la défiance : « *ni piel ni sospechosos* »

Le 1^{er} juin, de Mun est finalement présenté devant le gouverneur de Allande. De Allande demande à de Mun pourquoi après sa libération il est resté en territoire espagnol, ce à quoi il répond qu'il pensait être en territoire américain³³⁴ : le gouverneur lui dit qu'il va lui faire sauter la cervelle.

Au terme de quarante-quatre jours de détention, de Mun est amené devant une cour martiale, composée de six membres et présidée par le gouverneur. De Mun, décrédibilisant le jury, précise que seul l'un des jurés semble être en mesure d'écrire son propre nom. La parole de de Mun est évidemment à tempérer puisqu'il a tout intérêt à tenir ce discours auprès de Clark et à délégitimer la décision de justice. Le gouverneur se montre tyrannique et extrêmement menaçant, déclarant qu'il va abattre de Mun. L'échange entre les deux montre en fait que les frontières de la Nouvelle-Espagne ne sont pas floues que pour de Mun et le parti américain. Lorsque de Mun affirme que les terres à l'ouest du Mississippi appartiennent aux États-Unis, de Allande explose de rage et explique que jamais la Nouvelle-Espagne n'a jamais consenti à cela ; cette vente en 1804, de la France aux États-Unis, n'a en effet jamais impliqué la Nouvelle-Espagne, et, en 1817, lorsque de Allande s'exprime, la propriété étatsunienne de cet espace est indiscutable. Son discours et son énervement trahissent en fait l'inquiétude qui règne en Nouvelle-Espagne.

Effectivement, le territoire connaît un certain nombre de tumultes. Les troubles, autrefois causés par les Apaches (dès 1640 et plus significatifs depuis les années 1740) et les Comanches en Nouvelle-Biscaye et Nouveau-Mexique³³⁵, ont changé de forme.

³³⁴ *State Papers and Publick Documents of the United States, op. cit.*, p. 450.

³³⁵ Voir, la manifestation et les objectifs des attaques des Apaches et Comanches en Nouvelle-Espagne, dans le Nouveau-Mexique, dans : P. Hämäläinen, « The Rise and Fall of Plains Indian Horse Cultures », art cit ; Voir les solutions adoptées contre les attaques Apaches, répressives dès les années 1740, puis pacifiques et tournées vers la négociation dès les années 1790, dans : Sara Ortelli, *Trama de una guerra conveniente: Nueva Vizcaya y la sombra de los apaches (1748-1790)*, 1^{re} éd., Mexico, El Colegio de México, 2007 ; dans une perspective d'histoire environnementale, voir la concurrence entre Apaches et Comanches sur le plan écologique dans

Les menaces de la Vice-Royauté de Nouvelle-Espagne, ne sont plus seulement les Indiens mais aussi les étrangers, perçus comme des atteintes à la prospérité de l'État ³³⁶. L'expédition de Lewis et Clark, première à atteindre le pacifique a pavé la voie à d'autres expéditions. Entre 1805-1806, on l'a dit, l'expédition de Dunbar et Hunter a longé la Rivière Rouge, frontalière de la Nouvelle-Espagne. Pike, en 1806-1807 s'est introduit dans le territoire espagnol et y a été arrêté :

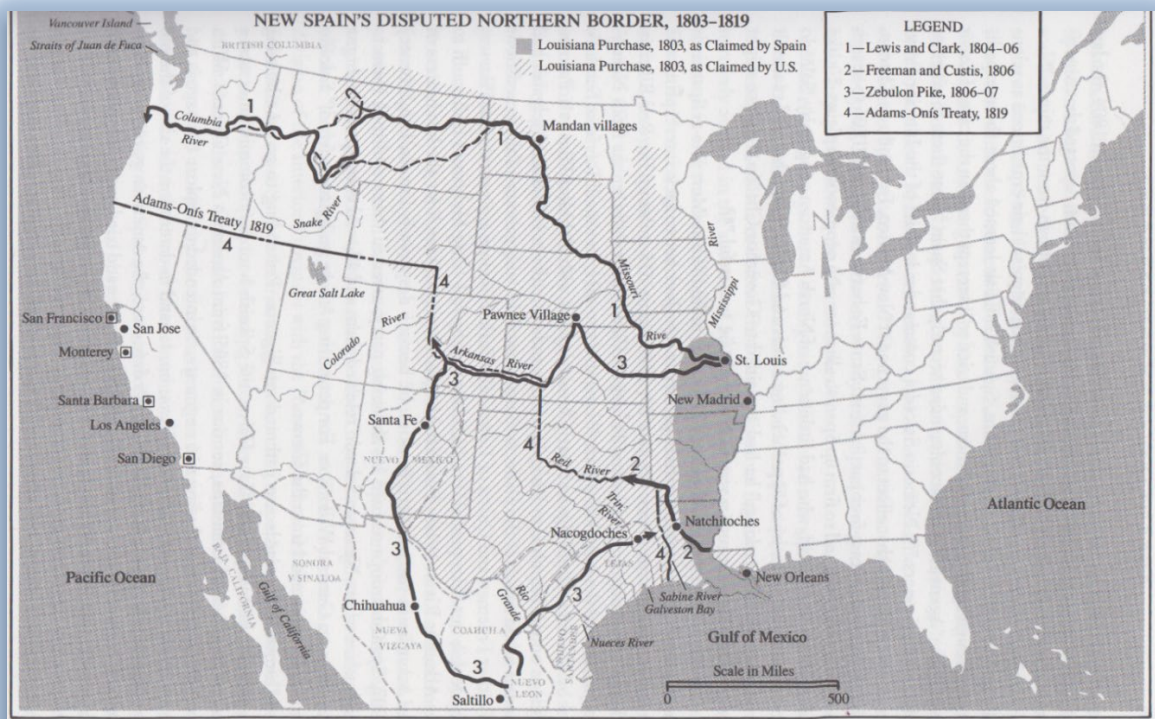


Figure 15 : Carte des incursions en Nouvelle-Espagne entre 1803 et 1819 ³³⁷.

L'expédition de Joseph Philibert, préfigurant l'arrestation de Jules de Mun en 1817, s'est elle aussi faite arrêter en Nouvelle-Espagne en 1814 ; et comme de Mun, Philibert a perdu tout son butin. Par ailleurs, les documents espagnols, de Maynez et Bonavia, dans

: Pekka Hämäläinen, « The Politics of Grass: European Expansion, Ecological Change, and Indigenous Power in the Southwest Borderlands », *The William and Mary Quarterly*, 2010, vol. 67, n° 2, p. 181.

³³⁶ Voir, l'évolution des formes de « *Threats to the Kingdom* », d'abord les Indiens hostiles, notamment les Apaches, puis les étrangers, dans : Ramón A. Gutiérrez, *When Jesus came, the Corn Mothers went away: marriage, sexuality, and power in New Mexico, 1500-1846*, Stanford, Calif, Stanford University Press, 1991, p. 299-301.

³³⁷ D.J. Weber, *The Spanish frontier in North America*, op. cit., p. 293.

lesquels de Mun est mentionné, laissent entendre que neuf autres « Français » circulent illégalement dans la région de Taos et que l'ordre d'arrestation de de Mun, s'applique aussi à eux ³³⁸. Également, les documents américains laissent entendre que depuis 1811 un certain nombre d'Anglo-Américains sont emprisonnés en Espagne, dont le chef serait un certain James Baird ³³⁹. En fait, un grand nombre d'expéditions de plus ou moins grande importance, parfois constituées de quelques trappeurs, tentent d'atteindre la Nouvelle-Espagne. L'espace convoité s'étend des sources de l'Arkansas à Santa Fe, non seulement en raison des viviers de castors, mais aussi dans l'idée, à l'image d'expéditions comme celles de Manuel Lisa, Lafargue ou Champlain, d'ouvrir un nouveau réseau de commerce de fourrure avec Santa Fe ³⁴⁰. En effet, elle est une capitale de province et envisagée comme un putatif marché de grande importance, d'autant plus que les Espagnols n'ont que peu d'intérêt pour *la piel* (la fourrure) : l'exploitation de l'environnement à laquelle ils se livrent se porte essentiellement sur les mines de cuivre et d'argent. Ce marché, que toutes les expéditions devinent, s'ouvre finalement quatre ans après de Mun, en 1821 avec l'indépendance du Mexique et l'ouverture de la *Santa Fe Trail*. Cela démontre bien que tant que l'État espagnol existe, aucun trappeur étranger ne peut passer.

L'autre menace de la Vice-Royauté vient aussi de l'intérieur. Le pouvoir central est affaibli en Espagne, en conséquence des guerres napoléoniennes et de l'éviction temporaire du roi, Fernando VII ³⁴¹ et les autorités d'Espagne et de Nouvelle-Espagne s'inquiètent de la possible perte des colonies. En réalité, depuis 1810, de nombreuses révoltes éclatent dans le pays, essentiellement sous la forme de guérillas, notamment au sud de Mexico et en Floride ³⁴². Ces insurrections traduisent en fait le ressenti d'une grande partie de la population, souvent hostile à l'égard des *peninsulares*, les Espagnols nés en Espagne et envoyés administrer la Nouvelle-Espagne. Ces révoltes sont bien loin de l'endroit où de Mun est arrêté, mais le gouverneur de Allande ne les ignore pas, et le contexte du nord de la Nouvelle-Espagne s'entremêle avec celui du sud. Le nord de la Nouvelle-Espagne, au XVIII^e siècle est un territoire pauvre économiquement ³⁴³. Les

³³⁸ B. Bonavia, « Indice de los oficios que el Gobernador interimo del Nuevo Mexico », *op cit.* ; A. Maynez, « Indice de los oficios que el Gobernador interimo del Nuevo Mexico », *op cit.*

³³⁹ *State Papers and Publick Documents of the United States, op. cit.*, p. 436, 438, 441.

³⁴⁰ D.J. Weber, *The Taos trappers, op. cit.*, p. 41.

³⁴¹ D.J. Weber, *The Spanish frontier in North America, op. cit.*, p. 296.

³⁴² *Ibid.*, p. 297-299.

³⁴³ R. Frank, *From settler to citizen, op. cit.*, p. 82.

problèmes économiques de ce nord sont essentiellement financiers et monétaires ³⁴⁴. Il n'y a que très peu de monnaie en circulation, ce qui cause un problème pour le paiement des *presidios* et des soldats ; alors que paradoxalement, ces derniers constituent un poste de dépense très important en Nouvelle-Espagne ³⁴⁵. Les Réformes bourbonniennes, qui ciblent la Nouvelle-Espagne et qui sont en fait un ensemble de réformes sur un temps très long, visent entre autres choses, à corriger ce défaut monétaire. Leur objectif est à long terme de recoloniser le nord de la Nouvelle-Espagne, grâce à des mesures de fond, aux incidences fiscales, économiques, militaires, sociales : par exemple, un certain nombre de corps, des travailleurs tels que les éleveurs de moutons, la noblesse, l'Église sont dépossédés de leurs statut privilégié, les réseaux de communication entre provinces sont renforcés, un accent est mis sur les défenses à la frontière et le système fiscal est réformé ³⁴⁶. Ainsi, entre 1773 et 1798, la trésorerie de Durango (capitale des Provinces Occidentales) pourvoie les *presidios* du nord de la Nouvelle-Espagne à hauteur de 100,000 à 450,000 *pesos* par an ³⁴⁷. L'objectif de cette mesure économique est significatif de l'ambition des Réformes bourbonniennes pour le nord de la Nouvelle-Espagne : ne surtout pas négliger le paiement des soldats et *presidios* au nord ³⁴⁸, et ainsi renforcer la mainmise de l'État sur ces territoires.

À l'opposé de la frontière nord espagnole émaillée de *presidios*, les administrateurs espagnols sont persuadés que les Américains ont eux aussi installé des forts. Alors que de Mun est arrêté pour la première fois et qu'il doit conduire les soldats espagnols à tous ses précédents campements, le plus important pour les Espagnols (et donc pour le commandant général Bonavia) est que de Mun les guide à la première fourche de l'Arkansas. Là-bas, de Mun et Chouteau, avec l'aide des Américains, auraient bâti un fort, dans lequel stationneraient « 20,000 hommes, avec de nombreux canons et munitions, et autres sornettes de la sorte ³⁴⁹ ». Évidemment, lorsque de Mun les y conduit, rien ne s'y trouve, preuve de la véritable paranoïa qui sévit alors, en 1817, chez les officiers espagnols.

³⁴⁴ *Ibid.*

³⁴⁵ *Ibid.*, p. 83.

³⁴⁶ R.A. Gutiérrez, *When Jesus came, the Corn Mothers went away*, *op. cit.*, p. 299.

³⁴⁷ R. Frank, *From settler to citizen*, *op. cit.*, p. 83.

³⁴⁸ *Ibid.*, p. 83-87.

³⁴⁹ *State Papers and Publick Documents of the United States*, *op. cit.*, p. 448.

À la fin du procès, de Mun est finalement libéré, mais l'expédition est dépossédée de l'ensemble de ses biens. Les pertes s'élèvent à « \$30,380,74 », et de Mun dénonce le cynisme des Espagnols, qui déclarent qu'ils le savent parfaitement innocent, mais qu'ils confisquent tout de même toute sa propriété³⁵⁰. La manière dont de Mun caractérise sa sentence est emblématique du tournant historique dans lequel il évolue :

« forcés d'embrasser l'injuste
et inéquitable sentence qui dépossédait d'inoffensifs et pacifiques
hommes de tout ce qu'il possédait³⁵¹ »

Au XVIII^e siècle, les trappeurs pouvaient être perçus comme d'inoffensifs *cazadores* (chasseurs), ce qui correspond visiblement à la manière dont de Mun croyait qu'il serait perçu par les Espagnols. En réalité, ce à quoi de Mun assiste, la visite du fort fantasmé et l'inquiétude démesurée du gouverneur, symbolisent un moment de transition. En effet, dans les années 1810, moment où les effets des Réformes bourbonniennes sont palpables, où les Espagnols doivent faire face à des troubles internes au sud et observent la recrudescence de trappeurs étrangers au nord, les étrangers ne sont plus vus comme des *cazadores*, mais plutôt comme dans la lettre du commandant général Bonavia : des « *sospechosos*³⁵² » (suspects).

Alors, si de Mun croyait vraisemblablement bien faire et ne pas violer la légalité espagnole, il est malgré tout difficile de dire s'il comptait ou non subvertir l'environnement espagnol : des éléments, comme l'indulgence qu'il espère des Espagnols, laissent à penser qu'il savait son expédition litigieuse ; d'autres, comme la carte de Pike et son interprétation nord-sud des frontières, laissent à supposer qu'il croyait au bien-fondé de la légalité de l'expédition.

L'environnement, en tant qu'espace rempli de ressources à s'approprier, et non en tant que territoire politique à subvertir, permet de dépasser la question de la légalité, et de se concentrer sur l'objectif et enjeu premier de l'expédition : l'appropriation de ressources naturelles.

³⁵⁰ *Ibid.*, p. 451.

³⁵¹ *Ibid.*

³⁵² B. Bonavia, « Indice de los oficios que el Gobernador interimo del Nuevo Mexico », art cit, p. 1.

CHAPITRE III

S'emparer des ressources de la Nouvelle-Espagne : l'appropriation d'un environnement

Dans ce travail, l'environnement est pensé comme la partie d'un plus grand ensemble, l'écologie. Elle sera entendue comme l'étude des interactions entre tous les individus qui évoluent dans un environnement, et les interactions entre ces individus et l'environnement lui-même : définition dans laquelle peuvent par exemple s'expliquer la perte ou le transfert d'énergie d'un individu, lorsqu'il l'utilise pour se mouvoir ³⁵³.

L'environnement lui, ne sera ici étudié que d'un point de vue anthropocentré, dans l'idée précitée que l'histoire environnementale est l'étude « des rapports sociaux à l'environnement dans leurs dimensions institutionnelles, matérielles et idéelles » ³⁵⁴. Dans cette perspective qui se place du point de vue humain, nous admettons que l'environnement est constitué de toutes les autres entités physiques non-humaines, géomorphologiques et animales par exemple ; et avec l'ambition de ne pas être anachronique, les animaux seront considérés comme de Mun et ses compagnons les considèrent : tour à tour des individus, des ressources, des biens.

L'environnement et les ressources que l'expédition souhaite s'approprier sont au carrefour de la Nouvelle-Espagne et des États-Unis, au croisement des rivières Platte et Arkansas, deux viviers de castors. Pour s'y rendre, les hommes de l'expédition utilisent l'environnement et s'y confrontent.

Pour l'expédition, l'environnement est ainsi alternativement un objectif, un vecteur, parce qu'il facilite les déplacements des hommes et des biens, et un obstacle qui ralentit leur progression.

³⁵³ Cette définition partisane de l'écologie, pour le présent travail, obéit surtout à la nécessité de s'adapter à l'acception très large de l'écologie, utilisée dans les milieux anglo-saxons de l'histoire environnementale.

³⁵⁴ G. Blanc et G. Quenet, « Les études éthiopiennes et l'environnement », art cit.

A- Vers les ressources : l'environnement, vecteur de l'expédition

1- L'animal comme viande ou comme compagnon : un vecteur environnemental

Le vecteur environnemental le plus visible dont l'expédition bénéficie, dès son départ de Saint-Louis, est l'ensemble des animaux qui constituent l'expédition, et qu'elle rencontre. L'Ouest, dans les récits comme dans toute son étendue spatiale, est saturé de présence animale ³⁵⁵, à l'image des journaux de Jules de Mun et de sa lettre à W. Clark :

Animal mentionné	Nombre total de mentions	Dates des première et dernière mentions
Journal n°1		
« Cheval », « Chevaux », « Jument », « jument. »	97	10 septembre 1815 — 29 novembre 1815 ³⁵⁶
« bœuf », « buffles », « vache »	19	16 septembre 1815 — 17 novembre 1815 ³⁵⁷
Journaux n°2 et 3		
« horse », « horses »	20	29 février 1816 — 4 août 1816 ³⁵⁸
« herd of buffalo », « large quantity of buffalo », « cows », « cow »	7	29 février 1816 — 23 mars 1816 ³⁵⁹
Journaux n°1, 2 et 3		

³⁵⁵ Je paraphrase et emprunte l'expression à Soazig Villerbu, dans : Tangi Villerbu, « Une histoire coloniale de l'Ouest américain : chevaux et bisons dans les Grandes Plaines, 1750-1900 », art cit.

³⁵⁶ *Journal de voyage de Jules de Mun, op. cit.* p. 3-54.

³⁵⁷ *Ibid* p. 9-48.

³⁵⁸ N. Beauregard et T. Marshall, « Journals of Jules de Mun. Genealogy of de Mun family in France and America », art cit, p. 43-58, journaux n°2 et 3.

³⁵⁹ *Ibid*, p. 44-46, journal n°2.

« castors », « castor », « <i>beavers</i> »	4	22 octobre 1815 — 4 août 1816 ³⁶⁰
« chevreuils », « chevre [chevreuil] », « chev ^l s », « <i>deer</i> », « bande de biches », « <i>antelope</i> »	18	19 septembre 1815 — 29 juillet 1816 ³⁶¹
« 5 chèvres »	1	29 octobre 1815 ³⁶²
« plusieurs dindes », « <i>turkeys</i> »	6	1 ^{er} octobre 1815 — 16 juillet 1816 ³⁶³
Lettre de Jules de Mun à William Clark		
« castor », « castors »	3	25 novembre 1817 ³⁶⁴
« chevaux »	7	25 novembre 1817 ³⁶⁵

Figure 16 : Tableau des occurrences d'animaux dans les trois journaux et la lettre de Jules de Mun à William Clark ³⁶⁶.

L'intégralité des animaux ici répertoriés et rencontrés par de Mun dans l'Ouest, à l'exception des dindes, sont des mammifères. Parmi ceux-là, le cheval est le seul équidé, sinon l'essentiel d'entre eux sont des bovidés, dont font partie les vaches, les chèvres, les bisons, les buffles, les antilopes ³⁶⁷. Mais le terme « *antelope* » ainsi traduit par Beaugard, est inadapté à la réalité à laquelle de Mun est confronté, puisque l'antilope

³⁶⁰ *Journal de voyage de Jules de Mun, op. cit.*, p. 34 ; N. Beaugard et T. Marshall, « Journals of Jules de Mun. Genealogy of de Mun family in France and America », art cit., p. 58, journal n°3.

³⁶¹ *Journal de voyage de Jules de Mun, op. cit.*, p. 11 ; N. Beaugard et T. Marshall, « Journals of Jules de Mun. Genealogy of de Mun family in France and America », art cit., p. 55, journal n°3.

³⁶² *Journal de voyage de Jules de Mun, op. cit.*, p. 37.

³⁶³ *Ibid.*, p. 21 ; N. Beaugard et T. Marshall, « Journals of Jules de Mun. Genealogy of de Mun family in France and America », art cit., p. 54, journal n°3.

³⁶⁴ *State Papers and Publick Documents of the United States, op. cit.*, p. 446.

³⁶⁵ *Ibid.*, p. 445, 447, 448, 450, 452.

³⁶⁶ Je distingue entre les chevaux, les bisons, et les autres animaux, pour mettre en évidence leur très grande place dans le premier journal.

³⁶⁷ Encyclopédie Universalis, « Bovidés », <https://www.universalis.fr/encyclopedie/bovides/> [consulté le 09.09.20].

n'est pas un animal de l'Amérique du Nord au XIX^e siècle ³⁶⁸. Ainsi, lorsque le 11 juillet 1816 les chasseurs de l'expédition en tuent trois puis les mangent, ce sont en fait des biches, la femelle du chevreuil ³⁶⁹.

Les chèvres, dindes et chevreuils rencontrés par l'expédition connaissent, dans les trois journaux, systématiquement le même sort : ils sont chassés puis mangés, et, souvent, de Mun raconte de quelle manière : par exemple, le 11 octobre 1815, les chasseurs reviennent au camp avec « un chevreuil et plusieurs dindes » ³⁷⁰. Les « vaches » et « cows » rencontrées correspondent toujours à des animaux sauvages, et s'il est impossible d'affirmer qu'il ne s'agit pas de vaches au sens commun du terme ³⁷¹, *bos taurus*, plutôt que des bisons américains, nous privilégions l'hypothèse qu'il s'agit de bisons ³⁷².

À l'image des « cows », les occurrences répertoriées ne correspondent pas exactement au nombre d'animaux évoqués, comptabilisant indifféremment singulier et pluriel : et, l'utilisation du pluriel, on le voit ci-dessus, correspond très souvent à un groupe d'animaux, signe de la saturation d'animaux de cet Ouest. Par exemple, trois mentions sur quatre de « cows » désignent un groupe ³⁷³. Du reste, il ne fait aucun doute que l'essentiel des bovidés croisés par de Mun, entre 1815 et 1817, à l'image des « « bœufs » (traduits « *buffalos* » par Beauregard ³⁷⁴) et « buffles » sont des bisons ³⁷⁵ : parce que le buffle est en réalité un animal des forêts d'Afrique et d'Inde ³⁷⁶, et le bison est l'espèce de bovidés la plus répandue en Amérique du Nord et dans les Grandes Plaines ³⁷⁷, encore très nettement au tout début du XIX^e siècle :

³⁶⁸ Encyclopédie Universalis, « Antilope », <https://www.universalis.fr/encyclopedie/antilope/> [consulté le 09.09.20].

³⁶⁹ N. Beauregard et T. Marshall, « Journals of Jules de Mun. Genealogy of de Mun family in France and America », art cit, p. 53.

³⁷⁰ *Journal de voyage de Jules de Mun, op. cit.*, p. 29.

³⁷¹ Wikipédia, « *Bos taurus* » [vache], https://fr.wikipedia.org/wiki/Bos_taurus [consulté le 09.09.20].

³⁷² C'est également la déduction que Soazig Villerbu fait dans : T. Villerbu, « Une histoire coloniale de l'Ouest américain », art cit.

³⁷³ *Ibid.* p. 44-45.

³⁷⁴ Exemple de cette traduction de « bœuf » vers « *buffalo* » dans : *Ibid.*, p. 32.

³⁷⁵ Même déduction que précédemment dans : T. Villerbu, « Une histoire coloniale de l'Ouest américain », art cit, p. 102-103.

³⁷⁶ Encyclopédie Universalis, « Bovidés », <https://www.universalis.fr/encyclopedie/bovides/> [consulté le 09.09.20].

³⁷⁷ La littérature scientifique ne laisse aucun doute à ce sujet, voir, par exemple, les articles et ouvrages de : T. Villerbu, « Une histoire coloniale de l'Ouest américain », art cit ; Dan Flores, « Bison Ecology and Bison Diplomacy: The Southern Plains from 1800 to 1850 », *The Journal of American History*, septembre 1991, vol. 78, n° 2, p. 465 ; Geoff Cunfer, William A. Waiser et Sterling Evans (eds.), *Bison and people on the North American Great Plains: a deep environmental*

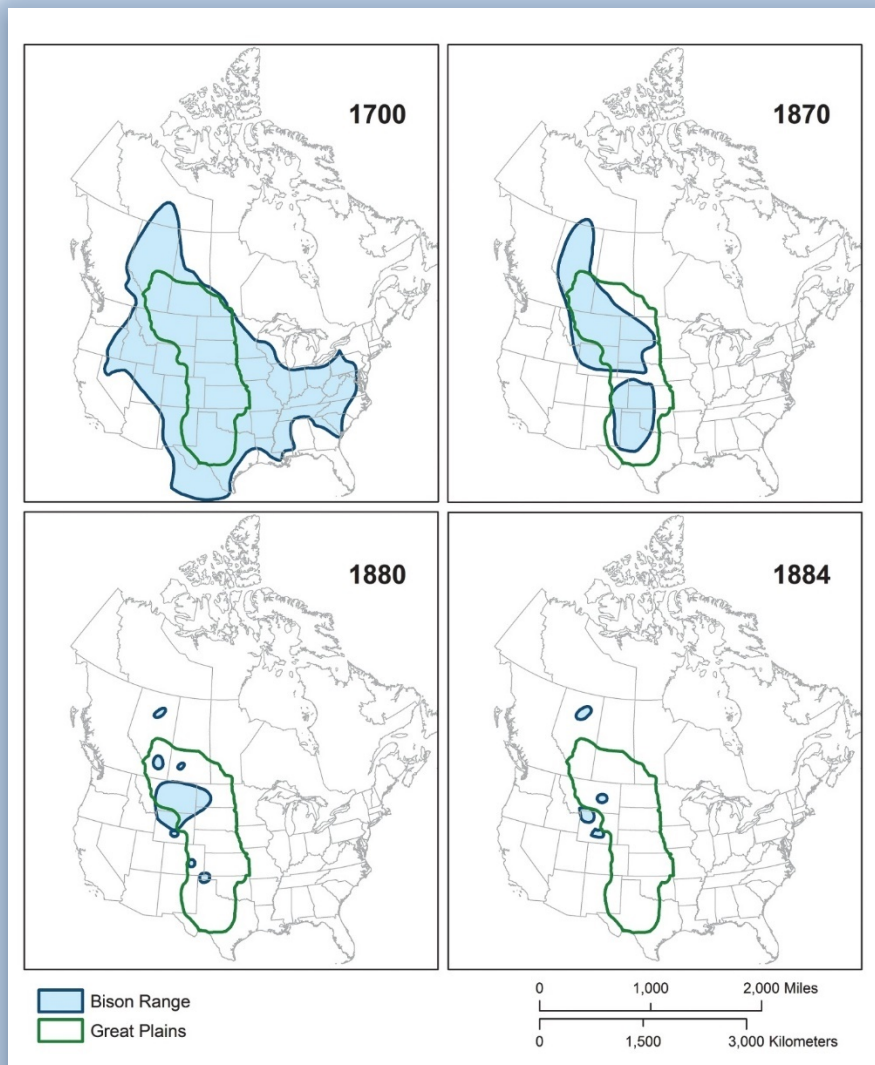


Figure 17 : Amoindrissement de la présence des bisons en Amérique du Nord XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles ³⁷⁸.

À cette présence de bisons sauvages, s'ajoute la présence possible d'un autre type de bison : en effet, le 16 septembre 1815, peu après avoir quitté Saint-Louis, les hommes vont acheter « un bœuf » ³⁷⁹ et de Mun raconte que le soir :

history, First edition., College Station, Texas A&M University Press, 2016, 323 p ; Andrew C. Isenberg, *The destruction of the bison: an environmental history, 1750-1920*, Cambridge ; New York, Cambridge University Press, 2000, 206 p.

³⁷⁸ Carte et titre tirés de : G. Cunfer, W.A. Waiser et S. Evans (eds.), *Bison and people on the North American Great Plains*, *op. cit.*, p. 16.

³⁷⁹ *Journal de voyage de Jules de Mun*, *op. cit.*, p. 9.

« nous fimes un bon repas sur
du boeuf de nos gens, j'entens
un bon repas a la façon des
chasseurs, un morceau de
viande piqué jusqu'au bout d'un petit
morceau de bois que l'on plante
devant le feu et que l'on
retourne de tems en tems ³⁸⁰ »

Le « bœuf » qu'évoque de Mun, acheté par l'expédition, est malgré tout peut-être un bison, puisqu'il peut être aussi bien domestique que sauvage ³⁸¹. Également, il est amusant d'observer que de Mun, seulement six jours après avoir quitté Saint-Louis, estime que son repas a été fait « a la façon des chasseurs », quand bien même ce bovidé est un bovin domestique. Toutefois, il est consommé de la même manière que dans les dix occurrences de bison sauvage du journal de Jules de Mun : par exemple, alors que de Mun traverse les Plaines centrales, le 7 novembre 1815, un « bœuf » est rapporté de la chasse, puis il se fait « accommoder » par les hommes ³⁸².

De ces deux repas, on voit que la cuisson de la viande est nécessaire, puisqu'autrement, elle est impropre à la consommation, et que l'assaisonner est tout aussi important. Les nombreux épisodes racontés par de Mun de consommation de viande de bison, ne sont pas sans rappeler la réputation d'excellent cuisinier de Toussaint Charbonneau. En effet, Lewis qui est alors son employeur dans l'expédition de 1804, est impressionné par le talent et la cuisine de Charbonneau, capable de transformer deux mètres d'intestin de bison en boudin blanc ³⁸³. Il serait tentant de se l'imaginer cuire la viande de de Mun, mais à ce moment-là du périple, Charbonneau n'est pas encore un engagé de l'expédition ³⁸⁴. Ce que l'épisode de Charbonneau, excellent charcutier, dit, au même titre que les scènes auxquelles assiste de Mun c'est qu'il faut économiser la viande, ressource par excellence, et qu'il faut la rendre agréable à consommer. Cet état d'esprit

³⁸⁰ *Ibid.* p. 9.

³⁸¹ Le bison peut être un bovin domestique, voir par exemple : Encyclopédie Universalis, « Bison », <https://www.universalis.fr/encyclopedie/bovides/> [consulté le 09.09.20].

³⁸² *Journal de voyage de Jules de Mun, op. cit.*, p. 40.

³⁸³ G. Havard, *L'Amérique fantôme, op. cit.*, p. 353.

³⁸⁴ Voir la déclaration de Toussaint Charbonneau, déclarant entrer au service de l'expédition dès juillet 1816, dans : *State Papers and Publick Documents of the United States, op. cit.*, p. 443.

est tout à fait celui de Jules de Mun lorsque le 10 novembre 1815, il déclare : « on peut juger de l'état des vivres par la joie ou la tristesse des engagés ³⁸⁵ ». Ces vivres sont à la fois une nécessité pour survivre, pour que l'énergie des corps ne s'amenuise pas, mais sont aussi un réconfort et un plaisir qui permettent de rompre avec la difficulté voire la monotonie des journées ³⁸⁶.

Plus le journal progresse et plus l'absence de bisons se ressent. D'ailleurs, ce 10 novembre, sa gaieté provient du fait qu'il n'a rien mangé depuis la veille et que les bisons sont de plus en plus rares. Le surlendemain, il ne croise qu'un « buffle », mais « une grande quantité de chevaux sauvages ³⁸⁷ ». Quelques jours plus tard, il s'étonne même de ne plus croiser aucun bison ³⁸⁸, les seuls qu'il croise ensuite, le 17 novembre, sont de vieux bisons, qui se laissent approcher et tuer par les hommes de l'expédition, sans même chercher à s'enfuir ³⁸⁹. L'évènement qui survient le 15 fait la synthèse de toutes ces rencontres animales ³⁹⁰. Dans la journée, de Mun ne voit que trois espèces animales : des chevaux sauvages, et un bœuf attaqué par « sept à huit loups ³⁹¹ ». Le soir, alors que les réserves de viande sont épuisées, des hommes de l'expédition partent à la chasse pour rapporter de quoi manger, et reviennent avec de la viande qu'ils font passer pour de la vache ³⁹². De Mun mange « de bon appétit » mais s'étonne du goût, proche du poisson ; il se rappelle alors que la « chaudière » dans laquelle la viande fut cuite, avait servi à cuire du poisson et pouvait être mal rincée ³⁹³. À la fin du repas, les chasseurs avouent que cette viande que de Mun trouve « très tendre », n'est pas celle d'un bison mais d'un cheval, qu'on présume appartenir aux chevaux sauvages croisés dans la journée ³⁹⁴. L'épisode contraste avec un autre qui survient quelques jours plus tôt, le 4 novembre, où de Mun explique qu'il est obligé d'abandonner son cheval, parce que ce « pauvre animal », qu'il ne monte plus depuis le « 20 du mois dernier », est « si maigre qu'il pouvoit à peine suivre

³⁸⁵ *Journal de voyage de Jules de Mun, op. cit.*, p. 43.

³⁸⁶ Havard décrit des voyages de très longues semaines durant lesquels l'oisiveté et l'ennui sont des ennemis qu'il faut soit embrasser, pour se reposer, soit combattre par des occupations, dans : G. Havard, *Histoire des coureurs de bois, op. cit.* p. 610-613.

³⁸⁷ *Journal de voyage de Jules de Mun, op. cit.*, p. 44.

³⁸⁸ *Ibid.*, p. 46.

³⁸⁹ *Ibid.*, p. 48.

³⁹⁰ *Ibid.*, p. 45-46.

³⁹¹ *Ibid.*, p. 45.

³⁹² *Ibid.*

³⁹³ *Ibid.*, p. 46.

³⁹⁴ *Ibid.*

les chevaux de charge ³⁹⁵ ». De Mun est particulièrement attaché à ce cheval, puisqu'il lui a « été donné par une personne pour laquelle » il a la plus grande estime ³⁹⁶. Il est difficile de présumer de l'identité de cette personne — Marshall ne fait aucun commentaire à ce sujet ³⁹⁷ — mais l'attitude de de Mun, peut-être plus que le reste du temps, témoigne de ses origines nobiliaires et *in fine* de l'éducation qu'il a reçue : son émotion montre qu'il est capable de s'attacher au cheval, qu'il ne perçoit pas seulement comme un outil. En ce sens, on sait qu'il a passé au moins une dizaine d'années en Europe, en France et en Angleterre, où il a très certainement, d'une manière ou d'une autre, été influencé par la manière dont les chevaux y sont perçus : les XVIII^e et XIX^e siècles sont l'occasion de grands bouleversements dans ce que Daniel Roche appelle « la culture équestre de l'Occident ³⁹⁸ », les chevaux côtoyés par les humains, d'une grande utilité et domptés par l'homme, « sont pleinement anthropomorphisés ³⁹⁹ ».

L'épisode de la consommation de viande de cheval qui passe pour du bison, associe prosaïquement les deux animaux, et est symbolique de dynamiques environnementales et animales à l'œuvre dans l'ensemble des Plaines en ce début de XIX^e siècle ⁴⁰⁰. Comme la carte ci-avant le montre, le nombre de bisons diminue de décennie en décennie, notamment dans les Plaines du sud. L'épisode des « sept à huit loups » que de Mun aperçoit en train de dévorer un bœuf ⁴⁰¹, est un évènement d'apparence banale, mais les loups sont le premier élément régulateur de la population des bisons, sur la base d'une année normale, à hauteur de 32% ⁴⁰². À cet élément typique de la normalité, s'ajoutent d'autres éléments, qui au contraire, sont emblématiques d'une rupture dans les dynamiques écologiques de l'Ouest. Le concept d'unification microbienne du monde, employé par Leroy-Ladurie pour désigner l'importation dans le Nouveau Monde des maladies de l'Ancien, s'applique aussi bien aux humains qu'aux animaux, et, les bisons dont le génotype est similaire à celui des bovidés européens, ont été progressivement contaminés par des épizooties importées dans les Plaines, issues de bétail de Louisiane

³⁹⁵ *Ibid.*, p. 38.

³⁹⁶ *Ibid.*, p. 38-39.

³⁹⁷ N. Beauregard et T. Marshall, « Journals of Jules de Mun. Genealogy of de Mun family in France and America », art cit, p. 35.

³⁹⁸ Daniel Roche, *La culture équestre occidentale, XVI^e-XIX^e siècle: l'ombre du cheval*, Paris, Fayard, 2008, 3 p.

³⁹⁹ *Ibid.*, p. 19.

⁴⁰⁰ T. Villerbu, « Une histoire coloniale de l'Ouest américain », art cit, p. 102.

⁴⁰¹ *Journal de voyage de Jules de Mun, op. cit.*, p. 45.

⁴⁰² D. Flores, « Bison Ecology and Bison Diplomacy », art cit, p. 481.

et du Texas : l'anthrax et la brucellose ont vraisemblablement eu un fort impact sur les bisons, notamment parce que ces maladies empêchent la reproduction normale de l'espèce ⁴⁰³. Des sécheresses, feux, inondations dans les Plaines auraient aussi considérablement contribué à l'amenuisement du nombre de bisons ⁴⁰⁴.

Mais le facteur le plus décisif dans la diminution de la quantité de bisons, au cours du XIX^e siècle en Amérique du Nord, est celui que l'on voit le mieux dans les journaux de de Mun : la présence de très nombreux chevaux dans les Plaines et la concurrence écologique qui en résulte, avec les bisons ⁴⁰⁵. Flores fait remonter les origines de cette concurrence écologique aux extinctions géologiques du Pléistocène, puisque lors de celles-ci, le cheval, qui est pourtant un animal né en Amérique ⁴⁰⁶, disparaît du continent, alors que le bison y demeure ; le cheval n'est réintroduit sur le sol américain qu'en 1492, s'en suit alors un long processus, facilité par le fait que les Espagnols ne castraient pas les chevaux, de réappropriation des Plaines par ces équidés, parfaitement adaptés biologiquement à cet espace qui les a façonnés des millions d'années auparavant ⁴⁰⁷. Ainsi, en 1800, entre le Texas et la rivière Arkansas, Flores estime qu'il y aurait deux millions de chevaux sauvages ⁴⁰⁸. En ce sens, les nombreux chevaux sauvages rencontrés par de Mun, de plus en plus fréquemment à mesure qu'il s'aventure vers l'ouest, et, dans une moindre mesure, au sud, sont l'écho de cette vaste population équine.

Mais, des plus de cent-vingt occurrences de chevaux dans les trois journaux de de Mun, les chevaux sauvages ne sont qu'une petite partie, puisque l'essentiel des chevaux fréquentés par les expéditionnaires et les Indiens, sont domestiqués. Le mercredi 22 novembre 1815, alors que le groupe de de Mun approche des Rocheuses, il croise la route

⁴⁰³ *Ibid.*

⁴⁰⁴ Voir les calculs effectués par Flores pour mesurer l'impact des effets du climat sur les troupeaux de bisons, dans : *Ibid.* p. 481.

⁴⁰⁵ Sur cette concurrence écologique entre bisons et chevaux, voir par exemple, les synthèses proposées dans : T. Villerbu, « Une histoire coloniale de l'Ouest américain », art cit ; Pekka Hämäläinen, « The Politics of Grass », art cit ; spécifiquement, sur l'adoption et l'utilisation des chevaux par les Indiens des Plaines, Comanches notamment, et sur le phénomène d'ethnogenèse, voir : P. Hämäläinen, « The Rise and Fall of Plains Indian Horse Cultures », art cit ; D. Flores, « Bison Ecology and Bison Diplomacy », art cit ; D. Flores, « Bringing home all the pretty horses: The horse trade and the early American West », art cit.

⁴⁰⁶ D. Flores, « Bringing home all the pretty horses: The horse trade and the early American West », art cit, p. 12.

⁴⁰⁷ Flores explique que les « sabots, dents, schémas comportementaux » des chevaux ont été forgés par les Plaines, dans : *Ibid.* p. 12.

⁴⁰⁸ D. Flores, « Bison Ecology and Bison Diplomacy », art cit, p. 481.

de chasseurs de l'expédition qui attendent⁴⁰⁹. Le groupe reprend sa route, seulement après que la viande qui les encombrait a été mise « sur les charges⁴¹⁰ ». L'expression, utilisée pour la deuxième fois par de Mun⁴¹¹, désigne de toute évidence les chevaux de charge, utilisés pour le transport des biens de l'expédition ; la périphrase, intervenant page cinquante du premier journal, montre à quel point ce rouage est intégré dans le dispositif de l'expédition. Sept fois des « chevaux de charge » sont évoqués : deux fois directement⁴¹² et cinq fois indirectement⁴¹³, notamment lorsque deux chevaux harnachés sont volés⁴¹⁴, grande perte pour l'expédition selon de Mun, et qui *in fine*, matérialisent la différence entre les chevaux porteurs de charge et les chevaux utilisés comme montures. Les chevaux de charge préservent l'homme de « l'enfer des travaux » que constitue le transport des charges, et leur énergie se substitue presque intégralement à celle des hommes⁴¹⁵. La question de la race des chevaux, sauvages, montés et de charge, se pose évidemment, sans qu'on puisse véritablement y répondre puisque peu de travaux ont été conduits à ce sujet. Le plus probable est qu'il s'agisse de chevaux barbes, originaires d'Afrique du Nord et utilisés par les Espagnols, importés et présents en grand nombre en Nouvelle-Espagne⁴¹⁶.

Tous ces chevaux croisés par de Mun, quels qu'ils soient, doivent s'alimenter. L'herbe et les pâturages sont omniprésents durant le périple de Jules de Mun, évoqués onze fois de manière très homogène dans le premier journal⁴¹⁷. Toutes les fois où le mot « paturage » est employé, de Mun l'affuble d'un épithète, révélant ainsi un besoin de systématiquement le qualifier : ainsi, quatre fois sur six, de Mun mentionne un « bon

⁴⁰⁹ *Journal de voyage de Jules de Mun, op. cit.*, p. 50.

⁴¹⁰ *Ibid.*

⁴¹¹ L'autre utilisation de la périphrase est page 24, dans : *Ibid.*, p. 24.

⁴¹² *Ibid.*, p. 3, 38.

⁴¹³ *Ibid.*, p. 6, 11, 28, 35, 39.

⁴¹⁴ *Ibid.*, p. 35.

⁴¹⁵ L'expression est celle de Daniel Roche, dans : Daniel Roche, *La culture équestre occidentale, XVIe-XIXe siècle: l'ombre du cheval*, Paris, Fayard, 2008, p. 18 ; la réflexion sur l'énergie des chevaux et leur usage est dans : *Ibid.* p. 15, 25.

⁴¹⁶ Flores, dans une figure de style, évoque des milliers de chevaux barbes à l'arrivée des Espagnols en Amérique, dans : D. Flores, « Bringing home all the pretty horses: The horse trade and the early American West », art cit, p. 12.

De la même manière, le « *magic dog* » que les Comanches découvrent après l'arrivée des Espagnols sur le continent, est, selon Hämäläinen le descendant de chevaux barbes, dans : Pekka Hämäläinen, « The Politics of Grass », art cit, p. 179.

⁴¹⁷ Pour le terme « paturage », voir, dans : *Journal de voyage de Jules de Mun, op. cit.*, p. 8, 21, 33, 37, 40, 43 ; pour le mot « herbe » voir dans : *Ibid.* p. 35, 38, 41, 48.

paturage ⁴¹⁸ » pour les chevaux, et, une autre fois, le 10 novembre 1815, il évoque « un très bon paturage ⁴¹⁹ » situé sur de petites îles situées en face de là où il campe. Ces mentions confirment le caractère indispensable des chevaux, et que la nécessité de les nourrir est une préoccupation première du groupe : très signifiant, même la lettre écrite pour Clark en comporte la mention ⁴²⁰.

C'est plus que tout cette nécessité de nourrir les chevaux, qui explique la concurrence écologique qu'ils mènent avec les bisons, auxquels ils sont liés biologiquement par les Plaines. En effet, ces deux animaux ont un régime alimentaire identique à hauteur de 80%, et des besoins équivalents en eau ⁴²¹, et, parallèlement, la capacité de charge des Plaines, bien qu'elle varie en fonction du climat ⁴²², est relativement fixe ⁴²³. Les chevaux, non castrés et largement adoptés par les tribus indiennes dès le XVII^{ème} siècle ⁴²⁴, deviennent eux-mêmes un facteur de la diminution du nombre de bisons puisqu'ils broutent la même herbe et boivent la même eau qu'eux ⁴²⁵. Ils en facilitent même la chasse, puisque les Indiens qui les montent sont bien plus efficaces dans leur besogne ⁴²⁶. Finalement, avec l'aide de tous les autres facteurs environnementaux, les chevaux précipitent le déclin des bisons au cours du XIX^{ème} siècle ⁴²⁷, dont on est tenté de voir, dit Soazig Villerbu, les linéaments dans le journal de Jules de Mun ⁴²⁸, notamment lorsque pendant des jours, sans croiser de bison, il ne voit que des chevaux.

L'herbe des Plaines profite aux chevaux, aux bisons, mais elle profite, on le voit dans les journaux de Jules de Mun, aussi aux hommes, grâce à un transfert d'énergie ⁴²⁹. Cette herbe n'est pas comestible pour l'homme, et pour l'essentiel, au XIX^{ème} siècle, elle

⁴¹⁸ *Ibid.*, p. 21, 33, 37, 40.

⁴¹⁹ *Ibid.*, p. 43.

⁴²⁰ *State Papers and Publick Documents of the United States, op. cit.*, p. 447.

⁴²¹ D. Flores, « Bison Ecology and Bison Diplomacy », art cit, p. 481.

⁴²² *Ibid.*, p. 467.

⁴²³ *Ibid.*, p. 470.

⁴²⁴ Voir, l'adoption des chevaux, notamment par les Comanches, dans : P. Hämäläinen, « The Rise and Fall of Plains Indian Horse Cultures », art cit ; P. Hämäläinen, *The Comanche empire, op. cit.*

⁴²⁵ Pekka Hämäläinen, « The Politics of Grass », art cit, p. 205.

⁴²⁶ T. Villerbu, « Une histoire coloniale de l'Ouest américain », art cit, p. 102.

⁴²⁷ Flores se livre à un certain nombre de calculs pour déterminer le nombre de bisons dans les Plaines à différentes périodes, il conclut que vraisemblablement, avant l'introduction des chevaux, les Plaines dans leur ensemble pouvaient supporter 28-30 millions de bisons et celles du sud, 8.2 millions, dans : D. Flores, « Bison Ecology and Bison Diplomacy », art cit, p. 471.

⁴²⁸ T. Villerbu, « Une histoire coloniale de l'Ouest américain », art cit, p. 102.

⁴²⁹ Natale Zappia, « Revolutions in the Grass: Energy and Food Systems in Continental North America, 1763–1848 », *Environmental History*, janvier 2016, vol. 21, n° 1, p. 3.

est impropre à l'agriculture, mais elle nourrit les chevaux qui transportent ensuite les hommes, et qui leur permettent de s'économiser en énergie ⁴³⁰.

Plus significatif de ce transfert d'énergie — les journaux de de Mun sont très explicites à ce sujet — l'herbe des Plaines, aussi non comestible qu'elle puisse être, nourrit malgré tout et indirectement les hommes. En la mangeant, les herbivores que sont les chevaux et les bisons la convertissent « en nourriture comestible sous forme de viande ⁴³¹ » : de Mun a fait l'expérience de ces pâturages convertis, toutes les fois où il s'est nourri de bisons et même lorsqu'il a consommé de la viande de cheval.

Il est sans appel que les animaux, le plus souvent perçus comme une ressource dont on peut se nourrir, compagnons parfois, sont autant un facilitateur qu'une nécessité pour l'avancée de l'expédition.

L'autre principal vecteur environnemental dont l'expédition bénéficie, n'est ni animal, ni vivant : il s'agit de l'arrière-pays de Saint-Louis, qui présente, selon Wishart, des caractéristiques physiographiques remarquables, tout à fait à même de subvenir aux nécessités du commerce pelletier ⁴³².

2- L'eau et la terre, au service de l'expédition

De Saint-Louis jusqu'aux sources Platte et Arkansas, se déploie un vaste réseau hydraulique, constitué entre autres des rivières Missouri et Kansas et de leurs affluents, comme la rivière Osage. Son étendue s'observe tout au long du journal, et il est, concrètement, l'élément environnemental qui assure la continuité entre l'expédition de Mun-Chouteau et Saint-Louis :

« La barge partis
dans l'après diné emportant nos lettres⁴³³ ».

On trouve bien ici une illustration de la place de choix occupée par Saint-Louis et le bénéfice de son réseau de cours d'eau. A ce moment-là, le 19 septembre et le 22

⁴³⁰ *Ibid.*

⁴³¹ *Ibid.*, p. 5.

⁴³² D.J. Wishart, *The fur trade of the American West, 1807-1840*, *op. cit.*, p. 23.

⁴³³ *Journal de voyage de Jules de Mun*, *op. cit.*, 15.

septembre, de Mun a déjà quitté les Cotes sans dessein, avant-poste bordé par la rivière Missouri. Le cours d'eau qu'il utilise alors pour expédier ses lettres est un affluent sud de la rivière Missouri, la rivière des Osages. Sans cette rivière, il aurait été bien plus lent et complexe pour de Mun d'expédier ses lettres : ici, il a suffi de déposer le bloc de lettres à transporter dans un canot, avec un homme à son bord. Par ailleurs, si on a pris la peine d'envoyer un canot vers Saint-Louis chargé de lettres, le canot est sûrement chargé d'autres objets. Autrement, pour transporter ces biens, il aurait fallu un cheval au moins. Le transport fluvial permet donc un transfert d'énergie, où l'énergie cinétique de l'eau se substitue à celle déployée par les chevaux. C'est aussi une économie d'énergie, parce qu'il ne suffit que d'un ou deux rameurs, qui, en ramant, se dépensent moins qu'en marchant : non seulement parce que l'effort n'engage que la partie supérieure du corps, mais aussi parce qu'il dure moins longtemps avant d'atteindre sa destination. Le rameur occupe une place importante dans les expéditions pelletières, puisque sans rameur, la continuité entre l'expédition et sa ville de départ est rompue. Havard explique ainsi que dans ce milieu il est important d'être « une bonne rame ⁴³⁴ », et que la légitimité et le prestige augmentent en fonction du nombre des expéditions dans lesquelles on a ramé : « pour être un homme », trois voyages doivent être faits rame à la main, et le Missouri, qui borde une partie du voyage de l'expédition, en fait partie ⁴³⁵. « La réputation d'être une bonne rame » s'installe dès le XVIII^e siècle à Saint-Louis ⁴³⁶ et elle détermine le choix d'engager des individus plutôt que d'autres, notamment parce que chaque cours d'eau peut nécessiter des talents particuliers pour les arpenter ⁴³⁷.

Décisif dans l'objectif de réalisation de profits d'une expédition, le réseau hydraulique permet l'acheminement des fourrures récoltées durant le voyage :

« À la rivière Kansas nous nous trouvâmes quarante-cinq. Nous expédiâmes les fourrures à Saint-Louis, et reprîmes la route pour les montagnes ⁴³⁸. »

⁴³⁴ G. Havard, *L'Amérique fantôme*, op. cit., p. 288.

⁴³⁵ *Ibid.*

⁴³⁶ G. Havard, *Histoire des coureurs de bois*, op. cit., p. 409.

⁴³⁷ *Ibid.*, p. 411.

⁴³⁸ *State Papers and Publick Documents of the United States*, op. cit., p. 447.

Cet instant de mi-juillet 1816, raconté dans la lettre pour Clark, correspond aux péripéties narrées dans le troisième journal de de Mun, lorsque l'expédition se dirige vers les Rocheuses ⁴³⁹. Pourtant, à ce moment du journal, aucune mention n'est faite de castors ou de fourrure. Parce que c'est l'été — on le verra dans la partie suivante — le plus vraisemblable est que cette fourrure envoyée à Saint-Louis, n'ait pas été produite cette année, mais l'année précédente : en effet, dans le journal, on entraperçoit tout un système de caches ; le lundi 2 octobre 1815, de Mun écrit :

« Lorsque le village part p^r la chasse ils mettent leurs maïs dans un endroit écarté du bois ou ils croient qu'il avait moins de risque d'être découvert par leurs ennemis et ils laissent pour garder la cache un ou deux viellars et toutes les vieilles du village il faut voir un tel rassemblement p^r s'en faire une idée. des cadavres ambulants décrépits, ~~presque tous~~ la plupart borgnes ou presque aveugles, enfin mal propre qu'il est possible de l'être ⁴⁴⁰. »

Dans le même sens, lorsque de Mun se plaint du bruit que font de « vieilles carcasses » qui se grattent la peau avec leurs cotons de maïs ⁴⁴¹, il se situe également dans une cache, nommée d'après elles, « la cache des vieilles ⁴⁴² ». Cette manière de nommer le toponyme en fonction de la cache qui s'y trouve était, selon Wishart, très courant ⁴⁴³, et ces caches servaient en fait de relais aux expéditions, leur permettant entre autres d'entreposer tous les objets dont ils n'avaient plus l'utilité durant le voyage ⁴⁴⁴. Parmi ces objets, se trouvait le surplus d'équipement, et, plus important, le butin accumulé, les

⁴³⁹ *Ibid.* ; N. Beauregard et T. Marshall, « Journals of Jules de Mun. Genealogy of de Mun family in France and America », art cit, p. 53-54.

⁴⁴⁰ *Journal de voyage de Jules de Mun, op. cit.*, p. 23.

⁴⁴¹ *Ibid.*, p. 24-25.

⁴⁴² *Ibid.*, p. 23.

⁴⁴³ D.J. Wishart, *The fur trade of the American West, 1807-1840, op. cit.*, p. 181.

⁴⁴⁴ *Ibid.*

marchandises, les fourrures⁴⁴⁵. Les caches étaient creusées idéalement dans un sol sec⁴⁴⁶, ce que l'on peut comprendre par le fait que les fourrures sont sensibles à l'eau. Si elles ne sont pas correctement séchées, ou exposées à l'humidité, elles pourrissent : c'est donc le double objectif de les enterrer dans un endroit sec, pour les préserver de la pluie qui menace les expéditions, et pour que le sol lui-même ne les humidifie pas. Puis, une fosse profonde était creusée et remplie de feuilles et de branches⁴⁴⁷, on imagine essentiellement sur les côtés, autour des marchandises, et au-dessus. Dans le creux des journaux, on ne peut que s'interroger sur la présence d'insectes dans ces sols et sur leur impact sur les fourrures entreposées : on pense évidemment aux mites, friandes de textile qu'elles digèrent avec leurs enzymes, mais, au XIX^{ème} siècle elles ne semblent pas s'être propagées à l'Amérique du Nord⁴⁴⁸. Enfin, la cache était recouverte de terre pour que le sol apparaisse le plus naturel possible, inaltéré, afin que les Indiens ne puissent pas la découvrir⁴⁴⁹.

La cache n'est pas qu'une excavation, elle est aussi « un avant-poste sans superstructure⁴⁵⁰ », qui sert de lieu de rendez-vous pour les trappeurs, de prétexte à y établir un camp, ce qui est tout à fait logique, dans la mesure où cela permet de garder près de soi ses biens. Dans le village traversé par de Mun, on s'interroge sur l'identité des « viellars » et des « ennemis » dont ils souhaitent protéger leur cache. Ce 2 octobre 1815, l'expédition est en territoire osage, mais n'est pas encore trop éloignée de Saint-Louis : il est ainsi difficile de dire si cette cache est celle d'Euro-Américains ou d'Osages, mais l'on voit bien l'enjeu stratégique qu'elle représente, à la fois cavité pour stocker et lieu de vie. On ne peut pas non plus dire si cette cache, que de Mun associe au mot « village » dispose d'une superstructure, mais cela pose question, parce qu'elle est constituée de « cinq loges : deux grandes et une petite⁴⁵¹ ». Ces loges sont manifestement enterrées, peut-être à la même hauteur que la cache *stricto sensu*, puisque de Mun regrette de ne pouvoir s'y tenir debout durant la journée, alors qu'elles disposent de deux feux⁴⁵², réconfort

⁴⁴⁵ *Ibid.*

⁴⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁴⁷ *Ibid.*

⁴⁴⁸ Wikipédia, « Mite des vêtements/habitat naturel »

https://fr.wikipedia.org/wiki/Mite_des_v%C3%AAtements#Habitats_naturels [consulté le 04.09.20].

⁴⁴⁹ D.J. Wishart, *The fur trade of the American West, 1807-1840*, *op. cit.*, p. 181.

⁴⁵⁰ Je traduis ici littéralement l'expression judicieuse employée par Wishart, dans : *Ibid.* p. 81.

⁴⁵¹ *Journal de voyage de Jules de Mun*, *op. cit.*, p. 24.

⁴⁵² *Ibid.*

thermique nécessaire face au froid. Cette cache est en fait la première de biens d'autres. Une autre cache, de cinq loges, décrite comme plus confortable est fréquentée quelques jours par de Mun ⁴⁵³.

Ces caches sont les campements auxquels de Mun est contraint de mener les Espagnols, entre les Rocheuses et la première fourche de l'Arkansas :

« leurs ordres, qui étaient de me ramener à mon groupe, de visiter tous les endroits où nous avions campé de la montagne jusqu'au Rio de las Animas et de déterrer tous les biens que nous avions enfoui dans le sol par sécurité, (n'en ayant pas l'utilité durant l'hiver.) Nous commençâmes à Taos, et quelques jours plus tard nous atteignîmes ce côté-ci des montagnes, où nous fûmes rapidement rejoints par M. Chouteau, à qui nous avons envoyé un express. Nous avons déterré du sol tous les biens, fourrures &c. que nous avions cachés en différents lieux ⁴⁵⁴ »

Ces caches saisies par les Espagnols, sont la raison de la perte de l'intégralité du butin des hommes de l'expédition, qui n'ont pas rapatrié leur butin à Saint-Louis avant 1817, mais qui ont plutôt choisi de cacher ⁴⁵⁵. La seule maigre compensation de l'expédition, repose sur les fourrures précédemment évoquées, déterrées mi-juillet 1816, et expédiées en barge vers Saint-Louis ⁴⁵⁶. De la même manière, Joseph Philibert, croisé par l'expédition en 1815, mais dont l'intégralité des biens a été confisquée par les Espagnols en 1814, est à même de rapatrier à Saint-Louis ses quelques fourrures qui subsistent dans des caches, non pas grâce au transport fluvial, mais grâce à des chevaux de charge ⁴⁵⁷.

⁴⁵³ *Ibid.*, p. 28-29.

⁴⁵⁴ *State Papers and Publick Documents of the United States, op. cit.*, p. 448-449.

⁴⁵⁵ L'expression est employée par de Mun dans sa lettre à Clark et dans sa déclaration devant le juge de paix, dans : *Ibid.*, p. 443, 449.

⁴⁵⁶ *Ibid.*, p. 447.

⁴⁵⁷ *Ibid.*, p. 445.

Ainsi, toutes ces fourrures déterrées et expédiées en direction de Saint-Louis, dans le cas de de Mun-Chouteau comme de Philibert, démontrent le bénéfice pour l'expédition de tous les vecteurs environnementaux précédemment évoqués : le sol pour les caches, l'eau et les chevaux pour le transport des biens.

B- Les marchandises convoitées, des ressources environnementales

1- La fourrure, seule ressource convoitée ?

A priori, il n'y a qu'une seule marchandise convoitée par l'expédition : la fourrure. Pourtant, Dan Flores, dans son article, lauréat de prestigieux prix, « Bringing Home All the Pretty Horses », estime que de Mun, A. P. Chouteau et Joseph Philibert, ont ouvert un marché de première importance avec les Arapahos et les Comanches ⁴⁵⁸. Cette déclaration, qui intervient au sein d'une énumération de marchands de chevaux, étonne, déjà parce qu'elle associe deux tribus, les Comanches et les Arapahos, qui ne fonctionnent pas ensemble et ne se fréquentent pas.

En effet, en 1815, ces deux tribus ne se situent pas au même endroit :

⁴⁵⁸ D. Flores, « Bringing home all the pretty horses: The horse trade and the early American West », art cit, p. 19.

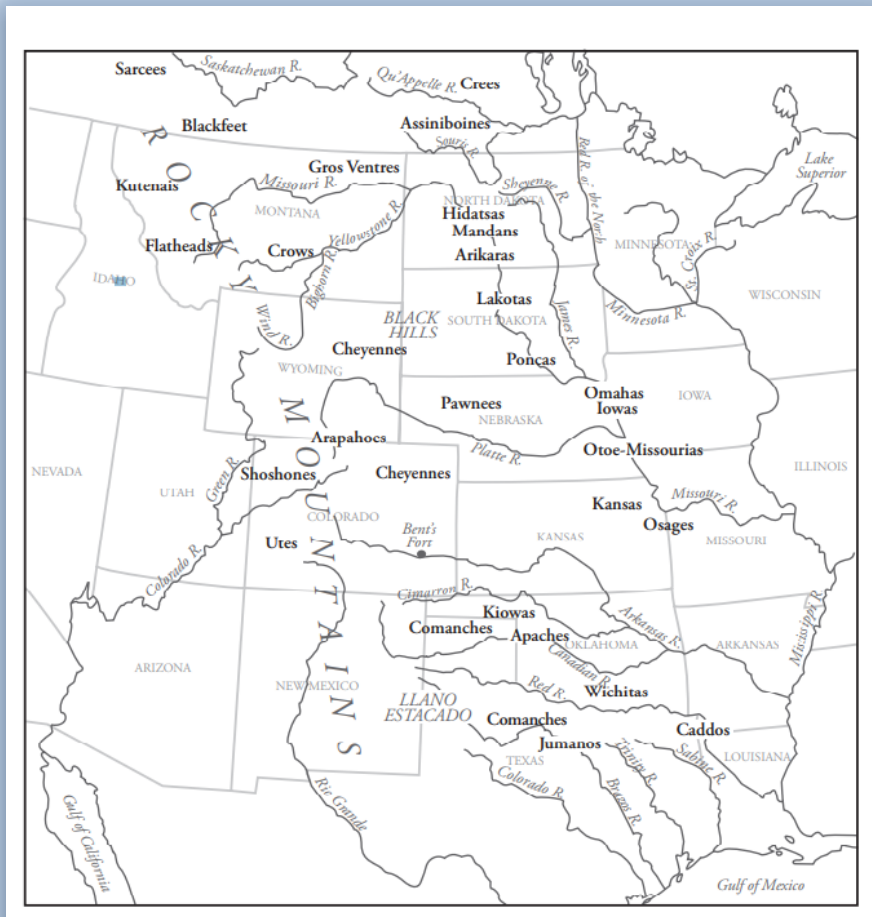


Figure 18 : Les Indiens des Plaines, au début du XIX^e s. ⁴⁵⁹

Les Arapahos sont habituellement associés aux Cheyennes, avec lesquels ils ont, on l'a dit en première partie, migré vers 1806 dans les Plaines centrales et au nord des Rocheuses. Les Comanches, eux, sont situés dans le sud des Grandes Plaines. C'est dans cet espace qu'ils ont établi, comme le dit Hämäläinen, leur puissance cinétique ⁴⁶⁰, grâce aux chevaux qu'ils dérobent, surtout aux Espagnols, depuis le XVII^e siècle ⁴⁶¹.

⁴⁵⁹ P. Hämäläinen, « The Rise and Fall of Plains Indian Horse Cultures », art cit, p. 838.

⁴⁶⁰ Il est à noter que Hämäläinen emploie l'adjectif « *kinetic* » seulement dans son ouvrage sur les Lakotas. Toutefois les éléments qui le font parvenir à cette affirmation sont les mêmes que dans *L'Empire comanche*, qu'il aurait très bien pu également, onze ans plus tôt, qualifier de cinétique.

Voir, sur la puissance des Comanches, leur ethnogenèse, leur fonctionnement pastoral, l'ouvrage précité de Hämäläinen : P. Hämäläinen, *The Comanche Empire*, op. cit.

⁴⁶¹ Les raids contre les Espagnols s'intensifient dans les années 1750, et en vers 1760 les Comanches dominent les Apaches, qu'ils expulsent aux marges de leur territoire, voir : P. Hämäläinen, « The Rise and Fall of Plains Indian Horse Cultures », art cit, p. 837.

Peut-être que pour Flores, associer les Arapahos mentionnées formellement par de Mun ⁴⁶², aux Comanches, voleurs de cheval, est une manière de déduire que de Mun, Philibert, et Chouteau sont des marchands de chevaux. Toutefois, aucune note de bas de page ne vient étayer ces deux affirmations, celle qui associe l'expédition aux Comanches, et celle qui dit que le but de l'expédition est le commerce de cheval ⁴⁶³. Dans le même sens, aucune référence aux Comanches n'est jamais faite dans un document qui implique Jules de Mun. Aucune référence non plus, en dépit des cent dix-sept occurrences de chevaux dans les journaux, n'est jamais faite à un quelconque marché ou commerce de cheval. Joseph Philibert, dont Flores dit qu'il a, entre 1815 et 1817 participé à l'ouverture de ce marché du cheval, n'apparaît plus dans aucune source reliée à l'expédition après 1816. Aussi, l'orthographe utilisée par Flores dans son article de 2014 pour désigner « DeMun » et « Filibert » étonne. Cette orthographe, très anglosaxonne, est essentiellement utilisée dans l'historiographie ancienne, l'historiographie récente étant souvent plus soucieuse d'orthographier fidèlement les noms non anglo-saxons. On s'interroge alors sur les sources que Flores a pu utiliser. De Mun, en tout cas, n'est pas marchand de chevaux ⁴⁶⁴, mais heuristiquement, l'affirmation de Flores a le mérite de poser la question.

2- La fourrure, seule ressource environnementale convoitée par l'expédition

La fourrure que convoite de Mun, évoque la notion de marchandisation de la nature, thème important en histoire environnementale : c'est ce que Fressoz, Graber, Locher et Quenet définissent comme « le processus par lequel on transforme en marchandise quelque chose qui ne l'était pas préalablement ⁴⁶⁵ ». La définition pourrait s'appliquer à n'importe quel objet, mais s'applique bien au cas de la fourrure. Déjà parce

⁴⁶² On l'a vu en première partie, de Mun explique qu'il souhaite commercer avec les Arapahos aux sources des rivières Platte et Arkansas, voir : *State Papers and Publick Documents of the United States, op. cit.*, p. 445.

⁴⁶³ Les notes de bas de page, n°37 et 38, qui encadrent l'affirmation de Flores, renvoient essentiellement à d'autres travaux de Flores. Seul dans l'un de ses travaux apparaissent « DeMun » et « Filibert », page 117, à nouveau sans note de bas de page, dans : Dan L. Flores, *Horizontal yellow: nature and history in the Near Southwest*, 1st ed., Albuquerque, University of New Mexico Press, 1999, 312 p

⁴⁶⁴ C'est également la conclusion de S. Villerbu, dans : T. Villerbu, « Une histoire coloniale de l'Ouest américain », art cit, p. 103.

⁴⁶⁵ J.-B. Fressoz et al., *Introduction à l'histoire environnementale, op. cit.*, p. 57.

que la rhétorique le montre : dans les documents qui impliquent de Mun, la « fourrure » et le « castor » se désignent mutuellement, et ainsi, sont toujours employés comme des métonymies, figure de style désignant le tout par la partie, et à l'inverse, désignant la partie par le tout.

On aurait alors tendance à oublier qu'avant de devenir une marchandise dans la société humaine, la fourrure est avant tout une couche supérieure de l'épiderme des animaux, agrémentée de poils, de duvet, de plumes. D'autres couches composent la peau des animaux à fourrure : le derme, la peau à proprement parler ; à l'extérieur de la peau, la partie à la base des poils de la fourrure qui constitue la robe de l'animal ; et à l'intérieur de l'animal on trouve une autre couche de peau, hypodermique, elle aussi utilisée par les hommes ⁴⁶⁶.

De toutes ces couches, la fourrure est l'élément le plus convoité par les trappeurs, car il est le plus cher sur le marché, dès les années 1800. C'est pourquoi dans les documents qui concernent de Mun, on peut déjà faire une première distinction entre la fourrure et les autres ressources. La peau des animaux est évoquée à deux reprises : après que des chasseurs du groupe, le 19 septembre 1815, ont tué des chevreuils, les hommes s'affairent à la découpe « de peaux pour faire des cordes ⁴⁶⁷ » ; quelques jours plus tard, des Chaouanons abattent un buffle, dont de Mun et ses hommes, prennent la peau pour faire des cordes ⁴⁶⁸. La peau, notamment celle des bisons et des chevreuils, peut être utilisée pour une grande quantité de produits manufacturés. Une fois tannée, cette peau devient du cuir, qui sert à fabriquer des chaussures, des vêtements, des couvertures pour le sol, des attaches pour l'artisanat et pour la maison, des couvertures de livre, des sacs et des ceintures ⁴⁶⁹. Telles que les peaux sont utilisées dans le journal, pour fabriquer des cordes, elles permettent de faire la distinction entre les ressources environnementales tirées des animaux par opportunité, c'est-à-dire à l'occasion d'une rencontre fortuite et pour un usage quotidien, et la ressource réellement convoitée, pour s'enrichir : la fourrure.

⁴⁶⁶ « Cuir », Encyclopédie Universalis, <https://www.universalis.fr/encyclopedie/cuir/2-la-peau/t> [consulté le 9 septembre 2019] ; voir la différence entre *pelts*, *fur* et *hide* dans : A.F. Hyde, *Empires, Nations and Families: A new History of the North American West*, op. cit., p. 19.

⁴⁶⁷ *Journal de voyage de Jules de Mun*, op. cit., p. 11.

⁴⁶⁸ *Ibid.*, p. 18.

⁴⁶⁹ A.F. Hyde, *Empires, Nations and Families: A new History of the North American West*, op. cit., p. 19.

Un doute persiste quant aux animaux à fourrure que l'expédition souhaite trapper, puisque dans le document écrit par Alberto Maynez pour le commandant général Bernardo Bonavia, il est écrit « *nutrias*⁴⁷⁰ » (loutres). Les loutres, réputées pour leur fourrure brillante, s'exportent essentiellement vers les marchés asiatiques, et sont présentes dans le bassin de l'Arkansas. Néanmoins, le plus probable est que le mot soit utilisé comme un mot-valise, qui pourrait tout à fait désigner les castors, puisque, on l'a déjà dit, quand de Mun écrit à Clark, il mentionne les nombreux castors qu'il a vus en se rendant à Santa Fe⁴⁷¹, soit juste avant que Maynez écrive le mot « *nutrias* ».

En ce sens, on peut affirmer une nouvelle fois, également en regard de ce qui a été dit de l'environnement et des animaux en tant que vecteurs, que l'unique animal réellement convoité par l'expédition pour sa fourrure est le castor.

Toutefois, la fourrure n'est pas une ressource et un bien homogènes. Son prix sur les marchés diffère considérablement en fonction de la qualité de la fourrure vendue⁴⁷². Cette qualité dépend d'une grande quantité de facteurs : l'habitat, l'alimentation, la santé des castors et par-dessus tout, la manière dont la fourrure est traitée par les êtres humains⁴⁷³. Les castors ne se nourrissent pas de conifères, qu'ils utilisent pour construire leur hutte en amont des cours d'eau, mais essentiellement d'arbres du type des aspens (proche du peuplier tremble européen). Ils mangent également du saule, du sureau, du bouleau, du peuplier, et quantité de plantes aquatiques⁴⁷⁴ : il faut donc, pour qu'ils puissent investir un lieu, qu'il s'y trouve un cours d'eau, des conifères, et des végétaux pour s'alimenter. Justement, l'amplitude altitudinale des Rocheuses correspond à celle dans laquelle se développent les aspens⁴⁷⁵. Ces éléments expliquent la grande présence des castors dans les Rocheuses fréquentées par de Mun, dont il aurait pu se satisfaire, mais d'autres causes expliquent son souhait de se rendre dans l'autre espace de trappe le plus important du XIX^e siècle, le Pays-d'en-Haut.

En effet, De Mun déclare à Clark, que le projet de l'expédition était, en 1817, avant l'arrestation par les Espagnols, de se rendre aux sources de la rivière Columbia⁴⁷⁶ (en

⁴⁷⁰ A. Maynez, *Indice de los oficios que el Gobernador interimo del Nuevo Mexico*, *op. cit.*, p. 1.

⁴⁷¹ *State Papers and Publick Documents of the United States*, *op. cit.*, p. 446.

⁴⁷² Des exemples de prix et de leurs fluctuations dans : D.J. Weber, *The Taos trappers*, *op. cit.*, p. 204-208.

⁴⁷³ D.J. Wishart, *The fur trade of the American West, 1807-1840*, *op. cit.*, p. 27-28.

⁴⁷⁴ *Ibid.*, p. 28.

⁴⁷⁵ *Ibid.*

⁴⁷⁶ *State Papers and Publick Documents of the United States*, *op. cit.*, p. 448.

actuelle Colombie-Britannique, dans le sud-ouest du Canada). Lewis et Clark, font état d'une très grande quantité de castors dans les sources de ces eaux ⁴⁷⁷. Il est vraisemblable que de Mun et Chouteau, qui connaissent Clark et ont peut-être pu voir la carte qu'il a utilisée, soient attirés par l'idée de ce vivier de castors, quand bien même l'éloignement de Saint-Louis est immense — mais selon de Mun, Chouteau était prêt, en 1817, à continuer l'expédition encore un an ⁴⁷⁸ — et que personne ne sait précisément où ces sources sont situées.

La raison la plus vraisemblable provient de la deuxième affirmation de Jules de Mun, qui est de partir « à la recherche d'indiens Crow ⁴⁷⁹ ». Les Indiens Corbeaux ne se situent pas exactement au niveau où de Mun les pense, aux sources du Columbia, mais plus au sud-est ⁴⁸⁰. Ils sont toutefois situés dans le bassin versant du fleuve Columbia, ce qui peut expliquer que de Mun associe le fleuve et la tribu. Les Corbeaux, situés non seulement dans ce bassin versant et près des Rocheuses du nord, ont acquis, dès le XVII^e siècle la réputation d'intermédiaires entre trappeurs et les autres tribus indiennes, et sont activement impliqués dans le commerce du cheval ⁴⁸¹. Toutefois, c'est probablement leur réputation de tanneur de peau qui intéresse de Mun ⁴⁸², puisque dans la hiérarchie de la qualité des fourrures, telle qu'elle est pensée par de nombreux trappeurs au début du XIX^e siècle, la fourrure produite par les Corbeaux est au plus haut ⁴⁸³. En effet, en 1821, le trappeur Michael Immel, alors qu'il est traduit devant une cour pour s'être associé à un receleur de fourrure, est questionné sur « la supériorité du castor corbeau ⁴⁸⁴ ». A la question « où cette fourrure-là est-elle produite ? », le trappeur répond près des Montagnes Rocheuses, dans les bassins versants de l'Arkansas et de la Yellowstone, et occasionnellement dans celui du Columbia ⁴⁸⁵. Interrogé sur les différences entre le castor

⁴⁷⁷ D.J. Wishart, *The fur trade of the American West, 1807-1840*, op. cit., p. 29.

⁴⁷⁸ Chouteau se dit prêt à « rester encore un an » aux sources Platte et Arkansas, mais eu égard au projet de l'expédition de se rendre aux sources de la rivière Columbia, le raccourci est possible, dans : *State Papers and Publick Documents of the United States*, op. cit., p. 450.

⁴⁷⁹ *Ibid.*, p. 448.

⁴⁸⁰ Voir la carte montrée ci-avant, des Indiens des Plaines au début du XIX^e siècle, tirée de : Hämäläinen, « The Rise and Fall of Plains Indian Horse Cultures », art cit, p. 838.

⁴⁸¹ *Ibid.*, p. 853.

⁴⁸² Hämäläinen, pour d'autres tribus, explique que la charge de travail du tannage pèse essentiellement sur les femmes, notamment dans : P. Hämäläinen, « The Rise and Fall of Plains Indian Horse Cultures », art cit.

⁴⁸³ D.J. Wishart, *The fur trade of the American West, 1807-1840*, op. cit., p. 29.

⁴⁸⁴ *Ibid.*

⁴⁸⁵ *Ibid.*

ordinaire de la rivière Missouri, et le castor corbeau — la métonymie est à noter — le trappeur répond que la différence est énorme : que la fourrure du castor corbeau est bien plus longue et épaisse, et surtout, qu'elle est très bien traitée, enroulée de telle manière qu'elle puisse être transportée en toute simplicité ⁴⁸⁶. Cette réputation, vraisemblablement acquise par les Corbeaux dès les années 1810 ⁴⁸⁷, est la promesse pour de Mun et Chouteau de profits considérables. C'est non seulement la possibilité de vendre les fourrures à un prix bien plus élevé que pour de simples castors des rivières Missouri et Arkansas, et c'est aussi l'occasion de ménager l'énergie dépensée par les hommes et les chevaux : les membres de l'expédition n'auraient pas eux-mêmes à emballer les fourrures, et les chevaux de charge pourraient transporter d'une manière efficace des emballages de fourrure plus denses, compacts et moins encombrants. L'autre castor réputé de qualité équivalente à celui des Corbeaux, mais sans le traitement qu'ils lui apportent, est le castor des Rocheuses ⁴⁸⁸. Lorsque de Mun et Chouteau entreprennent de les visiter, en 1815-1817, ils s'inscrivent en fait dans un circuit embryonnaire, puisqu'une route praticable pour traverser l'environnement des Rocheuses n'est découverte que deux ou trois ans plus tôt ⁴⁸⁹. Ainsi, plus que dans le sillage de leur camarade Manuel Lisa, davantage un arpenteur du Pays-d'en-Haut, de Mun et Chouteau s'inscrivent surtout dans celui de leur compagnon Joseph Philibert, autre pionnier des Rocheuses en 1814.

Mais pour les trappeurs, la qualité de la fourrure n'est pas le seul élément à prendre en compte : la quantité de castors d'un lieu, et la quantité de fourrure obtenue à partir d'un castor dépecé, sont tout aussi importantes. Ainsi, le 4 août 1816, à mi-chemin entre Saint-Louis et les Rocheuses, A. P. Chouteau s'aventure dans des montagnes, et, n'ayant pas trouvé assez de castors, il rebrousse chemin. La décision qu'il prend obéit en fait à un *ratio* de rentabilité : la quantité de castors est insuffisante pour l'énergie que les hommes et les chevaux devraient dépenser pour les capturer. La quantité de fourrure, elle, dépend de l'âge et de la taille du castor, qui, à l'âge adulte, pèse entre 30 et 60 livres ⁴⁹⁰, soit entre 13 et 27 kilogrammes ; mais les trappeurs tuent indistinctement

⁴⁸⁶ *Ibid.*, p. 30.

⁴⁸⁷ *Ibid.*, p. 30.

⁴⁸⁸ *Ibid.*, p. 27.

⁴⁸⁹ *Ibid.*, p. 117.

⁴⁹⁰ *Ibid.*, p. 27.

castors adultes et nouveau-nés ⁴⁹¹. Elle dépend aussi d'un élément bien plus décisif, le rythme des saisons, qui implique de grands changements pour le castor et pour les trappeurs, puisqu'après l'hiver, la fourrure du castor est bien plus longue et épaisse :

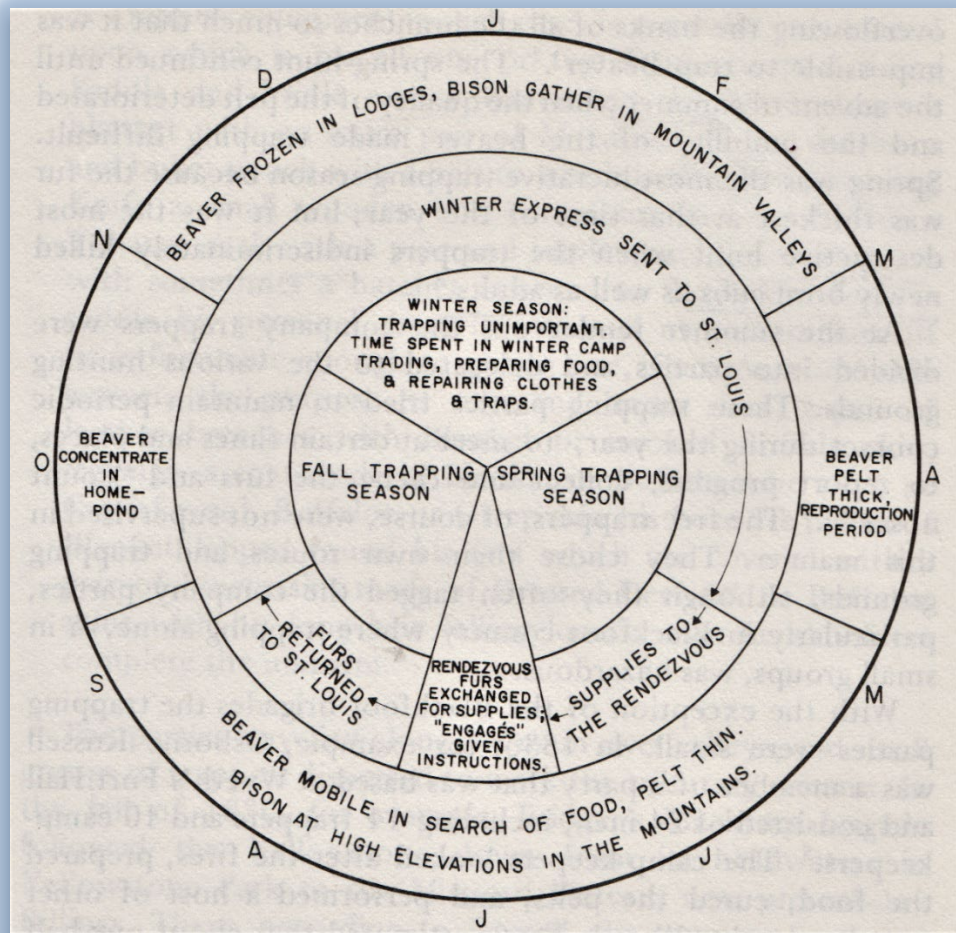


Figure 19 : le cycle annuel des opérations dans les Montagnes Rocheuses, vers 1830 ⁴⁹².

Ce système de trappe commence à se mettre en place entre 1823 et 1826 ⁴⁹³, pour véritablement aboutir entre 1830 et 1834 ⁴⁹⁴. Quand bien même l'aspect méthodique voire méthodologique de ce système ne s'est pas formellement mis en place en 1815-1817, il est fort vraisemblable qu'au moment de planifier leur expédition, à l'été 1815 ⁴⁹⁵,

⁴⁹¹ *Ibid.*, p. 178.

⁴⁹² Figure et titre titrés de : *Ibid.*, p. 177.

⁴⁹³ *Ibid.*, p. 121.

⁴⁹⁴ *Ibid.*, p. 144.

⁴⁹⁵ L.R. Hafén et J. Lecompte (eds.), *French fur traders and voyageurs in the American West*, *op. cit.*, p. 101.

de Mun et Chouteau ont réfléchi au moment le plus opportun du cycle saisonnier pour trapper. Ainsi, à la manière de toutes les autres expéditions qui relient Saint-Louis et les Rocheuses, le rythme de l'opération de Mun-Chouteau, des mouvements de ses biens et de ses fourrures, semble se calquer et s'adapter à ce cycle environnemental ⁴⁹⁶. L'expédition quitte Saint-Louis en septembre 1815, arrive aux Rocheuses en décembre. Durant ce temps, les cours d'eau gèlent dans les Rocheuses et la trappe est rendue plus difficile. Les castors n'hibernent pas ⁴⁹⁷ mais leur activité ralentit et surtout, leur habitat, leurs huttes, sont prisonnières de la glace et malgré elle, ils y accèdent grâce à des trous à la surface de l'eau. Ainsi, Wishart explique que malgré ce cycle environnemental la trappe continue. Les trappeurs sont à même d'identifier les huttes sous le gel, grâce à la chaleur corporelle et aux mouvements des castors, qui provoquent des fissures à la surface, et de les chasser en trouant eux-mêmes le gel ⁴⁹⁸. À cet instant, le journal de de Mun est interrompu, depuis le 30 novembre, et les hommes ont pu commencer à trapper, même de manière marginale à cause du gel, en décembre 1815. S'ils ne l'ont pas fait, cette période impropre à la trappe était l'occasion, pour les novices que sont Chouteau et de Mun de faire la reconnaissance des territoires qu'ils souhaitent prospecter. En janvier 1816, on l'a dit, de Mun se rend à Taos, puis à Santa Fe en février. Le 27 février, il recommence l'écriture du journal et, le 13 mars, il déclare passer tout près de deux rivières diaprées de bois, dont l'une est remplie de castors ⁴⁹⁹. À cet instant, de Mun, qui retourne à Saint-Louis, se situe encore quelques centaines de kilomètres à l'est des Rocheuses et fait l'expérience du dégel printanier des rivières. Un mois plus tard, mi-avril, l'expédition est arrivée à Saint-Louis ⁵⁰⁰, et repart une dernière fois pour les Rocheuses le 15 juin 1816 ⁵⁰¹. Alors, on l'a vu dans la partie précédente, dans sa lettre à Clark, de Mun rapporte qu'en juillet les fourrures « sont expédiées à Saint-Louis ⁵⁰² » mais le troisième journal, contemporain de cette période, ne livre aucune information sur une éventuelle prise de castors. La provenance de ces fourrures est donc évidente : elles viennent des

⁴⁹⁶ D.J. Wishart, *The fur trade of the American West, 1807-1840*, *op. cit.*, p. 175.

⁴⁹⁷ Les castors n'hibernent pas, cette précision manque dans le raisonnement de Wishart, dans : *Ibid.*, p. 181-183.

⁴⁹⁸ *Ibid.*, p. 182.

⁴⁹⁹ N. Beauregard et T. Marshall, « Journals of Jules de Mun. Genealogy of de Mun family in France and America », art cit, p. 45.

⁵⁰⁰ *Ibid.*, p. 43.

⁵⁰¹ *Ibid.*, p. 50.

⁵⁰² *State Papers and Publick Documents of the United States*, *op. cit.*, p. 447.

cachees que l'expédition avait creusées et qu'elle met au jour ; le cycle saisonnier ne laisse aucun doute, l'expédition profite de l'été, saison la plus propice pour assurer les mouvements des fourrures collectées : pour la collecte des caches, pour leur construction, et pour expédier les fourrures vers Saint-Louis ⁵⁰³.

CONCLUSION

La vie et le maïs, expressions d'une Mère Suprême, sont indissociables dans la culture des Panis ⁵⁰⁴, et, de manière plus prosaïque, dans les Plaines, puisque le maïs, indispensable à la survie, est peut-être la denrée végétale qui y est la plus consommée ⁵⁰⁵. Les références au maïs dans le journal de Jules de Mun ne manquent pas, et il aurait été possible d'approfondir cette thématique, au même titre que celle des éléments, véritables obstacles environnementaux pour l'expédition : la grêle, la pluie, le vent frappent parfois l'expédition d'une même voix ⁵⁰⁶, inondent les campements, menacent les couvertes et les fourrures ⁵⁰⁷, immobilisent l'expédition par deux fois ⁵⁰⁸. Le feu, lui, apparaît comme un réconfort ⁵⁰⁹ mais il ne parvient pas toujours à réchauffer : les souliers et mitasses de de Mun, le 7 novembre 1815, sont si gelés que malgré le feu, il ne peut se réchauffer et fermer l'œil de la nuit ⁵¹⁰.

Les références à l'environnement abondent donc dans les journaux de de Mun et l'on ose croire que les thématiques explorées, pour l'expédition, le furent de façon presque exhaustive : celles liées au vaste réseau fluvial de l'Ouest du XIX^e siècle, et aux animaux, comme la compétition écologique entre bisons et chevaux, permettent de prendre conscience des dynamiques environnementales majeures à l'œuvre dans cet Ouest ; et amènent à conclure que l'environnement de ce XIX^e siècle, ramené à sa plus

⁵⁰³ D.J. Wishart, *The fur trade of the American West, 1807-1840*, *op. cit.*, p. 178, 181.

⁵⁰⁴ P. Hämäläinen, « The Rise and Fall of Plains Indian Horse Cultures », *art cit.*, p. 858.

⁵⁰⁵ R.A. Gutiérrez, *When Jesus came, the Corn Mothers went away*, *op. cit.* ; N. Zappia, « Revolutions in the Grass », *art cit.*, p. 5-11.

⁵⁰⁶ *Journal de voyage de Jules de Mun*, *op. cit.*, p. 7.

⁵⁰⁷ *Ibid.*

⁵⁰⁸ L'expédition est immobilisée deux jours d'affilée par la pluie, dans : *Ibid.*, p. 18-19.

⁵⁰⁹ Voir, les épisodes préalablement évoqués, lorsque l'expédition fait cuire un bovin domestique et lorsque de Mun souhaite se réchauffer dans les une loge, dans : *Ibid.*, p. 9, 24.

⁵¹⁰ *Ibid.*, p. 42.

simple expression, représente avant tout deux choses pour les humains : un objectif, et un moyen.

Pour paraphraser Pekka Hämäläinen, l'environnement permet de mesurer les victoires et les défaites d'une expédition, à l'image de l'échec que les fourrures de castor représentent, objectif et butin accumulé par Jules de Mun mais finalement saisi par les Espagnols ; et en parallèle, une maigre victoire, celle des quelques fourrures déterrées qui ont pu retourner à Saint-Louis par voie fluviale.

Pour l'essentiel, cette expédition est une vaste défaite : même si ses chefs s'intègrent très bien dans le milieu et le réseau pelletiers, engagent les bons individus, à l'image de Toussaint Charbonneau, et se servent avec efficacité des vecteurs environnementaux que sont l'eau, le sol (qui permet l'élaboration des caches), les chevaux, les bisons, ils se heurtent à un obstacle sous-estimé, non seulement par eux mais par l'historiographie : la Nouvelle-Espagne.

Elle annihile avec brutalité tous les efforts déployés par l'expédition et son bon usage de ses réseaux et ressources, et elle montre ainsi sa très forte emprise sur le nord de son territoire au début du XIX^e siècle, et la grande vivacité de ses réseaux administratifs, juridiques et militaires, à même de faire circuler prestement ordres et soldats. On s'interroge toutefois sur la naïveté de Jules de Mun qui en mésestime le pouvoir : peut-être que Joseph Philibert, arrêté un an plus tôt, n'a rien dit de son arrestation, et qu'ainsi, le bruit du danger espagnol ne court pas encore à Saint-Louis.

Nonobstant, l'expédition est pionnière à de nombreux égards. Les caches et les campements de l'expédition installés entre les Rocheuses et la rivière Arkansas préfigurent le Fort de William Bent, avant-poste fortifié destiné au commerce pelletier construit en 1833 ⁵¹¹. Elle est aussi pionnière dans le milieu des Rocheuses, dont la route n'est connue que depuis peu et dont le système de trappe se met véritablement en place les années qui suivent, dès 1823 ⁵¹². Elle est également pionnière dans son ambition de s'emparer des ressources du bassin versant du Columbia, exploitées activement seulement à partir de 1820 ⁵¹³.

Derrière toutes ces projections et réalisations pionnières, comment ne pas voir l'ombre du concept de *Frontier* et des pionniers que furent Lewis et Clark : l'expédition,

⁵¹¹ D.J. Weber, *The Taos trappers*, op. cit., p. 48.

⁵¹² D.J. Wishart, *The fur trade of the American West, 1807-1840*, op. cit., p. 121.

⁵¹³ *Ibid.*, p. 30.

bercée par leur exploit aux sources Columbia et licenciée par Clark l'étatsunien en porte les couleurs.

Comment peut-on alors contredire la puissance, la pertinence du récit structurant qui est celui de la *Frontier*, quand les histoires qui la sous-tendent, comme l'expédition de Jules de Mun, en corroborent le sens : parce qu'elles sont le plus souvent des projets d'accaparement de ressources et *in fine*, de subversion de territoires, dans un mouvement vers l'ouest, de la part de véritables pionniers.

De façon incompressible, l'expédition de Jules de Mun, placée sous le signe de la vision originelle des *borderlands*, tels que Bolton les a pensés — l'affrontement des deux puissances coloniales de l'Ancien Monde que sont l'Angleterre et l'Espagne, dans le Nouveau — démontre finalement deux choses : l'existence d'indiscutables vellétés d'accaparement en provenance des États-Unis au tout début du XIX^e siècle et l'incontestable mainmise de la Nouvelle-Espagne sur les territoires qu'elle jalouse.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

Sources manuscrites

États-Unis

MHS : Missouri Historical Society.

Jules de Mun Collection, Boîte 2 : premier journal de voyage de Jules de Mun.

Demun Family Papers : lettres de Jules de Mun pour Isabelle de Mun, 21 et 24 juillet 1816.

SANM : State Archives of New Mexico.

Reel 18 Frame 335 : index du bureau du gouverneur intérimaire du Nouveau-Mexique, Alberto Maynez.

Reel 18 Frame 368, 369 : Lettre, réponse à Alberto Maynez de Bernardo Bonavia, gouverneur des Provinces Occidentales de Nouvelle-Espagne.

Sources imprimées

THOMAS B. WAIT (impression et compilation), *State Papers and publick documents of the United States*, volume XII, Boston, 1819, Boston.

BEAUREGARD N. et MARSHALL T. (traduction et édition), « Journals of Jules de Mun. Genealogy of de Mun family in France and America », Missouri Historical Society Collections, Vol. V, No. 3, 1928.

Bibliographie

Ouvrages et articles :

ADELMAN Jeremy et ARON Stephen, « From Borderlands to Borders: Empires, Nation-States, and the Peoples in between in North American History », *The American Historical Review*, juin 1999, vol. 104, n° 3, p. 814.

AMARDEIL JOHNSON Simone, *The French Presence in Kansas 1763-1854*, 2016^e éd., s.l., David A. Dinneen, 578 p.

ANDERSON Gary Clayton, *The Indian Southwest, 1580-1830: ethnogenesis and reinvention*,

Norman, Oklahoma, University of Oklahoma Press, 2009.

ARON Stephen, *American confluence: the Missouri frontier from borderland to border state*, Bloomington, Indiana University Press (coll. « A history of the trans-Appalachian frontier »), 2006, 301 p.

BEAUREGARD Nettie et MARSHALL Thomas, « Journals of Jules de Mun. Genealogy of de Mun family in France and America », Missouri Historical Society Collections, Vol. V, No. 3, 1928.

BLANC Guillaume et QUENET Grégory, « Les études éthiopiennes et l'environnement », *Études rurales*, 1 juin 2016, n° 197, p. 9-24.

BOLTON Herbert, *The Spanish Borderlands: a Chronicle of Old Florida and the Southwest*, New Haven, Yale University Press, 1921.

BONNET Corinne, « Carthage, l'« autre nation » dans l'historiographie ancienne et moderne », *Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité*, 1 mars 2005, n° 1, p. 139-160.

BONNET Corinne, « Carthage, l'« autre nation » dans l'historiographie ancienne et moderne », *Anabases*, 1 mars 2005, n° 1, p. 139-160.

BURBANK Jane et COOPER Frederick, *Empires in world history: power and the politics of difference*, Princeton, Princeton Univ. Press, 2010, 511 p.

BURNS Louis F., *A history of the Osage people*, New ed., Tuscaloosa, University of Alabama Press, 2004, 576 p.

CALLOWAY Colin G., *One vast winter count: the Native American West before Lewis and Clark*, Lincoln, Neb., Univ. of Nebraska Press (coll. « History of the American West »), 2003, 631 p.

CLELAND Robert Glass, *This reckless breed of men: the trappers and fur traders of the Southwest*, 1. Bison book printing., Lincoln, University of Nebraska Press (coll. « A Bison book »), 1992, 361 p.

CUNFER Geoff, WAISER William A. et EVANS Sterling (eds.), *Bison and people on the North American Great Plains: a deep environmental history*, First edition., College Station, Texas A&M University Press (coll. « Connecting the greater west series »), 2016, 323 p.

DUVAL Kathleen, *Native ground - indians and colonists in the heart of the continent*, Pennsylvanie, Université de Pennsylvanie, 2007, 336 p.

FIORIN Jose Luiz, « Sémiotique et histoire », 2017, p. 7.

FLORES Dan, « Bringing home all the pretty horses: The horse trade and the early American West », *Montana the magazine of Western history*, t 2008, p. 4-21.

FLORES Dan, « Bison Ecology and Bison Diplomacy: The Southern Plains from 1800 to 1850 », *The Journal of American History*, septembre 1991, vol. 78, n° 2, p. 465.

FLORES Dan L., *Horizontal yellow: nature and history in the Near Southwest*, 1st ed., Albuquerque, University of New Mexico Press, 1999, 312 p.

FRANK ROSS, *From settler to citizen: New Mexican economic development and the creation of Vecino society, 1750-1820*, Berkeley, Calif.; London, University of California Press, 2007.

FRESSOZ Jean-Baptiste, GRABER Frédéric, LOCHER Fabien et QUENET Grégory, *Introduction à l'histoire environnementale*, Paris, La Découverte, 2014, 122 p.

GITLIN Jay, *The bourgeois frontier: French towns, French traders, and American expansion*, New Haven, Yale University Press (coll. « The Lamar series in Western history »), 2010, 269 p.

GUTIÉRREZ Ramón A., *When Jesus came, the Corn Mothers went away: marriage, sexuality, and power in New Mexico, 1500-1846*, Stanford, Calif, Stanford University Press, 1991, 424 p.

HAFEN LeRoy R. et CARTER Harvey L. (eds.), *Mountain men and fur traders of the Far West: eighteen biographical sketches*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1982, 401 p.

HAFEN LeRoy R. et LECOMPTE Janet (eds.), *French fur traders and voyageurs in the American West*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1997, 333 p.

HAMALAINEN P. et TRUETT S., « On Borderlands », *Journal of American History*, 1 septembre 2011, vol. 98, n° 2, p. 338-361.

HAMALAINEN Pekka, *Lakota America: A New History of Indigenous Power*, New Haven, Yale

University Press (coll. « The Lamar series in western history »), 2019.

HÄMÄLÄINEN Pekka, « Reconstructing the Great Plains: The Long Struggle for Sovereignty and Dominance in the Heart of the Continent », *The Journal of the Civil War Era*, 2016, vol. 6, n° 4, p. 481-509.

HÄMÄLÄINEN Pekka, *The Comanche empire*, New Haven, Yale Univ. Press (coll. « The Lamar series in western history »), 2008, 500 p.

HÄMÄLÄINEN Pekka, « The Rise and Fall of Plains Indian Horse Cultures », *Journal of American History*, 1 décembre 2003, vol. 90, n° 3, p. 833.

HÄMÄLÄINEN Pekka, WHITE Richard et COTTON Frédéric, *L'empire comanche*, Toulouse, Anacharsis, 2012.

HAVARD Gilles, *L'Amérique fantôme*, Paris, Flammarion, 2019.

HAVARD Gilles, *Histoire des coureurs de bois: Amérique du Nord, 1600-1840*, Paris, Les Indes savantes (coll. « Rivages des Xantons »), 2016, 885 p.

HAVARD Gilles, « Pekka Hämäläinen, L'empire comanche, Toulouse, Anacharsis, 2012., 599 p., ISBN 978-2914777841 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2013, vol. 60-1, n° 1, p. 184.

HODGE Frederick Webb, *Handbook of American Indians volume 1.pdf*, Washington, Government Printing Office, 1907, 996 p.

HODGE Frederick Webb, *Handbook of American Indians volume 2.pdf*, Washington, Government Printing Office, 1910, 1238 p.

HUNTER Julius K., PETTUS Robert C. et LUJAN Leonard, *Westmoreland and Portland places: the history and architecture of America's premier private streets, 1888-1988*, Columbia, University of Missouri Press, 1988, 219 p.

HYDE Anne F., *Empires, Nations and Families: A new History of the North American West*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2011.

ISENBERG Andrew C., *The destruction of the bison: an environmental history, 1750-1920*,

Cambridge ; New York, Cambridge University Press (coll. « Studies in environment and history »), 2000, 206 p.

JOHANSEN Bruce E. et PRITZKER Barry (eds.), *Encyclopedia of American Indian history*, Santa Barbara, Calif, ABC-CLIO, 2008, 4 p.

LAKOMÄKI Sami, « “Our Line” The Shawnees, the United States, and Competing Borders on the Great Lakes “Borderlands,” 1795–1832 », *Journal of the Early Republic*, 2014, vol. 34, n° 4, p. 597-624.

LAKOMAKI Sami, *Gathering together: the Shawnee people through diaspora and nationhood, 1600-1870*, New Haven, Yale University Press (coll. « The Lamar series in Western history »), 2014, 334 p.

LAUCK Jon, « The Old Roots of the New West: Howard Lamar and the Intellectual Origins of Dakota Territory », *Western Historical Quarterly*, août 2008, vol. 39, n° 3, p. 261-281.

LECOMPTE Janet, « Jules and Isabelle DeMun », *Missouri Historical Society Bulletin*, 1969.

LIMERICK Patricia Nelson, *The legacy of conquest: the unbroken past of the American West*, New York, W.W. Norton, 1987, 396 p.

LIMERICK Patricia Nelson, MILNER Clyde A. et RANKIN Charles E. (eds.), *Trails: toward a new western history*, Lawrence, Kan, University Press of Kansas, 1991, 295 p.

MCDERMOTT John Francis et SOUTHERN ILLINOIS UNIVERSITY AT EDWARDSVILLE (eds.), *Frenchmen and French ways in the Mississippi Valley*, Urbana, University of Illinois Press, 1969, 304 p.

ORSI Jared, *Citizen explorer: the life of Zebulon Pike*, Oxford ; New York, Oxford University Press, 2013, 379 p.

ORTELLI Sara, *Trama de una guerra conveniente: Nueva Vizcaya y la sombra de los apaches (1748-1790)*, 1^{re} éd., Mexico, El Colegio de México, 2007.

PEKKA HÄMÄLÄINEN, « The Politics of Grass: European Expansion, Ecological Change, and Indigenous Power in the Southwest Borderlands », *The William and Mary Quarterly*, 2010, vol. 67, n° 2, p. 173.

QUENET Grégory, « L'Anthropocène et le temps des historiens », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, juin 2017, vol. 72, n° 2, p. 267-299.

ROCHE Daniel, *La culture équestre occidentale, XVIe-XIXe siècle: l'ombre du cheval*, Paris, Fayard, 2008, 3 p.

SCHARF Thomas J., *History of Saint Louis City and County*, Philadelphia, Louis H. Everts & Co., 1883, vol.2.

SOHN Anne-Marie, « *Sois un homme!* »: *la construction de la masculinité au XIXe siècle*, Paris, Seuil (coll. « L'univers historique »), 2009, 456 p.

TURNER Frederick, *The Significance of the Frontier in American History*, Wisconsin, State Historical Society of Wisconsin, 1894.

ULIBARRI George S., « The Chouteau-Demun expedition to New Mexico, 1815-1817 », 1961, vol. 36, n° 4, p. 263-273.

VILLERBU Tangi, « Une histoire coloniale de l'Ouest américain : chevaux et bisons dans les Grandes Plaines, 1750-1900 », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, 1 août 2017, n° 54, p. 95-111.

VILLERBU Tangi, *Les missions du Minnesota. Catholicisme et colonisation dans l'Ouest américain, 1830-1860*, Rennes, Presses universitaires de Rennes (coll. « Histoire »), 2014, 334 p.

VILLERBU Tangi, *La conquête de l'Ouest: le récit français de la nation américaine au XIXe siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes (coll. « Histoire »), 2007, 306 p.

WEBER David J., *The Spanish frontier in North America*, New Haven, Yale University Press (coll. « Yale Western Americana series »), 1992, 579 p.

WEBER David J., *The Taos trappers: the fur trade in the far southwest, 1540 - 1846*, 3. print., Norman, Oklahoma, Univ. of Oklahoma Press, 1982, 263 p.

WHITE Richard, « *It's your misfortune and none of my own* »: *a history of the American West*, 1st ed., Norman, University of Oklahoma Press, 1991, 644 p.

WHITE Richard, *The middle ground: Indians, empires, and republics in the Great Lakes region, 1650-1815*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991.

WISHART David J., *The fur trade of the American West, 1807-1840: a geographical synthesis*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1992, 237 p.

WUNDER John R. et HÄMÄLÄINEN Pekka, « Of Lethal Places and Lethal Essays », *The American Historical Review*, 1999, vol. 104, n° 4, p. 1229-1234.

ZAPPIA Natale, « Revolutions in the Grass: Energy and Food Systems in Continental North America, 1763–1848 », *Environmental History*, janvier 2016, vol. 21, n° 1, p. 30-53.

Sitographie :

Encyclopédie Universalis, « Cuir », <https://www.universalis.fr/encyclopedie/cuir/2-la-peau/> [consulté le 09.09.20].

Encyclopédie Universalis, « Bison », <https://www.universalis.fr/encyclopedie/bovides/> [consulté le 09.09.20].

Encyclopédie Universalis, « Bovidés », <https://www.universalis.fr/encyclopedie/bovides/> [consulté le 09.09.20].

Encyclopédie Universalis, « Antilope », <https://www.universalis.fr/encyclopedie/antilope/> [consulté le 09.09.20].

Encyclopedia of Arkansas, Trey Berry, « Hunter-Dunbar Expedition », <https://encyclopediaofarkansas.net/entries/hunter-dunbar-expedition-2205/#:~:text=Catherine's%20Landing%20on%20the%20east,and%20one%20of%20his%20servants.%20%202018> [consulté le 7 avril 2020].

Wikipédia, « La Nouvelle-Espagne en 1819 », <https://fr.wikipedia.org/wiki/Nouvelle-Espagne> [consulté en septembre 2019].

Wikipédia, « *Bos taurus* » [vache], https://fr.wikipedia.org/wiki/Bos_taurus [consulté le 09.09.20].

Wikipédia, « Mite des vêtements, habitat naturel »
https://fr.wikipedia.org/wiki/Mite_des_v%C3%AAtements#Habitats_naturels
[consulté le 04.09.20].

Missouri Historical Society, « Walnut Campaign Style Writing Box and Feather Quill of Jules DeMun », <https://mohistory.org/collections/item/resource:198107>, [consulté le 05 août 2020].

Université du Kentucky, « The Private Press Tradition in Lexington, Kentucky », <https://www.uky.edu/Libraries/KLP/papers/milward1992/>, [consulté le 05 août 2020].

Kathleen DuVal, « Borderlands », Oxfordbibliographies.com
<https://www.oxfordbibliographies.com/view/document/obo-9780199730414/obo-9780199730414-0010.xml>, 2010, [consulté au printemps 2020].

Carte tirée de : Samuel Lewis, Aron Arrowsmith, *Louisiana*, 1812, davidrumsey.com — <https://tinyurl.com/yxgpxqlo> [consulté le 2 septembre 2020].

Carte tirée de : Zebulon Montgomery Pike, *Chart of the Internal Part of Louisiana*, 1810, davidrumsey.com — <https://tinyurl.com/y5pww666> [consulté le 2 septembre 2020].

Trey Berry, « *Hunter-Dunbar Expedition* », Encyclopedia of Arkansas, <https://tinyurl.com/y4og3p35>, [consulté le 7 avril 2020].

Zebulon Montgomery Pike, *Chart of the Internal Part of Louisiana*, 1810, https://www.davidrumsey.com/luna/servlet/detail/RUMSEY~8~1~929~60170:Chart-of-the-Internal-Part-of-Louis?sort=Pub_List_No_InitialSort%2CPub_Date%2CPub_List_No%2CSeries_No&qvq=w4s:/where%2FNew%2BMexico;q:%22new%20spain%22;sort:Pub_List_No_InitialSort%2CPub_Date%2CPub_List_No%2CSeries_No;lc:RUMSEY~8~1&mi=0&trs=2 [consulté le 2 septembre 2020].

TABLE DES FIGURES

Figure 1 : Les différents trajets connus de l'expédition de Jules de Mun entre 1815 et 1816, mentionnés dans ses journaux.

Figure 2 : Une énigmatique suite de chiffres à la première page du premier journal de Jules de Mun.

Figure 3 : Carte des établissements français, montrant Saint-Louis, au point de confluence du Missouri et Mississippi.

Figure 4 : Arbre généalogique sélectif de la famille Chouteau-Gratiot-de Mun, qui correspond aux protagonistes rencontrés dans ce mémoire.

Figure 5 : Arbre des unions matrimoniales Chouteau-Osages.

Figure 6 : Tableau des occurrences d'Indiens et de tribus indiennes dans les trois journaux.

Figure 7 : Les Indiens des Plaines, au début du XIX^e s.

Figure 8 : Tableau des occurrences de nationalités dans les journaux de de Mun.

Figure 9 : Les onze signataires d'une déclaration près un juge de paix, F. M. Guyolo, à Saint-Louis le 22 novembre 1817.

Figure 10 : Carte de la Louisiane en 1812, carrefour au nord de la Nouvelle-Espagne, à l'ouest des États-Unis.

Figure 11 : Carte de la Louisiane, utilisée par Zebulon Pike et *a fortiori* par de Mun.

Figure 12 : Espace convoité par l'expédition en 1815, dans lequel l'expédition trappe le castor pendant deux ans.

Figure 13 : La Nouvelle-Espagne en 1819.

Figure 14 : Carte de l'arrestation de l'expédition, le 24 mai 1817.

Figure 15 : Carte des incursions en Nouvelle-Espagne entre 1803 et 1819.

Figure 16 : Tableau des occurrences d'animaux dans les trois journaux et la lettre de Jules de Mun à William Clark.

Figure 17 : Amoindrissement de la présence des bisons en Amérique du Nord XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles.

Figure 18 : Les Indiens des Plaines, au début du XIX^e s.

Figure 19 : le cycle annuel des opérations dans les Montagnes Rocheuses, vers 1830.